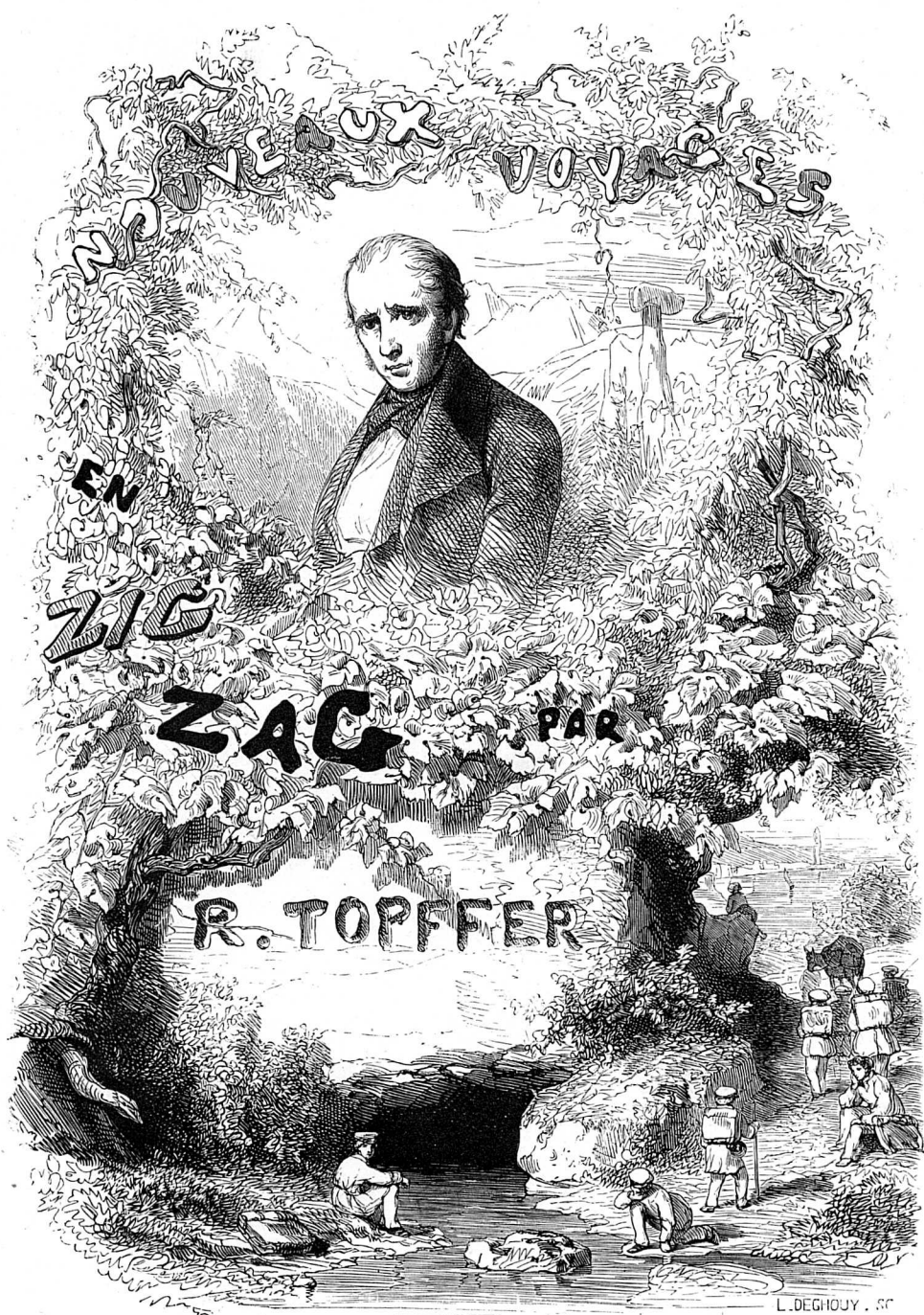


NOUVEAUX
VOYAGES EN ZIGZAG

L'éditeur de cet ouvrage se réserve le droit de le traduire ou de le faire traduire en toutes les langues. Il poursuivra, en vertu des lois, décrets et traités internationaux, toutes contrefaçons ou toutes traductions faites au mépris de ses droits.

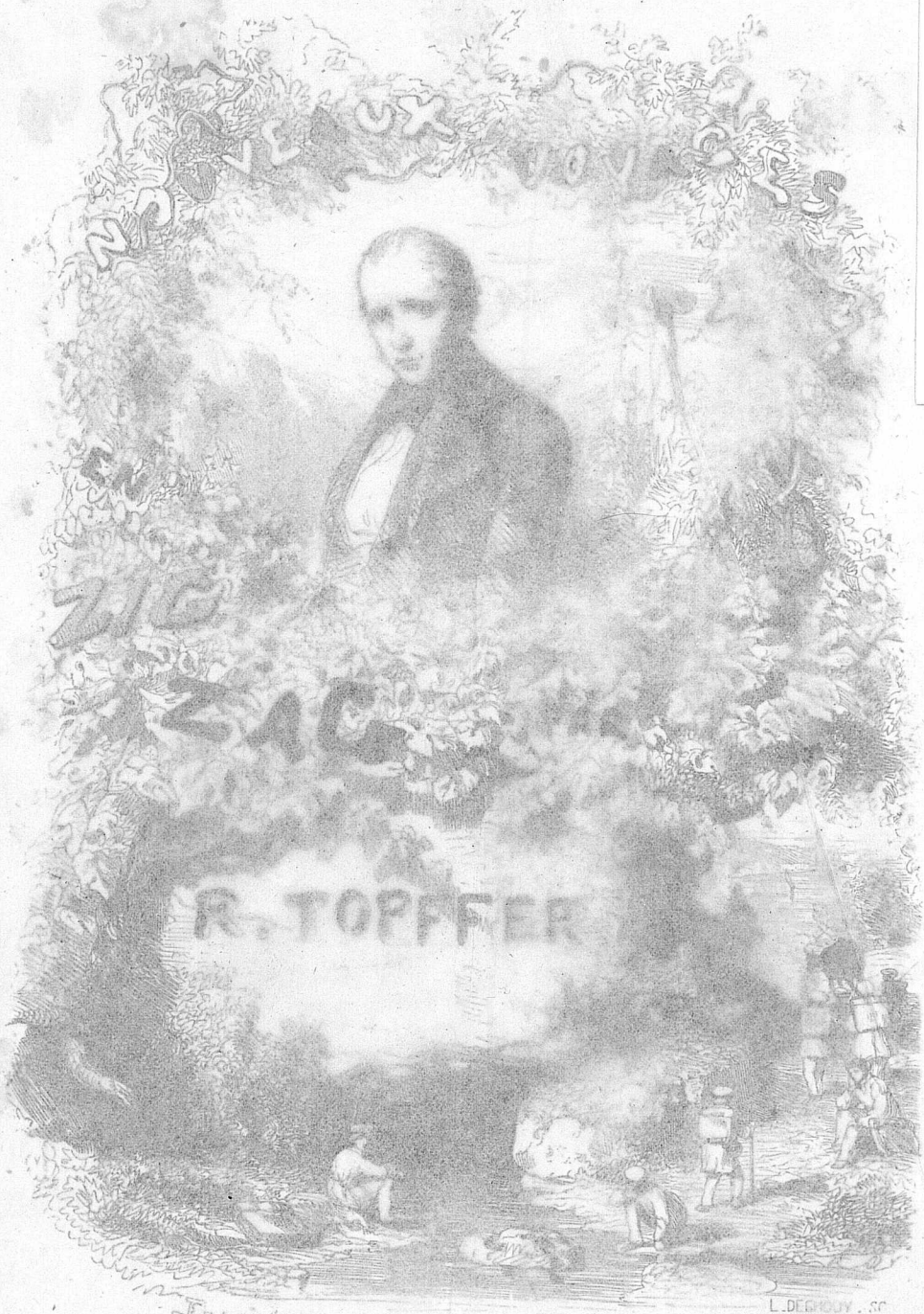
Le dépôt légal de ce volume a été fait à Paris, au Ministère de l'intérieur, et toutes les formalités prescrites par les traités seront remplies dans les divers Etats avec lesquels la France a conclu ou conclura des conventions littéraires.





FRANCAIS

L. DEGHOUY. SC



FRANÇAIS

L. DEBROUV. sc

NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

A LA GRANDE CHARTREUSE, AUTOUR DU MONT BLANC

DANS LES VALLÉES D'HERENS, DE ZERMATT, AU GRIMSEL, A GÈNES ET A LA CORNICHE

PAR R. TÖPFFER

PRÉCÉDÉS DUNE NOTICE PAR M. SAINTE-BEUVE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrés d'après les dessins originaux de Töpffer

PAR MM.

CALAME, KARL GIRARDET, FRANÇAIS, D'AUBIGNY, DE BAR, GAGNET, FOREST

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET PALAIS-ROYAL, 215

MDCCCLXX

RH 297



78/743

NOTICE

SUR TÖPFFER

CONSIDÉRÉ COMME PAYSAGISTE ¹

C'est l'heure des vacances, c'est le moment de faire son tour de Suisse, sa visite aux Alpes ; pour ceux qui sont libres comme pour ceux qui sont retenus, il n'est pas de moyen plus agréable ou d'éclairer sa route si l'on part, ou de se figurer le voyage si l'on reste, que de prendre les livres de Töpffer. Cet écrivain si regrettable, enlevé en 1846 à l'âge de quarante-sept ans, au moment où la renommée

1. Cette notice, qui a été insérée dans le *Moniteur* du 16 août 1853 à l'occasion des *Nouveaux Voyages en zigzag*, fait partie du tome VIII^e des *Causeries du Lundi*, publiées par les frères Garnier.

venait le couronner et où une sympathie universelle le récompensait de son long effort, avait laissé d'autres récits d'excursions encore que ceux que M. Dubochet a publiés magnifiquement en 1844. Ce sont ces nouveaux voyages qu'on publie aujourd'hui, et pour lesquels les mêmes artistes ou d'autres également distingués ont prêté le concours de leur crayon ou de leur burin. Le présent volume, digne du précédent, contient trois excursions pédestres, l'une ancienne, de 1833, à la Grande-Chartreuse, l'autre à Gênes et à la Corniche; mais surtout on y voit la dernière grande excursion que Töpffer a conduite au cœur de la Suisse, la plus importante, celle du moins où, comme en prévision de sa fin prochaine, il a rassemblé le plus de souvenirs, de résultats d'observation ou d'expérience, son voyage de 1842 autour du mont Blanc et au Grimsel. Maintenant qu'on a sous les yeux l'ensemble des vues, des écrits et des croquis de Töpffer, c'est le cas de bien expliquer la nature de son talent comme peintre des Alpes, et de bien fixer le genre de son invention, le caractère à la fois naïf et réfléchi de son originalité. Je tâcherai de le faire ici, non pas en *zigzag*, mais avec suite et méthode, de manière à montrer à tous en quoi consistent l'innovation et l'espèce de découverte réelle du charmant artiste genevois.

Töpffer était né peintre, paysagiste, et son père l'était; mais, forcé par les circonstances et surtout par le mauvais état de sa vue, de se détourner de l'expression directe que réclamait son talent et où le conviait l'exemple paternel, il n'y revint que moyennant détour, à travers la littérature et plume en main : cette plume lui servit à deux fins, à écrire des pages vives, et à tracer, dans les intervalles, des dessins pleins d'expression et de physionomie.

Le paysage, considéré comme genre à part et comme objet distinct de l'art, n'est pas chose très-ancienne. M. de Humboldt, dans un des volumes du *Cosmos*, a traité du sentiment de la nature physique et du genre descriptif, en les suivant aux diverses époques et dans les

différentes races; il a aussi traité de la peinture du paysage dans ses rapports avec l'étude de la nature. Il établit que, dans l'antiquité classique proprement dite, « les dispositions d'esprit particulières aux Grecs et aux Romains ne permettaient pas que la peinture de paysage fût pour l'art un objet distinct, non plus que la poésie descriptive : toutes deux ne furent traitées que comme des accessoires. » Le sentiment du charme particulier qui s'attache à la reproduction des scènes de la nature par le pinceau est une jouissance toute moderne. A la renaissance de la peinture au quinzième siècle, les paysages, comme fond, étaient traités avec beaucoup de soin dans quelques tableaux historiques; mais ils ne devinrent des sujets mêmes de tableaux qu'au dix-septième siècle : ce fut la conquête des Lorrain, des Poussin, des Ruysdaal, des Karl du Jardin et de ces admirables Flamands que Töpffer saluait les premiers paysagistes du monde. Ils découvrirent ce que les anciens n'avaient qu'à peine soupçonné par le pinceau; ils réalisèrent aux yeux ce charme que les grands poètes, Homère, Théocrite ou Virgile, avaient su mettre aux choses simples. Töpffer est un disciple des Flamands. Et ne venez pas lui dire que ces merveilleux peintres des choses naturelles ne font que *copier* minutieusement la nature. Pour Töpffer il y a une vie cachée dans tout paysage, un sens, quelque chose qui parle à l'homme; c'est ce sentiment qu'il s'agit d'extraire, de faire saillir, de rendre par une expression naïve et fidèle qui n'est pas une pure copie. Le paysage, selon Töpffer, n'est pas une traduction, mais un poème. Un paysagiste est « non pas un copiste, mais un interprète; non pas un habile *diseur* qui décrit de point en point et qui raconte tout au long, mais un véritable *poète* qui sent, qui concentre, qui résume et qui chante. » Et ce n'est qu'ainsi qu'on s'explique aussitôt et pleinement, dit-il, pourquoi « l'on voit si souvent le paysagiste, qui est donc au fond un *chercheur de choses à exprimer* bien plus qu'il n'est un *chercheur de choses à copier*, dépasser tantôt une roche magnifique, tantôt un majestueux bouquet

de chênes sains, touffus, splendides, pour aller se planter devant un bout de sentier que bordent quelques arbustes étriqués; devant une trace d'ornières qui vont se perdre dans les fanges d'un marécage; devant une flaque d'eau noire où s'inclinent les gaulis d'un saule tronqué, percé, vermoulu... C'est que ces vermoulures, ces fanges, ces roseaux, ce sentier, qui, envisagés comme objets à regarder, sont ou laids ou dépourvus de beauté, envisagés au contraire comme signes de pensées, comme emblème des choses de la nature ou de l'homme, comme expression d'un sens plus étendu et plus élevé qu'eux-mêmes, ont réellement ou peuvent avoir en effet tout l'avantage sur des chênes qui ne seraient que beaux, que touffus, que splendides. » Et, revenant aux peintres flamands, il s'attache à montrer que leur faire n'est pas, comme on l'a dit, toute réalité, mais bien plutôt *tout expression*; que ce faire est « plus fin, plus accentué, plus figuré, plus poétique qu'aucun autre, et si éloigné d'être servilement imitatif de la nature, que c'est par lui, au contraire, que nous apprenons à voir, à sentir, à goûter dans une nature d'ailleurs souvent ingrate ce même charme que respirent les églogues de Théocrite et de Virgile. » Il en donne, chemin faisant, un exemple. Au moment où ces réflexions lui viennent (car c'est en voyage qu'elles lui viennent, sur la route de Viège dans le Valais, alors qu'il se dirige vers la vallée de Zermatt), il rencontre une bergère :

« ... Plus loin c'est une bergère qui tricote en suivant sa vache le long des touffes d'herbes dont la route est bordée. Le soleil frappe sur son visage basané, et ses cils fauves ombragent un regard à la fois sauvage et timide. Potter, où êtes-vous? car c'est ici ce que vous aimez; et en effet, dans une pareille figure ainsi peignée, ainsi accoutrée, ainsi indolente et occupée, pauvre et insouciant, respire dans tout son charme la poésie des champs. Mais cette poésie, il faut un maître pour l'extraire de là, belle, vivante et vraie tout à la fois; sans quoi vous aurez ou bien une Estelle à liserés, qui

ne rappelle que romances et fadeurs, ou bien une vilaine créature, qui ne remue que d'ignobles souvenirs. »

Au dix-septième siècle donc, il y eut la grande et originale école de paysagistes qui rendirent tour à tour la beauté italienne dans ses splendeurs et son élégante majesté, et la nature rustique du Nord dans ses tranquilles verdure, ses rangées d'arbres le long d'un canal, ses chaumines à l'entrée d'un bois, en un mot dans la variété de ses grâces paisibles, agrestes et touchantes. Mais, en Suisse, il y avait des paysages, et point de peintres. Il fallut attendre jusqu'au siècle suivant, et ce fut un littérateur, Jean-Jacques Rousseau, qui donna le signal. Töpffer a très-bien marqué que le paysage de la Suisse ou des Alpes se divise naturellement en trois zones distinctes, et dont la conquête ne pouvait se faire en un jour. Il y a la zone la plus basse, très-variée pourtant, très-accidentée; elle comprend les jardins du bas, les collines, les abords cultivés des gorges et le tapis des premières pentes; elle finit où finissent les noyers. C'est le paysage savoyard ou celui du canton de Vaud, celui que Jean-Jacques explorait pédestrement dans sa jeunesse et qu'il a rendu avec tant de fraîcheur. Une seule fois, lui ou du moins son Saint-Preux, il s'est aventuré dans la zone supérieure, dans les montagnes du Valais; on peut voir dans la première partie de la *Nouvelle Héloïse* la vingt-troisième lettre à Julie : « Tantôt d'immenses rochers pendaient en ruine au-dessus de ma tête; tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondaient de leur épais brouillard; tantôt un torrent éternel ouvrait à mes côtés un abîme, etc. » Cette peinture est bien, mais elle n'est qu'une première vue un peu générale, un peu confuse, et sans particularité bien distincte. Jean-Jacques ne connaît bien sa Suisse qu'à mi-côte, par ses lacs, ses maisonnettes riantes et ses vergers : avec lui on en revient toujours aux Charmettes. Il n'a jamais dépeint avec détail ni pénétré même ce qu'on appelle la seconde région ou région moyenne.

Cette seconde région, qui est propre à la Suisse, est plus sobre, plus austère, plus difficile; elle est souvent dénudée; la végétation variée de la région inférieure y expire; mais les sapins, les mélèzes, à son milieu, envahissent les pentes, revêtent les ravins, bordent les torrents; la chaumière n'y est plus riante et richement assise comme dans le bas, elle y est conquise sur la sécheresse des terrains et la roideur des pentes : ce n'est plus le charme agreste, c'est le règne sauvage qui a sa beauté. Cette seconde région, qui, ai-je dit, est la moyenne, mène à l'autre, à la supérieure et sublime, qui est la région des pics, des glaciers, des resplendissants déserts, et où la rigueur du climat « ne laisse vivre que des rhododendrons, quelques plantes fortes, des gazons robustes, » au bord et dans les interstices des neiges éternelles.

Ces hautes régions furent en quelque sorte la découverte et la conquête de l'illustre physicien Saussure. Passionné de bonne heure pour les montagnes, vers lesquelles l'attirait un attrait puissant, il commença en 1760 ses courses vers les glaciers de Chamouni, alors peu fréquentés, et depuis, chaque année, il renouvela ses voyages des Alpes, jusqu'à ce qu'en août 1787 il parvint à s'élever à la cime du mont Blanc, qui avait été, pour la première fois, gravi par deux habitants de Chamouni l'année précédente. Dans les descriptions et comptes rendus tout scientifiques qu'il a donnés de ses voyages, Saussure a été peintre par endroits : en présence du spectacle extraordinaire et inouï qu'il avait sous les yeux, « il tâche d'atteindre à la grandeur par la simplicité, au calme et à la majesté par le déroulement harmonieux et paisible de sa période sans pompe descriptive et sans ornement d'apparat. »

Ainsi Saussure découvrait l'*Alpe* et en annonçait sobrement la poésie vers le même temps où Bernardin de Saint-Pierre versait les trésors tout nouveaux de la nature tropicale et des mornes de l'Ile de France, et un peu avant que Chateaubriand eût trouvé la savane américaine.

Mais l'*Alpe* a été rude à conquérir tout entière; les montagnes ne

se laissent pas brusquer en un jour, les René et les Childe-Harold les traversent, les déprécient ou les admirent, et croient les connaître : elles ne se livrent qu'à ceux qui sont forts, patients et humbles tout ensemble. Il faut ici du pâtre jusque dans le peintre. Il a fallu monter lentement, pied à pied, s'y reprendre à bien des fois avant de ravir les richesses dans leurs replis ¹.

Quant à la peinture proprement dite et par le pinceau, ce ne fut que sur la fin du dix-huitième siècle que de la Rive et, après lui, Töpffer le père commencèrent à rendre le paysage suisse, savoyard, de la zone inférieure dans sa grâce et sa poésie familière; « les masures de Savoie avec leur toiture délabrée et leur portail caduc; les places de villages où jouent les canards autour des flaques; les fontaines de hameau où une fille hâlée mène les vaches boire; les bouts de pré où paît solitaire, sous la garde d'un enfant en guenilles, un taureau redoutable; » puis les marchés, les foires, les hôtelleries, les attelages poudreux avec le chien noir qui court devant, les rencontres de curés, de noces, de marchands forains, les manants de l'endroit avinés et rieurs, « amusants de rusticité. » Les choses en étaient là lorsque Töpffer commença ses voyages pédestres en 1823. Vers le même temps, un peintre de Neuchâtel, Meuron, osait le premier tenter de rendre sur la toile « la saisissante âpreté d'une sommité alpine au moment où, baignée de rosée et se dégageant à peine des crues fraîcheurs de la nuit, elle reçoit les premiers rayons de l'aurore. » Mais les Calame, les Diday et autres qui marchent sur leurs traces n'étaient point encore venus. Les classiques d'alors s'attachaient à prouver, par toutes sortes de raisons techniques et de considérations d'atelier, que ces régions supérieures des Alpes étaient essentiellement impropres à

1. Byron au reste, dans son séjour en Suisse (1816), a senti et *pratiqué* les Alpes bien autrement que Chateaubriand, qui ne les avait vues d'abord qu'en passant (1805), et qui semble les avoir traitées, et le mont Blanc lui-même, du haut de sa grandeur.

être reproduites sur la toile et à devenir matière de tableaux. *Impossible*, c'était le mot consacré.

Ici va se bien comprendre l'originalité de Töpffer et son coin de découverte pittoresque. Il se met à voyager à pied avec ses élèves comme sous-maître d'abord dans un pensionnat, en attendant qu'il ait sa maison à lui et sa joyeuse bande. Il a quelque apprentissage à faire, il le fait vite, et saisit dès les premiers jours la poésie de ce genre de voyages, poésie de fatigue, de courage, de curiosité et d'allégresse. Il aspire presque aussitôt à la communiquer et à la bien traduire, en la racontant gaiement à l'usage d'abord de ses seuls jeunes compagnons, et en croquant pour eux et pour lui, d'une plume rapide, les principaux accidents de la marche, la physionomie des lieux et des gens. Cependant peu à peu il s'enhardira, et lui qui, au fond de son cœur, peut se dire : *Je suis peintre aussi!* ne pouvant l'être par les couleurs, il ouvrira la voie aux autres, il indiquera les chemins; il dira comme un guide les sentiers escarpés qui mènent au point de vue réputé désespéré et inaccessible; il esquissera ce que d'autres peindront, et, à chaque pas de plus que fera la peinture sincère à la conquête de ces rudes Alpes, il applaudira au triomphe.

Ses courts et brusques dessins, ses récits sont une suite de jolis tableaux flamands, relevés tout aussitôt d'une saveur alpestre, de quelque chose de *fruste* (pour employer un de ses mots favoris) et d'un caractère sauvage : en même temps il n'oublie jamais le côté humain, familier, vivant, qui doit animer le paysage, et qui lui ôte tout air de descriptif. Là même où il s'élève jusqu'à cette troisième et haute région où tout semble écraser l'homme, et où la vie sous toutes ses formes se retire, Töpffer trouve encore un sens correspondant au cœur en ces effrayantes sublinités. Après avoir décrit en une page d'une large et précise magnificence la physionomie générale du Cervin, par opposition à l'effet de Chamouni, il en vient à s'interroger sur les sources de son émotion :

« D'où vient donc, se demande-t-il en présence de cette effroyable pyramide du Cervin, d'où vient l'intérêt, le charme puissant avec lequel ceci se contemple? Ce n'est là pourtant ni le pittoresque, ni la demeure possible de l'homme, ni même une merveille de gigantesque pour l'œil qui a vu les astres ou pour l'esprit qui conçoit l'univers! La nouveauté sans doute, pour des citadins surtout; l'aspect si rapproché de la mort, de la solitude, de l'éternel silence; notre existence si frêle, si passagère, mais vivante et douée de pensée, de volonté et d'affection, mise en quelque sorte en contact avec la brute existence et la muette grandeur de ces êtres sans vie, voilà, ce semble, les vagues pensers qui attachent et qui secouent l'âme à la vue de cette scène et d'autres pareilles. Plus bas, en effet, la reproduction, le changement, le renouvellement nous entourent; le sol actif et fécond se recouvre éternellement de parure ou de fruits, et Dieu semble approcher de nous sa main pour que nous y puisions le vivre de l'été et les provisions de l'hiver; mais ici, où cette main semble s'être retirée, c'est au plus profond du cœur que l'on ressent de neuves impressions d'abandon et de terreur, que l'on entrevoit comme à nu l'incomparable faiblesse de l'homme, sa prochaine et éternelle destruction, si, pour un instant seulement, la divine bonté cessait de l'entourer de soins tendres et de secours infinis. Poésie sourde, mais puissante, et qui, par cela même qu'elle dirige la pensée vers les grands mystères de la création, captive l'âme et l'élève. Aussi, tandis que l'habituel spectacle des bienfaits de la Divinité tend à nous distraire d'elle, le spectacle passager des stérilités immenses, des mornes déserts, des régions sans vie, sans secours, sans bienfaits, nous ramène à elle par un vif sentiment de gratitude, en telle sorte que plus d'un homme qui oubliait Dieu dans la plaine s'est ressourvenu de lui aux montagnes. »

Töpffer se rappelle en ces moments et rassemble dans son impression grandiose le sentiment de l'antique Sinaï, les ressouvenirs des prophètes, tout ce qu'il y a de plus présent et de plus parlant à l'homme dans la tradition, et c'est ainsi qu'il anime encore ces appa-

ritions gigantesques de l'éblouissante et froide nature, tandis que ceux qui, comme Sénancour, autre grand paysagiste aussi, n'y voient que le couronnement et le témoignage subsistant des forces aveugles, n'en retirent jusque dans leur admiration rien que de morne, de consternant et de désolé.

Le charme des voyages de Töpffer, c'est qu'il ne reste jamais longtemps sur ces hauteurs, et l'on jouit avec lui de tous les accidents du chemin. Un des endroits de son récit qui m'a laissé le plus frais souvenir, c'est son excursion aux Mayens, près de Sion. Les *Mayens*, on appelle ainsi sur la montagne les lieux où vont dès le mois de *mai* les nobles valaisans, les patriciens du pays aujourd'hui dépossédés de leur influence. Ces dignes gens ont là-haut des solitudes et de douces cabanes, ce qu'on appelle le *Mayen de la famille*; ils se hâtent d'y monter dès qu'avril a fondu les neiges, et ils ne redescendent plus à Sion qu'à l'approche de l'hiver. Töpffer nous montre, chez ces familles fidèles au culte du passé, la vie paisible, régulière, patriarcale, l'oubli du siècle, qui serait amer à trop regarder, et qui n'émancipe les uns qu'en froissant les autres. « Les Mayens sont à notre avis, dit-il, un Élysée dont la douceur enchante plutôt qu'une merveille à visiter; » et c'est pour cela qu'il donne envie d'y monter et d'y vivre au moins une saison. Les hôtes qu'il y visite, en échange de ses croquis lui font voir les leurs. « Ce sont, remarque-t-il, des aquarelles faites d'après les sites uniformément aimables de ce paisible séjour. Le vert y domine, cru, brillant, étalé; mais les fraîcheurs de l'endroit s'y reconnaissent aussi, et aussi ces *menus détails*, ces *neuves finesses* qui échappent souvent au rapide regard de l'artiste exercé pour se laisser retracer par l'amateur inhabile, réduit qu'il en est à se faire scrupuleux par gaucherie et copiste par inexpérience. »

Personne ne fait mieux comprendre que Töpffer comment, sans avoir rien des procédés convenus et artificiels, on parvient à épeler, à bégayer, puis à parler, chacun selon sa mesure et avec son accent,

la langue du pittoresque. Il faut s'y mettre avant tout, et, pour peu qu'on ait de sentiment naturel en face des objets, le suivre, y obéir, travailler à y donner jour. A force de croquis manqués, on arrivera à en produire un passable, puis un parlant, et, à la fin, *l'on se sera fait sa petite manière à soi de ne s'y prendre pas trop mal*, et cela en ne poursuivant que la nature et sans imiter personne. Il a, à ce sujet, de ravissantes pages sur ce thème : Qu'est-ce que *croquer* ? par opposition à dessiner. Il en a d'autres comparables à celles-là sur cet autre motif : Qu'est-ce que *flâner* ? qui est, selon lui, tout l'opposé de ne rien faire.

Pour le style de même. La langue de Töpffer est à lui, et il le sait. Il n'y a pas visé d'abord, et elle lui est venue comme cela. La Suisse, dans ses creux de vallées et ses plis de terrain, a gardé trace et souche de bien des langues. Il y a là des dialectes d'emprunt et des patois indigènes. Le français, qui est très-indigène en quelques parties, est resté âpre et n'a jamais eu sa greffe définitive. Genève pourtant y a donné son poli et son pli. Mais, traversée en bien des sens et formée d'une population mi-partie française, italienne et germanique, Genève aurait fort à faire pour garder une langue pure. Töpffer n'a jamais cherché qu'à l'avoir naturelle. « Je ne suis qu'un Scythe, s'écrie-t-il comme Anacharsis, et l'harmonie des vers d'Homère me ravit et m'en chante ! Je ne suis, moi, qu'un Genevois, et l'harmonie, la noblesse, la propriété ornée, la riche simplicité des grands maîtres de la langue, pour autant que je sais l'apprécier, me transporte de respect, d'admiration et de plaisir. De bonne heure j'ai voulu écrire, et j'ai écrit, mais sans me faire illusion sur ma médiocrité et mon impuissance, uniquement pour ce charme de composer, d'exprimer, de chercher aux sentiments, aux pensers, aux rêves de choses ou de personnes, *une façon de les dire à mon gré*, de leur trouver une figure selon mon cœur. » Tout en admirant nos grands écrivains, il ne les imite donc pas le moins du monde : placé hors du cercle régulier, et pour ainsi

dire national, de leur influence, il ne trouve pas qu'il y ait révolte à ne pas les suivre, même dans les formes générales qu'ils ont établies et qui font loi en France; il n'est pas né leur *sujet*. Il écrit d'emblée à sa guise, comme il croque le paysage. Sans y mettre tant d'artificiel, il procède comme Courier; ou plutôt c'est un Montaigne né près du Léman, et qui cherche à racheter sa rudesse et certains sons rauques par du mordant et du vif. Aussi, à défaut du coulant d'un Voltaire, de l'harmonie d'un Bernardin ou d'un Fénelon, et s'il n'a presque jamais ce qui chante, il a ce qui accentue et ce qui saisit. Toute sa théorie du style est agréablement exposée et mise en action dans la rencontre qu'il fait du bonhomme Tobie Morel à la descente du grand Saint-Bernard. Tobie Morel, tout en frappant de son bâton et de ses souliers ferrés les dalles de la chaussée, rencontre Töpffer et sa troupe d'écoliers, et en homme communicatif, au premier mot échangé, il se met à raconter son histoire; il le fait en des termes pleins de force et de naïveté; d'où Töpffer en revient à son axiome favori : *Tous les paysans ont du style*. Malherbe avait dit : « J'apprends tout mon français à la place Maubert. » Lui, Töpffer, il veut qu'à deux siècles de distance cette parole bien comprise signifie : « Je rapprends et je retrempe mon français chez les gens simples, restés fidèles aux vieilles mœurs, comme il en est encore dans la Suisse romande, en Valais, en Savoie, en dessus de Romont, à Liddes, à Saint-Branchier, au bourg Saint-Pierre. C'est là qu'en accostant, dit-il, le paysan qui descend la chaussée, ou en s'asseyant le soir au foyer des chaumières, on a le charme encore d'entendre le français de souche, le français vieilli, mais nerveux, souple, libre et parlé avec une antique et franche netteté par des hommes aussi simples de mœurs que sains de cœur et sensés d'esprit;... — en telle sorte que la parole n'est plus guère que du sens, mais franc, natif, et comme transparent d'ingénuité. » A d'autres endroits de ses écrits, et tout en reconnaissant avec vérité les défauts habituels au caractère du paysan, il est revenu encore sur

la part de solide bon sens qu'il trouve en plus grande mesure chez eux que dans les autres classes. « Ceci se marque bien dans leur langage, ajoute-t-il, qui est clair, discret, et d'une constante propriété. Aussi trouvé-je toujours du plaisir à m'entretenir avec eux des choses qui sont à leur portée. »

De cette observation attentive du langage campagnard et *paysannesque*, combinée avec beaucoup de lecture, de littérature tant ancienne que moderne, tant française que grecque ¹, est résulté chez Töpffer ce style composite et individuel que nous goûtons sans nous en dissimuler les imperfections et les aspérités, mais qui plaît par cela même qu'il est naturel en lui et plein de saveur. C'est ainsi qu'on écrit dans les littératures qui n'ont point de capitale, de quartier général classique ni d'académie; c'est ainsi qu'un Allemand, qu'un Américain ou même un Anglais use à son gré de sa langue. En France, au contraire, où il y a une Académie française, et où surtout la nation est de sa nature assez académique; où le Suard, au moment où on le croit fini, recommence; où il n'est pas d'homme comme il faut, dans son cercle, qui ne parle aussitôt de goût; où il n'est pas de grisette qui, rendant son volume de roman au cabinet de lecture, ne dise pour premier mot : *C'est bien écrit*, on doit trouver qu'un tel style est une très-grande nouveauté, et le succès qu'il a obtenu un événement : il a fallu bien des circonstances pour y préparer. Nous supplions seulement qu'on ne l'imite pas, et qu'on n'aille pas faire un genre littéraire, une école,

1. Ce n'est pas sans dessein que j'indique la littérature grecque, car Töpffer était helléniste; il a même donné une édition des Harangues de Démosthène, et il se souvient évidemment du grec dans cette phrase de ses *Voyages en zigzag*, par exemple : « C'est là mieux qu'ailleurs (dans une excursion en commun du maître avec ses élèves) qu'il dépend de lui, s'il veut bien profiter amicalement des événements, des impressions, des spectacles et des vicissitudes, de fonder de saines notions dans les esprits, de fortifier dans les cœurs les sentiments aimables et bons, tout comme d'y combattre, d'y ruiner à l'improviste, et sur le rasoir de l'occasion, tel penchant disgracieux ou mauvais. »

de ce qui, chez le libre amateur genevois, a été précisément l'absence d'école et une inspiration forte et combinée.

Topffer, qui se sépare de nous gens du centre, qui est en indépendance et en réaction contre la littérature française de la capitale, et qui la juge, nous semble parfois bien sévère et même injuste. Ce n'est pas le moment de discuter quelques-uns des noms qu'il met en cause : il apprécie les talents célèbres et en vogue, moins encore en eux-mêmes, ce semble, que d'après leurs disciples et leurs influences ; il a de ces condamnations décisives, anticipées, qu'entre contemporains et artistes qui courent plus ou moins la même carrière, il faut laisser au temps seul le soin de tirer entièrement. S'il vivait, il n'aurait sans doute qu'à se relire, nous n'aurions pas même à le lui faire comprendre. Et n'est-ce pas lui qui a dit quelque part : « Les auteurs vivants jugent mal les auteurs vivants? »

Les sentiments élevés, ceux que naturellement la pensée de sa mort réveille, nous reviennent à son sujet. Il a raconté dans le présent volume sa visite en deux asiles consacrés par la religion, à la Grande-Chartreuse en 1833, à l'hospice du Saint-Bernard en 1842. Il nous semble qu'il manque quelque chose à sa visite de la Grande-Chartreuse ; il est novice encore, son monastère est trop effacé ; il nous peint la haute vallée plutôt que le but même ; il n'a pas l'hymne du chartreux, l'allégresse du cloître, le rayon de Lesueur et de saint Bruno. La sympathie, sans lui faire défaut, y est mêlée de quelques tons qui crient. Mais à l'hospice du Saint-Bernard, c'est différent : l'hospitalité cordiale l'a gagné, et aussi l'aspect de l'humble foule agenouillée le jour de la fête du couvent l'a pris au cœur. Le peintre en lui et le chrétien se sont rencontrés : « O le pittoresque spectacle ! s'écrie-t-il à la vue de l'évêque de Sion officiant en personne, et de sept cents fidèles environ accourus d'Aoste, du Valais, de Fribourg, priant debout, agenouillés, ou assis par rangées sur les degrés et refluant jusque dans l'étage supérieur. Des vieillards, des petits garçons, des jeunes filles, des

mères et leurs nourrissons; toutes les poses de la dévotion naïve, du recueillement craintif, de l'humilité respectueuse; toutes les attitudes de la fatigue qui s'endort, de l'attention qui se lasse, et aussi de cette oisiveté de l'âme pour laquelle le culte catholique ne se montre jamais sévère, à la condition que les doigts roulent les grains d'un chapelet et que la langue murmure des prières. » Et ne croyez pas que ce dernier mot soit une épigramme; car tout aussitôt, dans une page très-belle et pleine d'onction, tout en réservant son principe de foi, il va rendre hommage à ce *trait d'ingénue et d'absolue soumission* qui est obtenue plus facilement par la religion catholique et qui procède du dogme établi de l'autorité même; il y reconnaît un vrai signe de l'esprit religieux sincère : « Et en effet, dit-il, être chrétien, être vrai disciple de Jésus-Christ, c'est bien moins, à l'en croire lui-même, admettre ou ne pas admettre telle doctrine théologique, entendre dans tel ou tel sens un dogme ou un passage, que ce n'est assujettir son âme tout entière, ignorante ou docte, intelligente ou simple, à la parole d'en haut, pas toujours comprise, mais toujours révérée. » Sous cette impression d'une douce piété communicative, il appellera donc plus d'une fois les dignes religieux du grand Saint-Bernard ses frères, ses coreligionnaires très-certainement, en dépit de quiconque pourrait y trouver à redire. Tout humble qui prie lui paraît son coreligionnaire plus sûrement que tout raisonneur et tout petit docteur qui discute. Il a beau être de Genève, il se retrouve encore du diocèse et de la paroisse de saint François de Sales par un côté. Près de mourir, Töpffer reviendra sur cette idée d'assujettissement, d'acquiescement intime et volontaire qui était le trait essentiel de sa foi : « Qui dispute, doute; qui acquiesce, croit... Je crois et je me confie, deux choses qui peuvent être des sentiments vagues, sans cesser d'être des sentiments forts et indestructibles. »

Dès le temps où il visitait la Grande-Chartreuse, Töpffer, voyant ce renoncement absolu qui imprime le respect et une sorte de terreur,

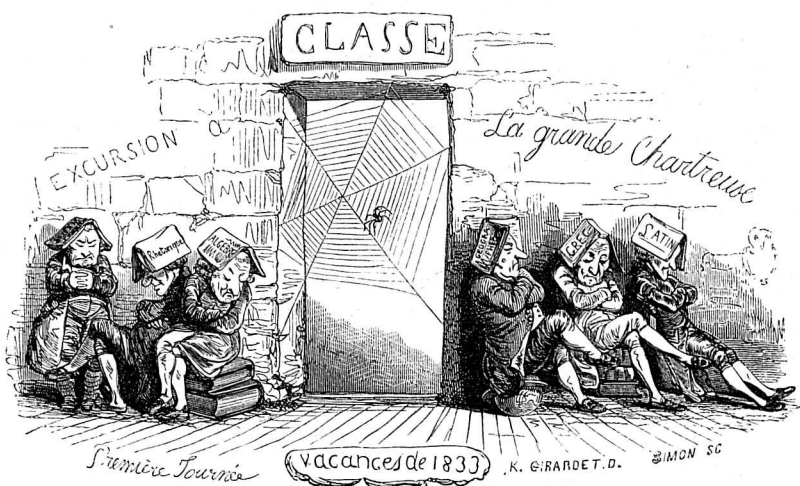
s'était posé dans toute sa précision le problème qui est fait pour troubler une âme préoccupée des destinées futures : le chartreux, le trappiste, en effet, le disciple de saint Bruno ou de Rancé vit chaque jour en vue de sa tombe, tandis que d'autres, la plupart, ne vivent jamais qu'en vue de la vie et comme s'ils ne devaient jamais mourir : « Destinée étrange que celle de l'homme ! se demandait le voyageur jeune encore et plein de jours ; la vie lui est donnée, et il est un insensé s'il s'y attache, puisqu'elle va lui être retirée. La mort lui est imposée irrévocablement, et il est un insensé encore s'il y sacrifie la vie, puisqu'elle est un bienfait de Dieu !... Que faire donc ? et comment concilier cette contradiction fatale, comment caresser tout ensemble et la vie et la mort ? Hélas ! c'est là l'équilibre où il n'est donné à aucun homme d'atteindre ! » Et, dans le doute, entre les deux, « entre ceux-là qui disposent toutes choses comme s'ils devaient toujours rester dans ce monde, et ceux qui, comme les chartreux, disposent toutes choses comme s'ils l'avaient déjà quitté, » c'est encore la *folie* du chartreux qui lui paraît la moindre. Douze ans après, au lit de mort lui-même, et durant sa dernière maladie, Töpffer revenait sur cette méditation, sur cette énigme de la destinée, dont il avait désormais une pleine conscience, et il la dénouait, selon sa mesure, en homme de famille, en époux et en père, pieux, résigné et saignant. « Renoncer au monde, si l'on prend le précepte à la lettre, disait-il, c'est fausser sa destinée en dépravant sa nature. Renoncer au monde, si l'on prend le précepte dans son esprit, c'est faire en toutes choses une part à la vie et une part à la mort, et cela jusqu'au dernier soupir. » — Dans la première partie de son explication, Töpffer n'a pas assez senti, je le crains, tout le mystère de la vie cachée, de la vie des antiques ermites et des Pères du désert ; mais il est impossible de mieux faire la part de l'homme de la société et du père de famille mourant.

Je n'ai pas craint de laisser arriver ces pensées graves et funèbres jusque dans la lecture de ses derniers voyages, si remplis de soleil,

de joie, d'accidents de toute sorte, si animés d'une sociabilité charmante, et tout parsemés de figures ou de perspectives. Après s'en être pénétré et en s'engageant sur les pas de l'excellent initiateur dans ces expéditions de fatigue et de plaisir, plus d'un visiteur des hautes cimes, au tournant d'un roc, au reflet d'un glacier, à l'humble vue d'une clôture, se surprendra à dire comme pour un compagnon absent et pour un ami qui nous a devancés : « Töpffer, où êtes-vous? »

SAINTE-BEUVE.





NOUVEAUX VOYAGES EN ZIGZAG

VOYAGE A LA GRANDE CHARTREUSE

PREMIÈRE JOURNÉE

Dans tout voyage de pension, la journée du départ est précédée de plusieurs journées d'attente et de préparatifs, qui sont désastreuses pour l'étude et pour la bonne latinité. C'est que, pendant que la personne des voyageurs garde encore le logis, descend en classe et accomplit à l'ordinaire toutes les fonctions d'école, l'esprit, depuis bien des jours, est parti pour les montagnes, où il gravit, respire, s'essore pour les cités lointaines, où il visite les musées, les théâtres, les monuments publics, où il entre à l'auberge et se garde par-dessus tout d'entrer en classe. Ainsi, pendant que l'autre est absent, c'est réellement la bête qui grammatise,

qui traduit, qui accorde le substantif avec l'adjectif, et de là une foule de solécismes colossaux, de monstrueux barbarismes.

Arrive enfin le jour du départ. Dès avant l'aube, il y a mouvement dans la maison, et, sans que personne se soit mêlé de réveiller, il se trouve que tout le monde est debout, blousé, ficelé, ajusté, prêt à partir, aussitôt que l'aurore sera venue éclairer les campagnes de ses premières lueurs. Dès qu'elle paraît, on éteint les lumières, on ferme la porte, et l'on se met en route. Tout à l'heure le soleil embrase les cieux, perce les taillis, illumine les prairies, et il y a là un moment où l'âme, dorée aussi des plus purs rayons de la joie et du plaisir, se trouve être à l'unisson de cette allégresse qui éclate dans la nature. Mais avant d'aller plus loin, donnons le signalement des voyageurs.

Hippolyte d'Herviers, surnommé *Scévola* à cause de certaines ténacités farouches, marche cambré et la pointe des pieds en dedans. Naturaliste au premier chef, il fatigue les papillons à la course, il collecte les chenilles, récolte le tithymale, et court sus à tous les capricornes, à tous les grillons, à tout ce qui vole, rampe ou bruit. Par malheur, il classe mal et est sujet à confondre les règnes. Du reste, s'il lui arrive de traverser la grande route, il ne la suit jamais, et on le voit de loin couché contre la rampe des ravins, à moitié enfoui sous les broussailles ou courant dans les hautes herbes.

Henri d'Herviers, frère du précédent, n'est pas le moins du monde naturaliste, et les prouesses de son frère lui apparaissent comme une étrangeté plutôt encore permise que raisonnable, dont il fait d'ailleurs un mince cas. Silencieux, philosophe, observateur, il marche à son pas, ne parle qu'à ses heures, et entend qu'on respecte son sommeil. Du reste, il vit bien avec tout le monde et détestablement avec son sac, qu'il considère comme un vil paresseux, incapable d'avancer sans qu'on le porte.

Louis Blondeau a le galbe imberbe, l'œil clair et l'esprit incertain. D'ailleurs sa blouse est ventruée; et, des endroits, c'est le nom surtout qui lui importe. Quand il a pu l'attraper, il le prend en note et vit content.

Nicolas Christoforo, appelé *le petit* à cause de sa taille et à cause de sa prononciation, a l'allure mystérieuse, le regard arcane, le langage couvert et circonspect. Blousé pour la forme, mais secrètement habillé par-dessous.

François Bartelli, dit *grand bel homme* à cause de sa charpente colossale, de son œil noir et de sa chevelure touffue, parle comme quatre, rit comme douze, et ne se tait que lorsqu'il s'est hissé clandestinement sur

un pommier ou blotti parmi les ceps. Cependant le garde champêtre vient à passer, et Bartelli retient jusqu'à son souffle.

Rodolphe Bolesco, tournure Titan, épaulement Farnèse, mollets piliers. Peu versé lui-même dans la langue française, il ne laisse pas de tenir note de tous les cuirs qui se font dans la troupe, et d'y trouver un continuel sujet de gaieté, à peu près comme ceux qui, tout en tombant eux-mêmes sur le derrière, rient de voir un bourgeois s'étendre par terre. Possède un rasoir pour son usage, et rase gratuitement herbes et imberbes.

Alexandre Bolesco, frère du précédent, a l'esprit mathématique, sentimental, dialecticien, surpris, troublé, enthousiasmé tout à la fois. Sans cesser de marcher, il discute des problèmes, panégyrise les grands hommes, harangue la belle nature, et intente des questions hors de portée aux pauvres habitants des campagnes. Attaqué, harcelé par tous et par chacun, il oppose des principes, se barricade derrière des formules ou vous cloue au mur avec un argument pointu. Sa casquette est plane, son sac rhomboïdal, et sur tous les objets, pour mieux voir, il braque un lorgnon terne.

Matthias Haller, dit *Goulmar* parce qu'il est d'Alsace, est soigneux, rangé, les poches pleines de ressources et particularités. Mais, comme tous les rangés, comme toutes les poches pleines, il est sujet à des mécomptes et exposé à des larcins.

Gustave Humann emporte une coqueluche et voyage en voiture. Par la portière, il questionne en toussant, et, par la portière aussi, il tousse en répondant.

Robert Dudley, Anglais de Florence, a le pas sauterelle et la tournure héron. Naturaliste aussi, il est comme ficelé, emballé, cacheté au centre de caisses à insectes et de fioles d'esprit-de-vin, qui de tous côtés recouvrent sa personne. D'ailleurs, souple, lesté, adroit, là où Hippolyte, d'un bond, saute sur sa proie, mais l'écrase, lui attend la sienne, la guette, et l'attrape par l'aile ou la saisit par la queue.

Lucien Morelli, bruyant, déterminé, chante ferme, marche dru, boit sec, et, comme Bartelli, chasse aux raisins, pêche les pommes, bat les noyers.

Charles Dumarais est dessinateur, jongleur, amateur et pas du tout marcheur. Mais la fortune vient à son secours, et, dans chaque diligence qui vient à passer, il rencontre des amis de sa famille qui le hissent à eux et le déposent au prochain relais.

Eugène Marsan est grave, formé, complet. Il compose à lui tout seul l'avant-garde, vu que, par principe, il ne fait jamais de haltes.

Henri Marsan est complet, formé, grave aussi, mais avec des caprices d'hilarité. Doué de fort petites jambes, il aune néanmoins de très-grands pas, et forme à lui tout seul une seconde avant-garde.

Hermann Meister est gigantesque, hasardeux, excentrique. Il enjambe les fleuves, s'enfonce dans les abîmes, fouille les taillis, et reparait perché sur le dernier rameau d'un chêne-roi. Constamment haletant, harassé, constamment il reprend sa course, s'enflamme aux obstacles, se surpasse aux rampes verticales. Par malheur, il picore aux ceps, chasse aux noix, et, tout en rêvant prouesses désordonnées et efforts impossibles, il broie son compagnon de lit. Seul de la troupe, il jouit d'une blouse bleue à jabot et manchettes du plus bel effet.

Ernest Bodler débute dans la carrière. Le soleil l'abat, mais la pluie le reconforte, et, en tout lieu, les haltes sont son affaire bien mieux que les rampes verticales ou non. Du reste, il bouge sans fin et jase à fil.

Pierre Ducros a le jarret déboîté, en sorte qu'il se couche auprès des sources et s'assied sur les bornes. En voyant que les chartreux passent leur vie assis ou agenouillés, il est sur le point d'entrer dans l'ordre.

Henri Brunken, moitié Allemand, moitié Anglais, aux trois quarts Scandinave, a l'œil clair et les cheveux fauves. Il représente dans la caravane l'homme du Nord, calme, persévérant et muet.

Henri Derville, bonhomme, marcheur, philosophe, ne faisant qu'un avec son sac, va son train, et puis voilà.

Théoring d'Altemberg fait des pas de deux mètres, et néanmoins il marche à côté du *petit*, pour lui attraper ses secrets et sonder son mystère.

Alexandre Mérian, accentué, vif, méridional, se démoralise aisément et se remoralise tout aussi aisément, rien qu'en se frottant l'une contre l'autre les paumes de la main.

Enfin *M. Töpffer* et *Jacques Clotus*, son domestique.

Quatre corbeilles attendent cette caravane aux portes de la ville. Les corbeilles sont des sortes de caisses en treillis, légères, découvertes, fort grandes, qui servent à voiturier les noces, les parties de plaisir, et généralement parlant tous les endimanchés de la ville, lorsqu'ils s'en vont à trois lieues, à quatre lieues des remparts se chercher, sous l'ombrage des hêtres ou des châtaigniers, une joyeuse retraite et une fraîche salle à manger. Là, on dételle, on déballe, on prend possession, et la journée s'écoule en menus entretiens, en rustiques banquets, en tranquilles loisirs. A ces corbeilles sont attelés des chevaux conformes, de ces bonnes bêtes citadines, poussives un peu, mais loyales, rassies, accoutumées dès

longtemps au bruit des rires, au gai vacarme des refrains, à ces tempêtes d'allégresse que provoquent au retour de la fête l'entrain des convives, l'impression d'un beau soir, la rencontre inopinée d'amis, de parents qu'emportent aussi vers la ville deux mères juments, conduites par un



cocher aviné. La poussière vole, les hourras se croisent, les chants se confondent, et la nuit tombe sur ce charmant tumulte. Mais déjà ce sont là les mœurs de nos pères bien plus que les nôtres, et à mesure qu'elles s'en vont, les corbeilles, hélas! s'en vont aussi; avant peu d'années l'on n'en verra plus.

Au surplus, dès la première heure, un ton différent prévaut dans chacune de celles qui nous portent. Ici le sommeil, là la coqueluche, dans la troisième on chante; dans la dernière, c'est l'esprit qui domine sous la forme de jeux de mots, d'énigmes et de calembours; et, comme cette voiture envoie aux autres des courriers pour leur faire part de son superflu de saillies et de gentilleses, il en résulte des transports d'esprit, matière qui n'est pas toujours bien légère.

A Saint-Julien, l'on nous adresse tous au *bourreau*: ce qui, dans la bouche d'un carabinier piémontais, ne signifie heureusement rien de sinistre; il s'agit tout simplement de *bureau* où l'on vise les passe-ports. Nous y passons trois quarts d'heure, après quoi l'on nous recommande d'avoir soin de nous mettre en règle auprès de tous les bourreaux ultérieurs, car le moment est critique, et à cause de quelques fusées politiques qui ont récemment éclaté ci et là, les carabiniers veillent et la police fait bonne garde. A la bonne heure. Mais qui donc imagina le premier cet abominable ingrédient de passe-port, et notre Suisse, où, à la rigueur, on peut traverser vingt-deux cantons souverains sans exhiber une seule

fois, n'est-elle pas, à ce titre déjà, l'un des plus beaux pays du monde? *Exhiber*, ce mot seul est laid, trivial, crasseux, d'une grossière et dégouttante propriété.

A l'Éluiset, autre *bourreau*, celui des douanes. Ici l'on nous fait promettre que nous ne colportons point de doctrines incendiaires, point d'idées de contrebande, point de propagande manuscrite ou imprimée. Nous promettons tout ce qu'on veut, et on nous laisse partir sans seulement ouvrir nos havre-sacs. En vérité, ce serait le moment de passer du sucre, du tabac, des dentelles, car ces gens, pour l'heure, n'ont l'œil qu'aux fusées et aux pétards.

Cependant la chaleur est accablante, le sommeil nous visite, et, à chaque cahot des corbeilles, toutes les têtes s'entre-choquent. Alors on se réveille : « Comment *tapâtes*-vous de l'œil, Hermann? — Fort bien. » Mais cette expression *tapâtes* exige un commentaire.

Tapé de l'œil veut dire, comme on sait, s'endormir vite et bien. Mais les hommes en général, et particulièrement les écoliers en voyage, quand ils rencontrent une expression heureuse, en font un usage immodéré, surtout si, comme dans celle-ci, ils rencontrent une seconde personne plurielle du passé défini qui est remplie de caractère, d'harmonie et de charme. *Tapâtes*-vous, s'emploie alors au propre, au figuré, à tous venants et de toutes les façons. Si Dudley tire la jambe : Dudley, *tapâtes*-vous de la jambe? — Yes. Si la chose est chère et nécessite un grand maniement de francs ou d'écus : *Tapâtes*-vous du pouce? A quelqu'un qui sort de table : *Tapâtes*-vous de la dent? Et nul ne s'y trompe. On dit aussi agréablement : Je *tapâtes*, tu *tapâtes*, il *tapâtes*, etc.

Ainsi de ce mot charmant, ainsi de beaucoup d'autres. Nous l'avons déjà dit, faites vivre ensemble, voyager ensemble, pendant quelques jours seulement, une société de gens, et vous verrez toujours se former des mots et des acceptions de mots exclusivement propres à cette société, et cela si certainement, si naturellement, qu'en vérité, au rebours de ce que pensent les doctes, il paraît bien plus difficile d'expliquer comment il pourrait se faire qu'un langage ne naquit pas là où des hommes vivent ensemble, qu'il ne l'est de se figurer comment il y naît. Du reste, ces mots de nouvelle formation sont tous entendus de Dudley, bien qu'il ne parle que l'anglais, et malheureusement il se trouve que le premier mot français qu'il ait été dans le cas de comprendre et d'apprendre, c'est *tapâtes*.

Frangy est un petit bourg grillé qui est environné de vignobles. Nous y faisons une buvette. *Buvette*, en langage de pension, signifie petit repas

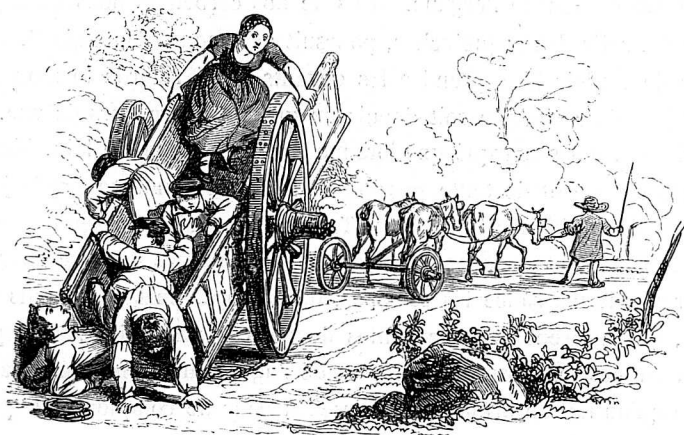
improvisé, et, comme on n'improvise guère un repas qu'autant que la faim est là, il s'ensuit que les buvettes sont en réalité de nos festins les plus gros, ceux du moins où se consomment avec le plus d'avidité des vivres pesants, compactes, du pain frais, par exemple, et du fromage gras. Mais à Frangy, pays de vignobles, nous arrosons la chose d'un petit vin gazeux, qui, comme l'eau de Seltz, lance au nez des buveurs des bulles d'air à la grande satisfaction de l'organe. Trois de nos corbeilles nous quittent ici, une seule, celle des coqueluches, poursuit avec nous. Toutefois M. Töpffer la prie de vouloir bien prendre les devants, et il retarde le moment du départ jusqu'à ce qu'elle soit depuis un quart d'heure hors de vue. C'est que M. Töpffer a remarqué que lorsque sa troupe chemine loin, bien loin de toute voiture et de toute possibilité de voiture, nul ne tire la jambe, tous cheminent bien et gaiement. Tout au contraire, lorsqu'il y a char parmi la bande, et par conséquent chance d'une place dans ce char, aussitôt prennent naissance les éclopés, un d'abord, puis deux, puis vingt-quatre, qui assurent être incapables de pousser plus loin. A tout prix il faut éviter ces molleses, car il y va de l'agrément même du voyage, et c'est ce qu'on fait en brûlant ses vaisseaux pour ne compter plus que sur soi et son bâton.

Il est une heure, le soleil *tapâtes* ferme. Néanmoins, Hippolyte se met à poursuivre les papillons, et tout à l'heure, entraîné bien loin dans



la campagne, on le perd de vue pour deux heures de temps. Il reparait alors, enrichi de capricornes et glorieux de papillons; mais dans sa course vagabonde il a perdu l'unique écu dont se composait son avoir et celui de son frère Henri. En revanche, au moment où Hippolyte, voulant boire à une source, demande à son frère leur coco commun, il se trouve que Henri, tout en philosophant, l'a oublié bien loin en arrière sur la marge fleurie d'un ruisseau. Il ne manque donc plus aux deux frères que de s'emménager dans un tonneau pour être l'un et l'autre comme Diogène, sans écu et sans écuelle.

Pendant que ces choses se passent, l'avant-garde a fait connaissance d'un honnête charbonnier qui s'en retourne au bois pour y prendre un chargement. Ce bonhomme invite les voyageurs à entrer dans son chariot, où il a déjà recueilli une femme; mais à peine ils viennent de s'entasser sur l'arrière de la caisse qu'elle bascule et les verse dans l'ornière, pen-



dant que le train de devant se sépare et poursuit, traîné par les trois rosses qui goûtent fort cette façon d'aller. L'honnête charbonnier, qui est sourd de nature, se retourne à la fin, et, apercevant la solution de continuité qui s'est opérée dans son attelage, il se prend à rire, les poings sur les côtés, en homme qui ne rit pas tous les jours.

Nous arrivons à un endroit où la route est supportée par une suite de ponts construits sur des torrents la plupart à sec dans ce moment. Auprès de l'un d'eux un paysan nous aborde ; « Eh ! dites voir ? — Eh bien ? — Voyez-vous pas les *baragnes* (les garde-fous du pont) ? — Eh bien ? — Ça sert à prendre les lièvres. — Oh oui ! — Voici comme. Vers minuit ils viennent se pourmener le long, par suite de quoi ils voient leur ombre qui se pourmène là-bas dans le précipice, et la voulant joindre, ils chutent dans ces graviers où l'on va les ramasser à l'aube. Sûr comme vous me voyez !... » Or, nous le voyons distinctement.

À peine avons-nous perdu de vue l'homme aux *baragnes*, qu'une famille étrange se présente à nos regards. Ce sont des bohémiens, tout semblables à ceux qu'on voit dans les gravures de Callot, portant avec eux enfants, bagages, et disant la bonne aventure. Plusieurs des nôtres profitent de

l'occasion, et se font promettre des années de fortune, suivies d'années de bonheur, et précédées d'années de prospérité, le tout pour quelques sous. La bonne femme en donne à tout le monde, sans paraître en avoir gardé pour elle.



Un peu avant Seyssel, une rivière traverse la route, et non la route la rivière, ce qui nous paraît surprenant dans un pays d'ailleurs si bien fourni en ponts. Les chars passent cette rivière à gué, et les piétons la traversent dans un bateau qui racle le sol dès qu'on y est entré. Après qu'on a raclé le sol pendant dix minutes, on met le pied dans l'eau pour atteindre la rive opposée, et de cette façon tout vient à point.

A Seyssel, nous allons descendre chez madame Cauponnet, parce que dès la frontière chacun nous a dit : Allez chez madame Cauponnet, et vous serez bien. Madame Cauponnet se trouve être une petite veuve qui a une énorme fluxion, et son hôtel est impayable, figurément parlant. On y défile entre deux rangées de poêles à frire pour atteindre à un escalier en bois qui conduit à des sortes de chambres, dans l'une desquelles il est reçu que l'on prend ses repas entre une table de nuit et un pliant. A première vue, Bartelli entre en allégresse, car il sait par expérience que ce genre d'hôtels est le plus fertile de tous en aventures bouffonnes, et que si l'on n'y dort guère, l'on y rit d'autant. Aussi pour être plus sûr de ne pas dormir du tout, il prend place dans une salle haute où cinq grabats attendent dix voyageurs.

Lorsque tout est réglé avec madame Cauponnet, nous allons visiter Seyssel. Cette petite ville se compose de deux bourgs, dont l'un sur Savoie, l'autre sur terre de France. Le Rhône les sépare. Le premier est silencieux, peuplé de douaniers; rien n'y bouge que madame Cauponnet, qui fait ses sauces; le second est animé, industriel; l'on y entend la scie, le marteau, le fouet des mulétiers; de grands chantiers bordent la rive du fleuve.

C'est dans ces chantiers que nous allons promener nos loisirs, au milieu des travailleurs qui répondent complaisamment à toutes nos questions. Ces hommes construisent toute l'année de grands bateaux d'environ quatre-vingts pieds de longueur, qui, chargés de marchandises, descendent le fleuve jusqu'à Lyon, où ils demeurent tout le reste de leur vie, qui est d'environ six ou sept ans. Ces bateaux, très-solides d'ailleurs, sont construits au moyen des procédés les plus simples et les moins coûteux, entièrement chevillés en bois et calfeutrés d'herbes et de mousses. Nous assistons aux diverses périodes de leur fabrication, et nous quittons ces lieux, émerveillés de tout ce que présente d'ingénieux cette seule industrie.

De retour à l'hôtel, M. Töpffer prend des informations sur la route que nous avons à suivre le lendemain et sur le lac du Bourget, qui passe pour peu sûr. C'est alors qu'un petit M. Jabot officieux, un homme ivre et un tailleur se chargent de l'informer de tout, mais par malheur ces trois personnages ne sont d'accord sur rien. L'homme ivre trouve toutes les distances courtes, le lac bon, les bateaux excellents; le tailleur voit partout des distances énormes et des tempêtes furieuses, quoique, *au fond*, dit-il, le lac soit bon. Quant au petit M. Jabot, homme supérieur et de la haute

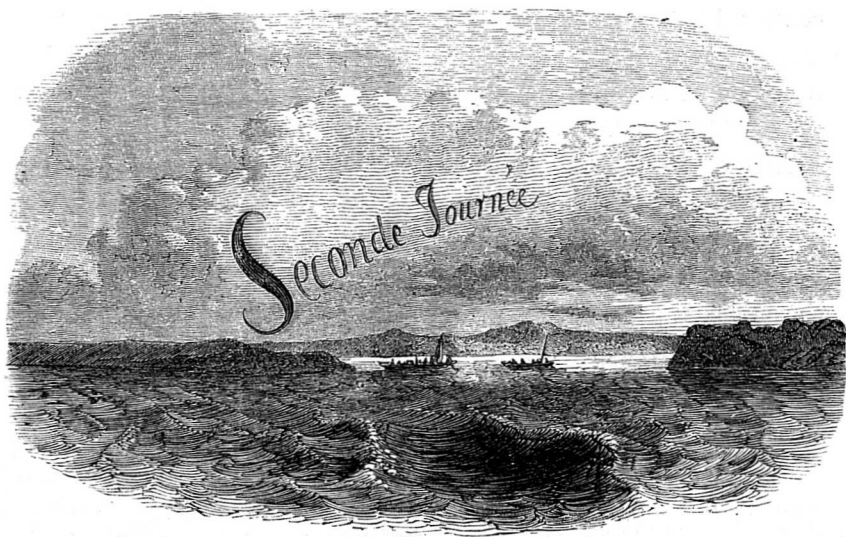


société de Seyssel, il gémit de se voir accolé à de simples prolétaires, et il espère, en les contredisant sur chaque point, de parvenir à capter pour lui seul l'entière confiance des nobles étrangers. « N'écoutez pas ces gens, nous dit-il, l'un est un forgeron, l'autre est un tailleur.... » Puis, se hâtant de changer d'objet : « Ces messieurs verront Hautecombe, c'est un site très-favorisé. Le lac est majeurement bon, et d'ailleurs ce pays-ci apprécie les étrangers. — Le bateau, reprend l'homme ivre, est aussi sûr comme ce terrain-ci! — Je vous dis, moi, que le lac est tempétueux, mais ce ne

sont pas les étrangers qui risquent quelque chose. — Étrangers ou non, reprend encore l'autre en ôtant sa pipe de la bouche, je dis que c'est comme sur ce terrain-ci. — Alors Jabot, avec un air d'immense supériorité : Oui, bonhomme, eh bien ! oui, vous avez raison. »

Muni de ces excellents documents, M. Töpffer prend congé, et il regagne l'hôtel Cauponnet. Après le souper l'on gagne les chambres, et ici se réalisent toutes les gaietés qu'à prévues Bartelli. Sans compter celle-ci tout à fait imprévue, que la plupart des lits, au moment où l'on s'y étend, se démantibulent par tous les membres. Aussi une heure sonne, qu'on en est encore aux éclats de rire.





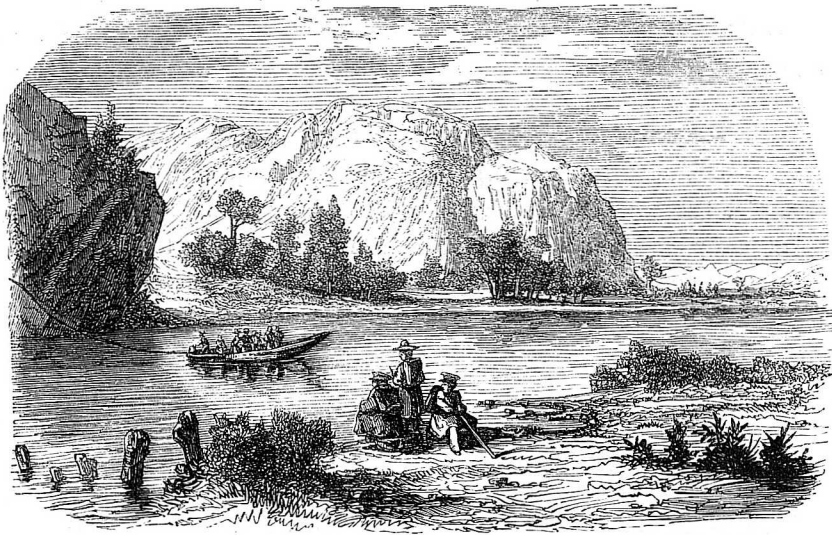
LE LAC BOURGET.

DEUXIÈME JOURNÉE.

Aujourd'hui encore nous partons à l'aube, et nous nous acheminons le sac sur le dos vers les rives du lac Bourget. L'air est d'une fraîcheur délicieuse, et la contrée charmante. Bientôt, parvenus sur les bords du Fier, qui sort limpide et bouillonnant d'une gorge étroite, nous voyons un vieillard détacher de la rive opposée un bateau vermoulu sur lequel nous passons la rivière en deux traversées.

Cette fois l'on nous a dit : Allez chez Godaz, vous y serez bien. Aussi demandons-nous à tous les passants : Combien d'ici chez Godaz ? Et tous nous répondent fort complaisamment. Mais nous cheminons par malheur dans un pays où la manière de compter les distances se trouve être pour nous un leurre perpétuel. Tantôt ces gens comptent par heures, mais leurs heures sont d'un tour et demi de cadran ; tantôt ils nombrent par lieues de pays, mais plus longues que larges, ajoutent-ils d'un accent farceur ;

tantôt enfin ils supputent par paroisses, et alors s'il y a deux paroisses seulement entre vous et le déjeuner, il faut vous apprêter à subir tous les rongements de la faim canine.



Ainsi faisons-nous ce matin; et puis, à peine sommes-nous arrivés chez Godaz, qu'on nous apprend qu'il est à Seyssel!... Au même moment paraît sur le seuil madame Godaz, qui perd la tête en voyant une pareille tombée : « Mais, mes bons messieurs, vous êtes vingt de trop!... Songez qu'on n'est pas ici dans les villes; je n'ai rien. Mangez-vous des saucisses? — Nous mangeons de tout! — Du beurre, du fromage? — De tout, de tout! — De l'omelette, de la soupe? — De tout, de tout! » Et le passage du désespoir à l'allégresse est si prompt, si électrique, que, tout fatigués que nous sommes, nous dansons sur la place même une ronde en l'honneur de madame Godaz. Puis, pendant que cette excellente femme fait en toute diligence les apprêts de notre repas, nous allons nous choisir notre salle à manger. C'est un verger bien vert, ombragé de grands noyers, et d'où la vue perce au travers des trouées du feuillage jusqu'aux ruines de Châtillon et aux plages azurées du Bourget. Tout à l'heure madame Godaz accourt, et le bouvier, et Jacques, et le voisin, chargés de pains, de mets fumants, de carafons et bouteilles. *Vive madame Godaz!* s'écrie-t-on, et,

sans perdre de temps, l'on se met à l'œuvre. Cet endroit, célèbre désormais parmi nous, se nomme Chandrieux.

Quand tout est consommé, il ne reste plus qu'à payer, c'est, en voyage, le dessert de tous les repas. On demande la note. « Mes bons messieurs, dit alors madame Godaz, je ne sais comment je m'y prends, mais je trouve quarante sous par tête. C'est beaucoup trop. — Un peu trop, en effet, reprend M. Töpffer; mais je vais vous faire votre compte. Combien le vin? combien le pain, les œufs, les saucisses, le miel, le beurre, le fromage, les cerises?... J'additionne, c'est vingt-trois francs, juste un franc par tête. — Je savais bien, reprend madame Godaz, que je devais m'être trompée. Excusez-moi. D'ordinaire, c'est Godaz qui chiffre, et voilà comment je n'y entends rien. » Tant d'honnête ingénuité nous touche, et c'est le cœur remué d'estime et de gratitude que nous faisons à cette bonne hôtesse des adieux pleins de cordialité.



Après une paroisse environ de chemin au travers d'un canton élégamment boisé, nous atteignons aux rives du lac Bourget, qui, pour l'heure, n'est, en effet, nullement *tempétueux*. L'onde, unie comme une glace, réfléchit vers l'horizon les sérénités du ciel, et, plus près de nous, sur la droite, le promontoire qui supporte les hautes tours d'Hautecombe. Nous

frétons deux gros bateaux, et nous cinglons vers une anse ombragée, qui est le port du couvent.

Hautecombe est à la fois un couvent et une résidence royale; mais considéré sous ces deux rapports, il est peu remarquable. Le palais n'offre guère plus de magnificence qu'une maison de riche particulier, et le couvent ne contient que quelques bons pères tout occupés des soins de leur cuisine, ce qui n'est ni bien rare ni bien curieux. Nous y sommes introduits

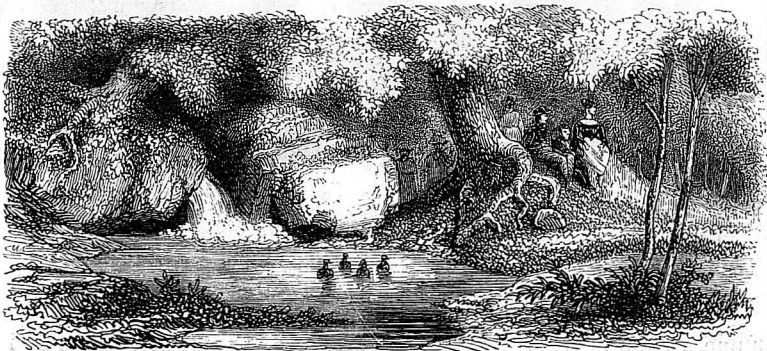


par une sorte de portier-sacristain qui, je ne sais pourquoi, donne de l'air à Fontenelle, quand il vivait, ou à tel autre académicien propre et coiffé en ailes de pigeon. Ce petit homme s'exprime précieusement, et date toutes choses de la première, de la seconde visite de son roi à Hautecombe. D'abord froid et hautain, il nous surveille plus qu'il ne nous fait les honneurs, jusqu'à ce qu'ayant cru s'apercevoir que nous connaissons l'usage des bonnes mains, il passe par degrés à une politesse exquise et à un empressement flatteur. Prévenances, courtoisies, familiarités protectrices, rien n'y manque; puis, quand la pièce est lâchée, le masque tombe, la comédie finit, et l'on retrouve le sacristain rogue et bouffi.

Mais comme site, et comme site à couvent, Hautecombe est au contraire un lieu remarquable, soit à cause de la coupe pittoresque du roc sur lequel les bâtiments sont assis, soit à cause de l'admirable aspect que présentent

de là le lac, ses belles rives, un amphithéâtre de monts, ici sévères et sourcilleux, là onduleux et pleins de douceur. Au surplus, de tout temps les religieux eurent la main sûre pour le choix de leurs retraites. Que si l'on trouvait dans celle-ci des reclus livrés à la paix austère du cloître, au calme d'une vie pieuse et contemplative, elle aurait pour le touriste tout le charme d'un poétique asile... mais des pères qui goûtent du beurre et pèsent des volailles, mais une odeur de sauces qui vous poursuit jusque dans l'église, mais des fainéants bien nourris au milieu de populations laborieuses et pauvres, ce sont choses qui choquent l'esprit et qui ne satisfont guère le cœur.

A quelques pas du couvent se trouve une fontaine intermittente que nous allons visiter. Sous la nuit d'une voûte de châtaigniers, l'on aperçoit un bassin naturel, qui tantôt est complètement à sec, et qui tantôt déverse par-dessus ses bords mousseux le superflu d'une onde fraîche et limpide,



selon le caprice de la naïade qui préside à cet aimable jeu. Au moment où nous arrivons, le bassin vient d'être rempli, mais la source ne jaillit plus du rocher, et l'on n'entend que le léger murmure de l'eau qui glisse sur les cailloux. C'est aux savants de rechercher et de dire la cause de ce phénomène; pour moi, je ne la veux pas savoir, tant j'aime mieux, avec les ignorants qui visitent cette source, ou encore avec les poètes qui la contemplent, m'abreuver à ce mystère que de l'avoir sondé.

C'est encore une question de savoir si la science et la poésie sont deux sœurs qui peuvent, l'une rêveuse et en main la quenouille, l'autre inquiète et incessamment occupée de peser, de piler, de filtrer, vivre en bonne

amitié sous un même toit ; ou bien si ce sont deux irréconciliables ennemies dont l'une, si elle ne parvient pas à étouffer l'autre, du moins la chasse du logis. Tant que la science, comme dans l'antiquité, est religieuse, conjecturale, contemplative, c'est de la poésie encore ; et, au lieu de deux sœurs qui ont aujourd'hui tant de peine à s'accorder, l'on en a neuf qui vivent paisibles et unies sous les ombrages de l'Hélicon, s'y racontant en beaux vers aussi bien les merveilles du firmament et les beautés enchanteresses de la terre, que les éloquences de la passion et les secrets de la destinée humaine. Mais aujourd'hui que la science, défiante des croyances, dédaigneuse de l'imagination, hostile à tout ce qui n'est pas vérifiable par la sensation érigée en instrument suprême, est devenue l'étude de la matière dépouillée autant que possible des dehors somptueux, des grâces sans nombre, des bienfaisants attributs dont l'orna le Créateur, chacun de ses progrès fait tomber une pierre de l'édifice croulant de la poésie, chacune de ses lumières, en détruisant de partout le mystère, n'est plus qu'un feu qui, en éclairant, dévore.



Quoi qu'il en soit, nous trouvons établie sous ces ombrages une société d'un genre tout nouveau pour nous. Ce sont quatre curés, trois sœurs

de Saint-Joseph, un abbé et un dragon. Les sœurs sont jolies et modestes aussi, quoiqu'il y ait beaucoup de coquetterie dans leur ajustement; quant aux curés, ils tiennent en bride leurs habitudes dévotes, afin que, en retour, le dragon, viveur, rouge et ventru, veuille bien surveiller son langage et modérer la profane énergie de ses expressions. Mais qui dira le soin, la sollicitude qui ont présidé aux apprêts du repas que vont faire ces saints personnages dans cet aimable séjour! Paniers enflés de provisions exquises, pain blanc et frais, pâté ferme et doré, volailles, gelées, confitures, et le vin... le vin confié aux fraîches étreintes des flots de la source!... Toute jalousie à part, ce spectacle nous est pénible presque, tant nous serions bien les convives qu'il faut à ce monstrueux pâté, tant ce serait pour nous une miraculeuse aubaine, un délicieux brigandage, que de n'avoir qu'à faire main basse sur ce festin de moines.

Comme la source ne veut pas jaillir pour nous, nous prenons congé de ce joli lieu pour retourner aux bateaux et cingler vers le rivage d'Aix. Mais voici qu'au moment de partir, un des voyageurs manque à l'appel: c'est Théoring. On s'inquiète, on court de tous côtés, on le cherche, on le trouve enfin... étendu dans un pré où il dort d'un sommeil de juste.

Le soleil darde ses plus chauds rayons sur nos têtes, que ne préserve aucune toile. Aussi plusieurs se sentent-ils fondre sur place, d'autres deviennent transparents d'évaporation, tous débarquent tout à l'heure grillés, rôtis, démoralisés, sur une rive ombragée de saules. Vite une halte: mais le terrain est humide, et des saules descend sur nous une pluie de touffes cotonneuses qui nous amène toutes les horreurs de la démangeaison. Alors nous repartons pour Aix, haletants, débiles, nous tirant ou



nous poussant les uns les autres, jusqu'à ce qu'enfin voici l'ombre, des tabourets, une table et de la bière!

Pendant que nous sommes ainsi à nous rafraîchir, sort de terre le petit M. Jabot de Seyssel, qui lit la gazette à deux pas de notre table.

Tout à l'heure il lève les yeux, salue, sourit et entame d'élégants propos. « Ces messieurs ont dû éprouver des jouissances, car le pays est grotesque et bien orienté, et le lac point tempétueux. Je vous l'avais dit; mais cet homme était un tailleur!! Quant à moi, j'ai passé par



M. JABOT de SEYSSEL 1833

les montagnes, et me voici! » M. Jabot nous récite alors son itinéraire, il revise le nôtre, et au moment où il a acquis le dernier degré de fini et de précieux, nous prenons congé, car les ânes sont à la porte qui veulent partir.

A Aix, on trouve une grande quantité de ces animaux qui sont dressés à voiturier les cacochymes d'une place à l'autre. Pulmonaires, paralytiques, manchots, boiteux, sont hissés dessus et conduits dans les environs par un petit bonhomme dont la grosse santé, bien qu'habillée de haillons et cachée sous la crasse, doit souvent leur faire envie. Dès que le bruit s'est répandu de ces ânes, voici Hermann qui a mal au pied, Pierre qui souffre du mollet, toute la caravane qui boite. On loue donc tout ce qu'on en peut trouver, et c'est une cavalerie générale. Toutefois certains ne disposent que d'un roussin entre deux, ce qui est cause que les lettrés de la troupe leur appliquent ce vers connu d'une fable admirable :

Le plus âne des trois, etc.

Au coucher du soleil, la vallée de Chambéry se découvre à nos regards, véritable jardin qu'enserrent de toutes parts des montagnes boisées jusqu'à leur sommet, et quelques instants après nous allons descendre à l'auberge du *Petit Paris*, où nous sommes reconnus et parfaitement traités.





LES CHARMETTES.



TROISIÈME JOURNÉE

Aujourd'hui on quitte les blouses pour se montrer en toilette dans les rues de la capitale. La ville est remplie de troupes, et un air de consternation est répandu sur les visages des habitants : c'est qu'une exécution militaire a eu lieu ce matin même, et que de nouvelles condamnations viennent d'être placardées au coin des rues. Un officier aborde le sieur Bartelli pour lui demander si nous ne sommes pas l'école des jésuites. Bartelli, qui ne comprend rien à la question, répond que oui, et l'affaire en demeure là.

On ne passe guère à Chambéry sans aller faire un pèlerinage aux Charmettes ; après déjeuner, nous en prenons le chemin. Ce chemin est un sentier solitaire qui court obliquement sur le penchant d'un coteau qu'ombragent d'antiques châtaigniers, et quelques fermes éparses, où l'on entend de loin mugir les vaches et les agneaux bêler, sont les seules habitations qu'on rencontre dans ce canton retiré. Après qu'on a suivi ce sen-

tier pendant une demi-heure, l'on voit sur la droite une maisonnette délabrée..... c'est la demeure de Rousseau, la retraite où s'écoulèrent les plus heureuses années de sa vie. Lui-même a décrit cette retraite avec toute l'exactitude de la reconnaissance, mais aussi avec toute la mélancolie du souvenir et des regrets.

C'est une chose intéressante que de visiter la demeure des grands hommes, et, toutefois, ces sortes de pèlerinages sont le plus souvent une



occasion de déceptions et de mécomptes, tant il faut de choses pour satisfaire à l'attente de l'imagination et aux exigences de l'enthousiasme! Mais pour celui qui s'est figuré les Charmettes comme un rustique manoir tirant tout son charme des simples et touchants attrails de la nature qui l'entoure, et tout son lustre du souvenir de l'homme qui l'habita, il n'a

point à décompter, et nulle part mieux que sous ces ombrages il ne rencontrera l'ombre de Rousseau. Tout y est en accord avec cette simplicité champêtre, avec cette heureuse vie des champs que lui-même a tant aimée et qu'il a su faire aimer aux autres. Toutefois, si le château de Ferney, avec ses terrasses, ses vastes allées, ses bassins de marbre, ses riches tentures, ses portraits de reines et de princes, rappelle à merveille le vieillard philosophe, épicurien, courtisan et gentilhomme, la mesure des Charmettes, si solitaire, si agreste, si retirée, rappelle le Rousseau, célèbre déjà et persécuté, qui rebroussait avec un si sincère amour vers l'obscurité tranquille de ses premiers ans, plutôt qu'elle ne reporte aux temps mêmes où, jeune et inconnu, l'enfant de Genève y coulait en paix d'oisives journées.

La maison des Charmettes a changé de maître deux ou trois fois depuis Rousseau. Dans ce moment elle n'est pas habitée, et, à moins de notables réparations, elle ne saurait guère l'être. Le petit appartement qu'on y vient visiter renferme quelques meubles du temps et deux ou trois tableaux qui n'ont de remarquable que d'avoir probablement fixé les regards de l'illustre écrivain. Au premier étage, on voit le prie-Dieu de madame de Warens et le salon de réunion, dont la tapisserie n'a pas été renouvelée. Enfin devant la maison est un petit parterre, à l'extrémité duquel s'élève le pavillon où Rousseau allait travailler, et c'est dans la muraille de ce pavillon qu'on a inscrit un marbre blanc sur lequel sont gravés les vers si connus de Hérault de Séchelles.

Pendant notre visite aux Charmettes, le ciel s'est chargé de nuages, et



la pluie accompagne notre retour à Chambéry. La première personne que nous rencontrons en rentrant dans la ville, c'est encore notre officieux de

Seyssel. « Ces messieurs, nous dit-il agréablement, ont vu les Charmettes, c'est un établissement bien remarquable. Tous les étrangers y vont à cause principalement, de Rousseau. Quant à moi, j'ai quitté Aix à six heures, et me voici. »

Vers une heure, nous partons, et la pluie, qui avait cessé, recommence de plus belle. C'est alors à qui parviendra, par des prodiges d'invention, à se maintenir sec et incrotté au milieu de l'eau et de la boue. De tous les moyens, celui qui réussit le mieux, c'est d'entrer chez un boulanger et d'y croquer des miches autour d'une table. Au bout de trois, de quatre miches, on est séché comme si l'on sortait du four.

Cependant Henri, le philosophe, s'est acheté un moineau, dont il veut faire son ami de voyage. Ce moineau est charmant, vif, gai, familier, presque trop, car il en vient à se permettre... Le fait est que soudainement Henri secoue sa paume, et le moineau s'envole. De loin, l'on croit



qu'il n'avait acheté cet oiseau que pour lui rendre généreusement la liberté ; de près, l'on s'assure que, sans l'accident, il le tiendrait captif encore : et c'est ainsi que les actions des hommes sont presque toujours plus belles de loin que de près.

La pluie continue de tomber à verse, et pourtant le boulanger nous fait remarquer que Baromètre est tout au grand beau ; c'est que Baromètre est en effet un tout grand farceur, et son art ressemble à celui de ces médecins qui prédisent le mieux, juste au moment où l'âme s'envole, ou encore qui proclament du sinistre, alors que l'agitation et le trouble sont les signes de la vie qui revient, de la santé qui accourt. Au surplus, pour ne pas finir nos jours chez le boulanger, qui d'ailleurs n'a plus de miches,

nous quittons sa boutique, décidés à affronter les cataractes, et, en un clin d'œil, nous voilà trempés jusqu'aux os et par delà. Il faut voir alors les formes que prennent les chapeaux de paille de la troupe ! Les uns s'affaissent débilement, les autres battent de l'aile ou s'allongent en pain



de sucre, tous pleurent des larmes de gomme, qui collent la blouse à la chemise et la chemise au corps. C'est pitoyable en vérité. En revanche, les casquettes s'imbibent, et les feutres tiennent bon. Pour voyager à pied, un chapeau de feutre blanc à larges ailes est le plus protecteur de tous les couvre-chef.

A quelque distance, et pour abrégé, M. Töpfer avise une spéculation admirable, dit-il. Chacun de s'y engager à sa suite. Par malheur cette spéculation-là aboutit à un pâturage, qui aboutit à un marécage, qui aboutit à une rivière, qui aboutit quelque part..... et personne auprès de qui se renseigner ! Bolesco se dévoue alors pour chercher un naturel qui puisse nous tirer de là, et, apercevant une habitation sur un coteau voisin, il y court. Dans la maison, personne, et pourtant une voix, mais qui paraît sortir d'une localité où d'ordinaire on ne va pas inquiéter les gens. Le bonhomme, sans se déranger, explique comme quoi nous sommes sur le pré de Jean-Pierre, qui mène à celui de Jean-Paul, et que de pré en pré nous tendons à la rivière. C'est ce que nous savons parbleu bien ! Force nous est donc de recourir à l'adage : Aide-toi et le ciel t'aidera ; et remontant le marécage, nous finissons par retrouver la route, où l'arrière-garde, qui passe dans ce moment, ne nous épargne pas les félicitations.

Ce bout de pays est d'ailleurs verdoyant, bien boisé, et il aboutit à

la grotte des Échelles, qui est un ouvrage à la fois beau et imposant. La montagne a été percée de part en part dans une longueur de deux cent dix-huit pas. Dans la plus grande partie du passage, il est nuit close à toute heure ; aussi de jour l'on s'y dirige en marchant vers le petit trou lumineux qu'on voit à l'opposite, et dont l'éclat fait paraître les ténèbres au sein desquelles on se meut plus épaisses encore ; de nuit, trois réverbères y entretiennent ce qu'il faut de lueur pour qu'on ne s'assomme pas contre les aspérités des parois. Après avoir franchi ce couloir, M. Töpffer se retourne pour en dessiner l'ouverture, et quelques moments après nous faisons notre entrée aux Échelles, petit bourg frontière, mi-savoyard, mi-français, comme Seyssel, et qui jouit, à ce titre, d'autant de *bourreaux* qu'on en peut désirer ; aussi nous y exhibons deux fois pour une, après quoi nous allons étendre auprès du feu notre passe-port, qui est, comme nous, trempé, rincé, en pleine lessive.

L'auberge est ici meilleure qu'à Seyssel, mais pittoresque aussi, agreste, si l'on veut, témoin la principale chambre à coucher, où nous trouvons en façon de meuble deux tas de blé, une hotte vide, quatre maîtres pains, un fragment de culoite bleue noué à la manche d'une chemise, plus trois chaises et quatre lits pour huit. Les rires recommencent, et Bartelli a l'agrément de se croire encore chez madame Cauponnet.





LA GROTTÉ DES ÉCHELLES.



UNE VUE DE LA GRANDE CHARTREUSE.

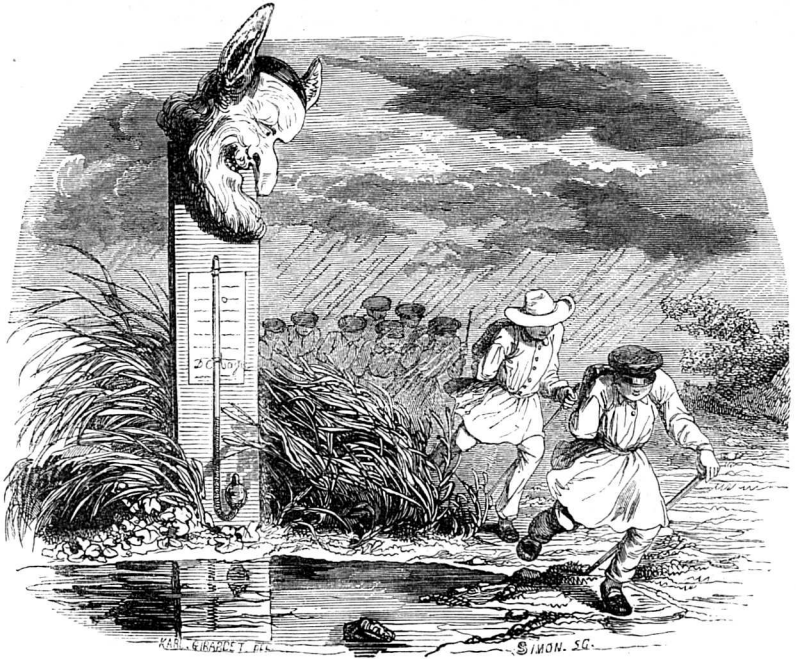
QUATRIÈME JOURNÉE

Il s'agit aujourd'hui de visiter la Grande Chartreuse : notre tournée a été entreprise dans ce but ; aussi, levé dès l'aube, M. Töpffer interroge le temps d'abord, qui est sombre et chargé ; Baromètre ensuite, qui promet des sérénités radieuses. Alors, ne sachant trop que décider, il consulte ses compagnons, qui presque tous sont d'avis qu'il faut partir, bouger, affronter, plutôt que de se claquemurer dans ce bourg des Échelles, vrai nid de douaniers. Baromètre laisse dire, laisse faire ; mais, à peine sommes-nous en chemin, que le drôle se met au déluge et nous adresse une pluie à noyer les grenouilles. Bien vite nous rebroussons à la course, et nous revoici au milieu des douaniers, dans l'auberge à la culotte bleue, réduits à temporiser de notre mieux.

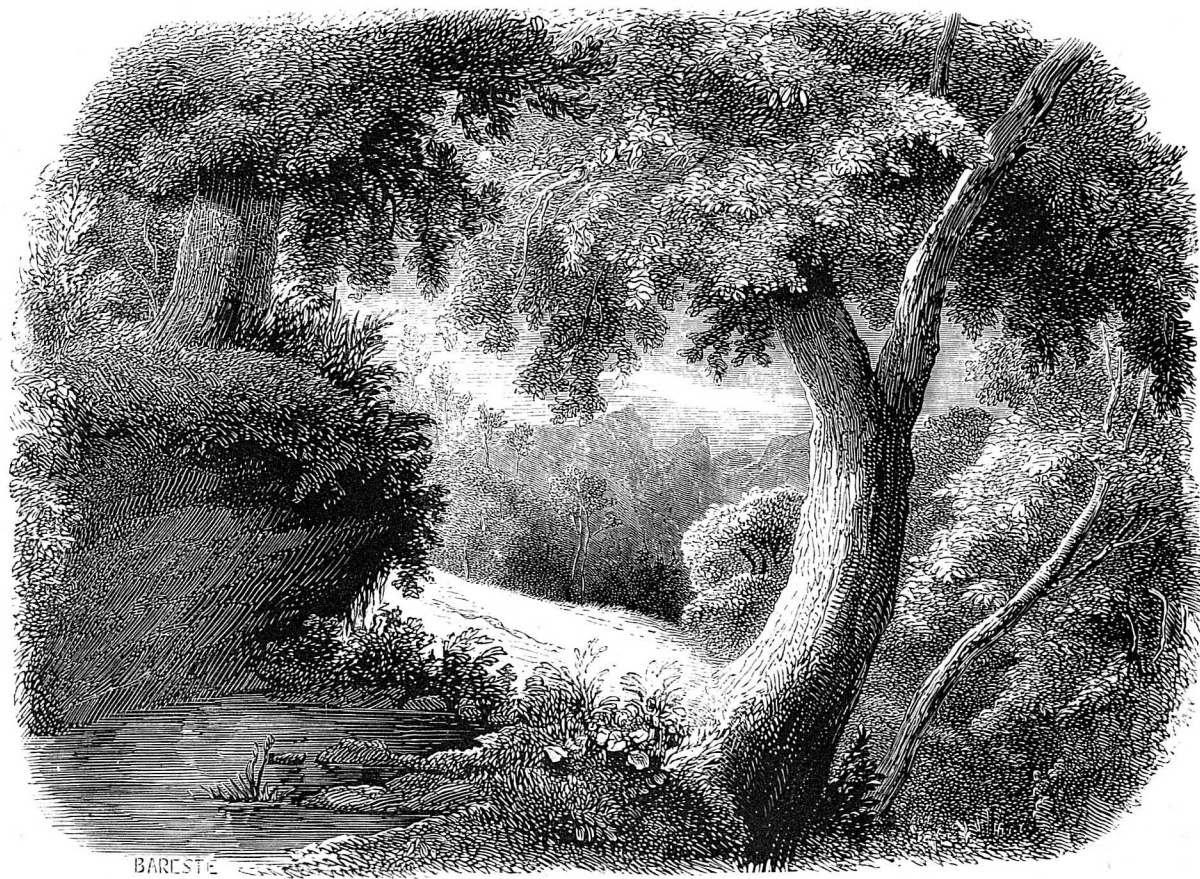
Temporiser dans une ville, dans un endroit rustique, ou bien dans une jolie auberge de Suisse, c'est, nous pouvons l'affirmer, un sort très-

doux encore. Mais aux Échelles, temporiser, c'est, en vérité, avoir à se trouver des distractions au fond d'un puits. Il y a l'étable pourtant, où nous allons examiner des rosses qui mangent; il y a le maréchal-forgeron, qui, dans ce moment, est occupé à battre un fer de roue. Pendant une demi-heure, posés comme des quilles devant la forge, nos vingt-trois regards vont de l'enclume au brasier, puis retournent du brasier à l'enclume, jusqu'à ce que, le fer de roue étant battu, tout serait dit, fini, consommé, sans un violon qu'on vient de découvrir. Alors M. Bartelli démanche, un bal s'organise, et nous valsons de désespoir.

Et puis voici bien une autre fête!... un rayon! le soleil! Baromètre enfoncé à tout jamais! Ah! que cette lumière dorée, que ces sourires de



l'astre ont de puissance pour renouveler, pour électriser, pour répandre soudainement dans le cœur comme dans la nature la joie et la sécurité! En un clin d'œil nos sacs sont sur nos épaules, et d'un saut nous atteignons Saint-Laurent-du-Pont, petit hameau qui est situé au pied des montagnes de la Grande Chartreuse, et tout à côté du défilé par lequel on



ENTRÉE DE LA GRANDE CHARTREUSE.

pénètre dans le désert. Après nous y être rafraîchis, nous poursuivons notre route.

Les abords de la montagne sont frais, boisés, délicieux; ils vaudraient la peine d'être visités pour eux-mêmes, si un peu plus loin le spectacle ne devenait ravissant de verdure, de solitude, de sauvage majesté. A Fourvoirie, première entrée du désert, la vallée se resserre tout à coup en gorge étroite, et, par l'ouverture que laissent entre elles des parois de rochers couronnés de bois et festonnés de lianes et d'arbustes, l'œil entrevoit au delà comme un tranquille Élysée, où croissent, épars sur des pelouses naturelles, les plus beaux arbres du monde. L'on approche, l'on s'engage dans le défilé, où la lumière est sourde, mystérieuse, comme si l'on se



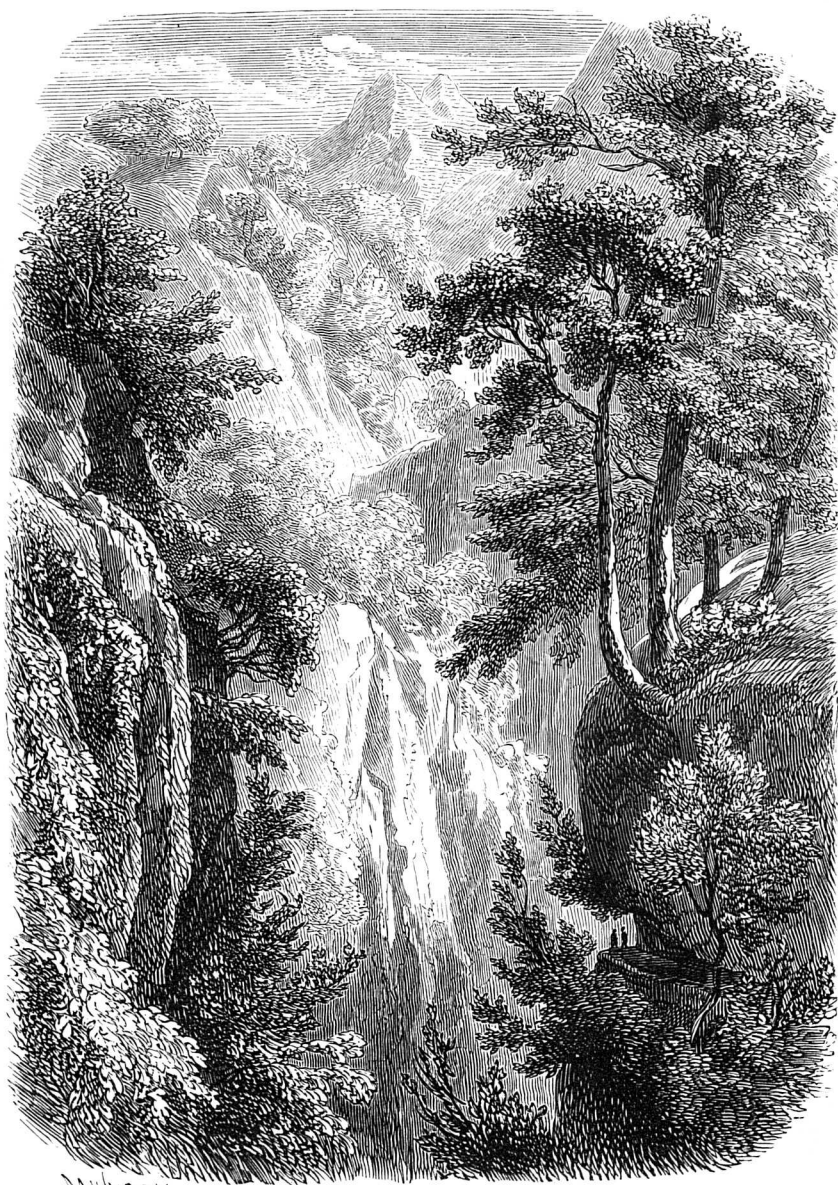
trouvait errer sous les arceaux d'une nef gothique, et au-dessous de soi l'on voit un torrent courroucé, le Guermort, qui, après s'être follement brisé contre les antiques culées de deux ponts moussus, s'en va faire tourner plus loin les roues de quelques usines ensevelies sous des noyers séculaires.

Fourvoirie est la première entrée du désert, c'est-à-dire de cette enceinte

formée de hautes montagnes, où, vers 1084, saint Bruno pénétra avec ses Chartreux, et vint fonder la petite chapelle dont le croquis figure à la fin de cette journée. Aucun asile sous le ciel ne pouvait mieux convenir à un ordre religieux dont la solitude et le silence constituent la règle; et aujourd'hui même, après que tant de siècles ont tout changé, tout bouleversé autour de ces monts, l'enceinte choisie par saint Bruno est encore aussi solitaire, aussi déserte, que lorsqu'il vint y cacher sa vie. Nulle habitation ne s'y voit que la Chartreuse et ses dépendances, nul bruit ne s'y fait jamais entendre que celui des orgues ou des cloches du monastère en sorte que la vallée tout entière présente l'aspect d'un vaste sanctuaire, où quelques religieux se pressent autour des autels.

Ceci tient avant tout à la configuration des lieux. De toutes parts, en effet, une zone de monts entoure comme d'une inaccessible muraille les pentes boisées et les hauts pâturages qu'on appelle ici le *Désert*. En deux uniques endroits, deux torrents se sont pratiqué une issue, dont l'homme a profité pour pénétrer dans la contrée, en sorte que les Chartreux pouvaient s'y renfermer, et s'y renfermaient réellement, comme dans une maison, au moyen de deux portes dont on voit en passant les ruines.

Avant la révolution, les Chartreux, outre leurs autres propriétés, possédaient l'enceinte tout entière; seigneurs du lieu, ils voyaient d'immenses troupeaux s'engraisser dans leurs prairies. Le Guermort, descendu de leurs montagnes, allait hors du désert faire crier la roue des diverses usines qu'ils exploitaient; quant aux arbres, ils ne leur demandaient que de l'ombrage, les laissant d'ailleurs croître et grandir pour l'agrément des yeux. Puis, si quelque étranger s'était détourné de sa route pour monter jusqu'au couvent, ils l'y traitaient selon son rang: sa mule se régalaît au pâturage, ses gens étaient abreuvés, hébergés, et jamais ils ne permettaient qu'aucune rétribution fût acceptée en retour de cette noble et courtoise hospitalité. Temps de grandeur, temps d'opulence, dont les Chartreux actuels ne parlent pas sans que le regret leur serre le cœur. En effet, maîtres déchus du désert, ils n'y possèdent plus que les murailles de leur cloître et quelques bouts de prairie; quant à leurs bois, l'État s'en est chargé, et, se faisant bûcheron, il abat les forêts, il met en planches les hêtres séculaires, il sacrifie au vandalisme de la coupe réglée le mystère des plus beaux ombrages, en même temps que, plus bas, des capitaux profanes exploitent à qui mieux mieux les usines saintes... Que si donc les Chartreux fout maigre aujourd'hui, s'ils se mortifient, s'ils se macèrent, c'est vraiment nécessité autant que ferveur, misère autant que dédain



Savigny

LA GORGE DE FOURVOIRIE.

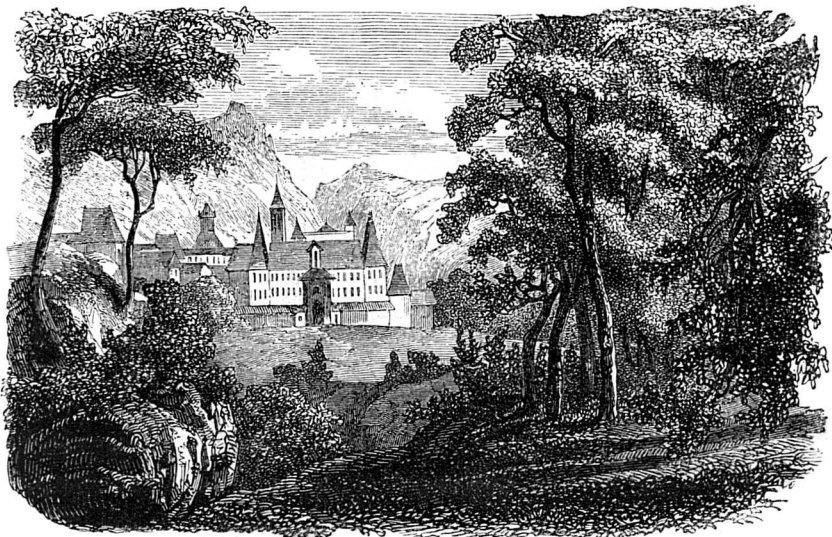
des richesses, tristesse légitime autant que mépris des joies du monde. Ah ! mais si jamais le bûcheron leur tombait sous la main !... Et ce serait bien fait ; car enfin c'est une barbarie indigne que de taillader, que de mettre en tronçons, pour les envoyer vendre au marché, ces arbres magni-



fiques, seul luxe de cette solitude monastique, et qu'avaient épargnés l'ancien régime, la révolution et l'empire.

Après que nous avons monté pendant trois heures environ, le bois s'éclaircit, la vallée s'ouvre, et tout à l'heure se présente à nos regards la Chartreuse, édifice immense, percé de jours étroits, ceint d'une muraille nue, et silencieux comme une ville dépeuplée. Nous longeons le pourtour de cette muraille, et arrivés au portail, nous ébranlons la cloche. Un

Chartreux s'approche, ouvre sans mot dire et nous précède, au travers d'une grande cour, jusqu'à la porte du monastère, où il nous remet aux mains du père dom Étienne. Le père dom Étienne, jeune encore, est un Chartreux qui a été délié de son vœu de silence, aux fins qu'il puisse rece-



voir les étrangers. Il nous conduit, au travers de longs corridors déserts, dans une grande salle obscure, et après nous avoir fait rafraîchir, il nous distribue nos cellules.

Ceux qui aiment à se replacer dans les âges passés et à revivre quelques moments dans un autre siècle, en se transportant dans ce séjour, goûteront l'illusion tout entière. La Chartreuse est un débris complet du moyen âge, un débris non restauré, non replâtré, où rien de moderne ne rompt l'harmonie d'un ensemble tout monastique, où tout se passe comme il y a quatre, comme il y a huit siècles. Certes, après la révolution, après Bonaparte, après mil huit cent trente, et *en France*, dans le pays même de la mobilité, du changement, cette rencontre est inopinée, et c'est d'ailleurs un spectacle au moins curieux que celui de cette petite société d'hommes qui, fidèles aux traditions de l'ordre de saint Bruno, et renonçant à des chances de fortune ou à des avantages de position, viennent s'ensevelir dans cette retraite pour y achever, entre les quatre murs d'une cellule, la somme entière de leurs jours. Hélas! les joies de ce monde sont si fra-

giles, si impures ; le bonheur même, là où il réside, est si passager, menacé de si près, si certainement suivi de déclin, de regret et d'amertume, qu'à considérer, même au point de vue temporel et terrestre, la part que ces hommes se sont choisie, il se peut encore qu'elle doive compter



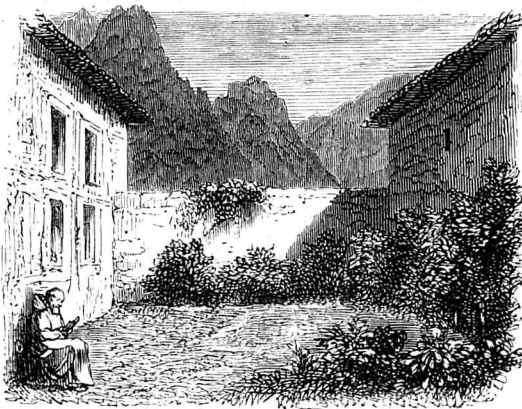
parmi les bonnes. Au lieu de mourir comme nous par degrés et avec tant de douleur et de déchirement à chaque signe, à chaque annonce, à chaque appel que veut bien nous adresser à l'avance la reine du sépulcre, ils meurent, eux, tout d'une fois, le jour où, renonçant au monde et à ses fêtes, ils s'en viennent apporter ici un cœur guéri d'ambition et vide de désirs. Des pratiques austères, des habitudes uniformes, la promenade, les repas, le sommeil, remplissent dès lors leurs heures, et, après avoir végété paisibles pendant dix, vingt années, ils accueillent la mort comme on fait un larron qui n'a rien à vous voler.

Après que nous avons pris quelque repos, le père dom Étienne nous fait voir l'intérieur du couvent. Nous visitons le réfectoire, la bibliothèque, pillée dans la révolution, et dont nous retrouverons les richesses dans la bibliothèque de Grenoble ; enfin, curieux que nous sommes de connaître l'habitation d'un Chartreux, dom Étienne souscrit à notre désir en nous introduisant dans une cellule, vide à la vérité, mais absolument semblable aux quarante-deux cellules qui sont habitées dans ce moment. C'est un petit appartement de deux étages, propre et commode, qui ouvre d'un côté sur le corridor, de l'autre sur un petit jardin clos de murs dont le Chartreux a la disposition. Des fenêtres de la cellule on ne peut voir que ce jardin et la cime des montagnes qui enserrent la vallée.

Au centre du bâtiment est le cimetière, vaste cour où, du milieu des herbes, s'élèvent quelques croix de bois. Du corridor où débouchent toutes



les cellules, l'on ne voit pas d'autre paysage que celui-là, en sorte que les Chartreux ne peuvent se rendre de leur cellule à l'église et de l'église à leur cellule qu'ils n'aient à contempler l'endroit où se creusera leur fosse. Mais ceci doit peu les attrister, tant déjà leur vie ressemble à une mort,



leur prison à un sépulcre ; et de là vient sans doute que même pour nous, simples visiteurs, nulle part le spectacle d'un cimetière ne nous a paru

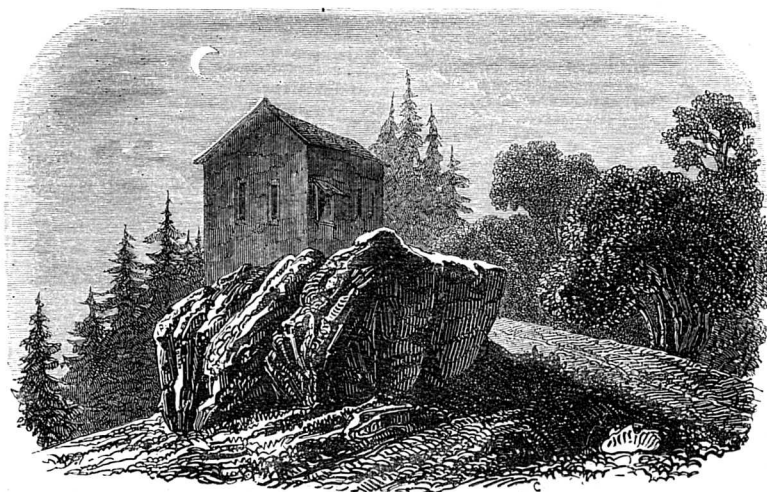
aussi peu mélancolique que dans cette retraite, où aucun objet ne contraste avec la sombre idée du prochain anéantissement du corps, et où tout au contraire s'y associe et s'y assortit. C'est l'ensemble ici, et non pas le spectacle seulement de quelques tombes, qui produit sur l'âme une forte et grande impression de tristesse; et quand, du milieu des légèretés et des plaisirs de la vie mondaine, on se trouve transporté soudainement au sein de ce séjour de nue piété et de lugubre renoncement, l'on ne peut se défendre d'éprouver un trouble respectueux et une religieuse terreur.

Destinée étrange que celle de l'homme! La vie lui est donnée, et il est un insensé s'il s'y attache, puisqu'elle va lui être retirée. La mort lui est imposée irrévocablement, et il est un insensé encore s'il y sacrifie la vie, puisqu'elle est un bienfait de Dieu!... Que faire donc? et comment concilier cette contradiction fatale, comment caresser tout ensemble et la vie et la mort? Hélas! c'est là l'équilibre où il n'est donné à aucun homme d'atteindre! Mais, certes, entre ceux-là qui disposent toutes choses comme s'ils devaient toujours rester dans ce monde, et ceux qui, comme les Chartreux, disposent toutes choses comme s'ils l'avaient déjà quitté, la palme de la folie n'appartient-elle pas réellement aux premiers?

Après avoir visité le couvent, nous tournons vers le réfectoire, où la table est mise et le repas servi: repas maigre de tout point, car si, d'une part, saint Bruno a assujéti sa cuisine à un maigre éternel, d'autre part, les Chartreux d'aujourd'hui sont trop pauvres pour pouvoir éluder les austérités de la règle au moyen de la qualité et de la variété des mets et des assaisonnements. Notre morue, notre riz nous sont servis par un grand monsieur vêtu de noir, de qui les manières comme il faut et la conversation de bon goût forment un singulier et presque gênant contraste avec l'office subalterne qu'il remplit auprès de nous. Nous apprenons plus tard que ce monsieur, qui appartient à une excellente famille, a quitté une position avantageuse pour se faire Chartreux, et qu'à cet effet il accomplit l'un après l'autre tous les degrés du noviciat. En vérité, des choses si étranges et pourtant si respectables à quelques égards font songer qu'en toute carrière il y a des don Quichotte, comme en tout temps et en tout Toboso il y a des Sancho Panza.

Après souper, par une fraîche et belle soirée, nous allons faire un pèlerinage à la chapelle de saint Bruno. Elle est située à trois quarts d'heure environ de la Grande-Chartreuse, dans une sorte de clairière environnée de bois épais. Tout en nous y rendant, nous venons à découvrir les réservoirs dans lesquels les Chartreux d'autrefois entretenaient pour leur ordi-

naire une provision de belles truites. Ce sont de petits lacs magnifiquement encaissés et discrètement placés dans l'endroit le plus retiré de la forêt. Aujourd'hui une eau limpide, mais de truites point, et seulement une solitude admirable pour y venir rêver sur les vicissitudes de la fortune, qui ôte aux uns, qui donne aux autres, qui aux uns prodigue marée, brochets; victuailles, qui aux autres ne laisse que de l'eau claire. Quand nous arrivons à la chapelle, la nuit est tombée, et c'est la lune qui éclaire la scène de ses douteuses clartés. Mais quoi! à ce qui fut beau, riche, puissant dans le passé, pour n'être plus dans le présent que misérable, impuissant et sans avenir; à ce qui est mort pour ne plus revivre, cette lueur mélancolique convient mieux peut-être que l'éclat du soleil, et il semble que ce soit au moment de la journée où tout se tait, où tout s'efface dans la nature vivante, que les trépassés reparaissent avec le plus de noblesse, et pour y rencontrer le plus de sympathie devant l'imagination du voyageur!



CHAPELLE DE SAINT BRUNO.



LES CHARTREUX A LA MESSE.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Le temps est magnifique. A six heures du matin nous allons à l'église pour y voir les Chartreux réunis et célébrant la messe ; après quoi, prenant congé du père dom Étienne, nous partons pour Saint-Laurent-du-Pont. Des attelages de bœufs descendent avec nous, tirant après eux la dépouille des forêts. Parvenus bientôt à la porte du désert, nous disons adieu à ces belles solitudes, et nous voilà rentrés dans le monde d'aujourd'hui. Le passage est instantané ; à peine l'œil s'est détourné des gorges de Fourvoirie, qu'il rencontre le café-billard de Saint-Laurent-du-Pont, puis le tabac de la régie, puis les douaniers, et la Chartreuse n'est plus qu'un rêve de l'autre nuit.

Il s'agit de déjeuner, nous nous entassons à cet effet dans une salle haute autour de tables étroites, pour y prendre, sous le nom de café, une sorte de décoction absolument semblable à ce que serait une infusion de

menus herbages, de foin si l'on veut. Tout d'ailleurs est en accord avec le café, en sorte que nous renchérissons encore sur le maigre déjà bien suffisant de saint Bruno.

Comme on sait, les salles d'auberge sont communément décorées d'estampes caractéristiques, soit des goûts bucoliques ou militaires du maître de la maison, soit de ceux des habitués qui y mangent ou y logent. Qui n'a pas vu ainsi sous les traits de la grande armée, avec leur légende au bas, Mentor et sa barbe faisant une affreuse mine à Calypso ; Chactas et ses plumets, pendant que le père Aubry, bossu par l'âge, met en terre Atala ployée dans un linceul ; Virginie bleu de ciel aux pieds de Croquemitaine le planteur ? Ici le vice puni, la constance victorieuse, le repentir récompensé, tout ce qui peut à la fois secouer la conscience des lurons et des viveurs, faire réfléchir les demoiselles, et à tous ces titres plaire au moraliste ; c'est *l'Histoire de Cécile, fille de Fitz-Henry, séduite par Arthur, dédiée aux cœurs sensibles, en quatre tableaux : la séduction, la fuite, le repentir, la réconciliation*. Il vaut la peine, certes, de donner une description de ces tableaux, et nous allons nous y essayer.

Dans le premier tableau, c'est Arthur en habit neuf bleu à boutons d'or, qui tient des propos à Cécile en robe rose, sous un arbre vert, le coude appuyé sur un monument que l'artiste a jugé nécessaire à l'harmonie de la composition et à la convenance historique.



Dans le second tableau, c'est Cécile en fuite, en robe rose, mal peignée en signe d'affliction, sous un arbre sans feuilles, car c'est l'arrière automne, et il fait froid.

Le troisième tableau représente le repentir de Cécile, sous un arbre vert ; nous le donnons ci-contre, et en voici la légende mot pour mot : « Cécile prend le parti d'aller demander pardon à son malheureux père,

que sa faute avait fait perdre la raison. Elle arrive avec son fils dans une ville, qu'elle aimait tant (son fils). Elle y voit une noce d'une amie qui lui rappelle sa faute. — Arthur, se trouvant en même lieu, a le cœur percé aux tendres paroles de Cécile. »

Enfin le dernier tableau, où M. Fitz-Henry, le père, engraisé par le malheur, sous un arbre vert, en habit ponceau à boutons d'argent, pardonne du bras gauche à Cécile, peignée, et à Arthur en frac. Il est évident que l'action finit là, et l'artiste l'a parfaitement compris.

Sur ce, nous chargeons nos havre-sacs, et nous partons pour Grenoble. Jusqu'à Voreppe, qui est un poudreux repaire de mules à grelots et de charretiers en blouse, le pays est agréable : toutefois, au sortir des magnifiques ombrages du désert, il nous paraît nu et grillé. Après Voreppe, on côtoie l'Isère. A mesure qu'en approchant de Grenoble nous rencontrons plus de paysans, à mesure aussi nous devenons un objet de curiosité extrême et de conjectures sans nombre. Jésuites, disent les uns ; Saint-Simoniens, disent les autres ; ou encore : Conscrits, comédiens, compagnons, et pas un qui imagine de voir en nous de simples écoliers en vacances. Au travers de ce feu de file d'hypothèses, nous faisons notre entrée dans la ville d'abord, puis dans l'auberge, où l'hôte est là, en bonnet de coton, qui prépare des têtes de veaux, pétrit des quenelles,



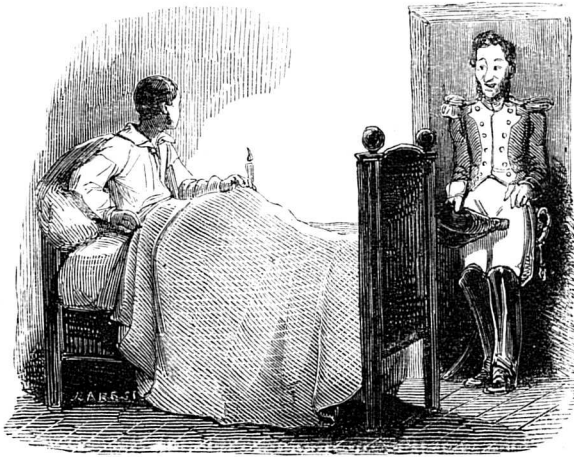
gouverne des fritures, et préside à une infinité de sauces, dont le fumet nous ravit au passage. C'est ici chez Gamache, pensons-nous, et, comme Sancho, nous éprouvons les plus enchanteresses sensations.

Quand on voyage à notre façon, c'est-à-dire selon une méthode qui

accroît la vivacité de toutes les impressions, en même temps qu'elle met en contact direct avec la nature, avec les hommes, avec la vie, l'on est porté à se persuader que certains romanciers, par exemple Cervantès, n'auraient pu, avec leur génie tout seul, imaginer, décrire, peindre comme ils l'ont fait ; et que tout au moins les vicissitudes de leur destinée, sinon des tournées pédestres et laborieuses, en leur procurant des avantages analogues, les ont enrichis de cette prodigieuse quantité d'observations justes, de sentiments naturels, d'impressions vraies, dont ils ont semé le meilleur dans leurs ouvrages. Il y a plus, en les comparant par la pensée à ces célèbres de nos jours qui, au sortir de l'école ou, plus tard, du milieu de la vie des salons ou des cités, écrivent des romans tantôt pour le beau monde, tantôt pour les habitués des cabinets de lecture, et qui, quoi qu'ils fassent, n'atteignent jamais à la gloire d'une popularité un peu durable, l'on reconnaît bientôt que c'est justement parce que, sous une forme ou sous une autre, ils ont pratiqué abondamment la nature et les hommes, qu'un Cervantès, qu'un Molière, qu'un Lesage, ont acquis sans efforts cette immense, cette glorieuse et immortelle popularité, que leur génie moins nourri de vérité familière, moins imbibé de la vie de partout et de tous les jours, aurait plutôt entrevu de loin que conquise d'emblée. Car, pour en revenir à Cervantès et à son Gamache, comment sait-il si bien, ce Cervantès, pour les décrire ainsi qu'il fait, le charmant fumet des sauces d'hôtellerie, ce trouble allègre que fait naître l'apparition des groupes circulant sous la feuillée, les grâces pittoresques d'une fête rustique, les joyusetés des marmitons, tous ces détails, toutes ces impressions bien moins neuves encore que vraies, bien plus familières qu'originales, mais qui, exprimées avec une vigueur franche et sentie, suffisent à charmer, à captiver éternellement la foule des lecteurs ? Ah ! c'est que Cervantès n'est pas seulement un rare et brillant génie, c'est aussi le manchot de Lépante, le voyageur, l'aventurier, le soldat, le riche, le misérable, l'homme qui a pratiqué et les palais, et l'hôpital, et les cités, et les montagnes, et les pâtres, et les hôtes, et les champs de bataille, et les fêtes de canton. Il a tout vu, tout éprouvé, tout senti par lui-même ; il a hanté des Sancho, aimé des duchesses, frondé des pédants, connu des barbiers ; il a joui, désiré, regretté, souffert, et c'est de ce trésor de sentiments et de souvenirs personnels qu'avec toute la puissance d'une imagination créatrice, d'un bon sens parfait, d'un esprit plein de grâce et d'un cœur rempli de bonté, il a extrait tout vivants et ses nombreux personnages et ses paysages si variés et si aimables...

Après quelque promenade dans Grenoble, qui est une ville agréablement située, noire d'avocats, bigarrée d'uniformes, nous revenons à l'hôtel, où la table est servie... quenelles, pâtés, fritures, sauces, symétrie merveilleuse, coup d'œil sublime, saint Bruno enfoncé, et de maigre, plus question !

Il ne reste plus tout à l'heure qu'à aller goûter les douceurs du sommeil. M. Töpffer vient d'entrer dans son lit, lorsqu'un brigadier se présente sur le seuil, qui le prie avec politesse de vouloir bien, sans se déranger, descendre avec lui au bureau. C'est seulement, dit-il, afin de justifier la teneur du passe-port, de vérifier les vingt-trois noms et de les orthographier soigneusement pour le plaisir du préfet. On ne peut rien refuser à un préfet. M. Töpffer se rajuste donc, et, conduit par le brigadier, il descend, triste, défait, matagrabolisé.





SIXIÈME JOURNÉE.

Grenoble est célèbre surtout par les gants qu'on y fabrique. Ils sont bien coupés, bien cousus, bien chers : c'est le cas de s'approvisionner en passant, et M. Töpffer, qui s'est levé de grand matin à cet effet, n'y manque pas. Mais voici que, de retour à l'hôtel, il y trouve son monde repu, le déjeuner parti, la nappe levée... Avant qu'il ait eu le temps de s'indigner, on lui explique que, la table étant louée pour huit heures à une autre société, l'hôte a pris sur lui de hâter le réveil et de précipiter le déjeuner. A la bonne heure. M. Töpffer loue alors le bout de l'angle d'une petite table, où il déjeune solitaire et dépaycé.

Outre ses gants, ses avocats et sa garnison, Grenoble jouit d'un musée que nous allons visiter. La salle des tableaux est riche en grands maîtres apocryphes et en croûtons authentiques. Quant à la bibliothèque, elle possède des ouvrages précieux, entre autres beaucoup de manuscrits ornés de vignettes, qui ont appartenu à la bibliothèque des Chartreux. On nous

laisse feuilleter librement ces parchemins : c'est fort agréable, fort rare aussi ; et comme la chose nous étonne, arrive le directeur du musée, homme d'âge, à perruque blonde, au langage propre, qui s'en étonne autant que nous. Eh bien ! oui, messieurs, il en va ainsi : nous montrons tout, tout, absolument tout, et je suis moi-même surpris, effrayé, d'un libéralisme aussi prodigieux, aussi exceptionnel... Sur ce, le bonhomme, sans trop faire attention à nous, continue de se promener dans les salles en se disant à lui-même : Une complaisance surprenante en vérité ! une générosité sans bornes comme sans exemple ! un médicisme, oui, un médicisme qui passe toute idée !..



Aujourd'hui à dîner il y a deux tables ; celle que nous n'occupons pas est envahie tout à l'heure par une société composée d'Anglais parfaitement



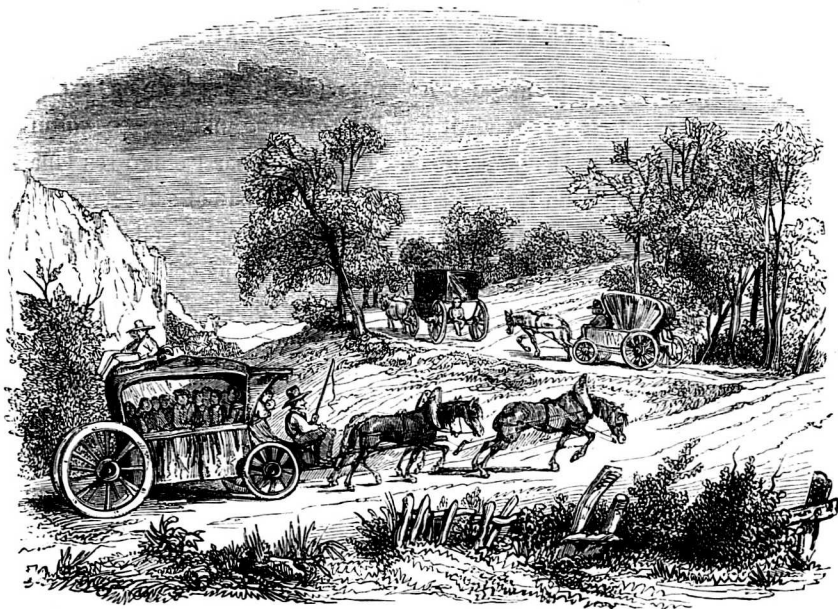
taciturnes et de Français éminemment babillards. Mais, parmi ces derniers, celui qui fait le plus de bruit est une sorte de ci-devant jeune homme, qui converse comme l'on converse quand on a ce qu'on appelle de la lecture et qu'on se propose en sus d'avoir des saillies. « Mais que diable !... dit-il agréablement à une dame à propos de quelque contrariété survenue dans le voyage, mais que diable alliez-vous faire, madame, dans

cette galère? » Et il rit pour lui et pour tout le monde. *Abrantès !* pensons-nous et disons-nous tout bas.

Abrantès, c'est, comme *tapâtes*, un mot de récente formation. C'est l'abréviation de *qui a lu les mémoires de la duchesse d'Abrantès*, et ceci pour *qui est à jour de mémoires*, billevesées, fariboles à la mode, qui est farci de citations indigestes, de trivialités courantes, de bêtises usuelles; esprit de café, de diligence, de table d'hôte surtout, esprit vulgaire et pourtant vaniteux, esprit à fleur de tête, avec des lunettes de myope, du linge commun, des boutons d'or et un œillet à la boutonnière. Et, pour le dire en passant, jamais la France, l'Europe, le monde n'a été aussi *Abrantès* qu'il l'est aujourd'hui. C'est l'effet des mémoires, des feuilletons, des gazettes et revues de toute espèce, qui ont tellement épaissi l'esprit et aplati l'instruction, que chacun peut se procurer un morceau de l'un ou une feuille de l'autre à aussi vil prix qu'il peut se procurer du jus de réglisse ou des allumettes phosphoriques.

Sur ce, il faut aller dormir. Les brigadiers, ce soir, nous laissent tranquilles, mais non pas un excellent monsieur, qui, dans la chambre voisine, se mouche avec obstination, avec fureur. S'étant aperçu qu'il est écouté, il se mouche moins, mais il murmure d'autant plus, et deux ou trois fois il est sur le point de nous apostropher directement. Enfin, n'y pouvant plus tenir : « Les rires, de quelque part qu'ils viennent, sont de la dernière indécence ! » s'écrie-t-il avec la plus comique indignation.





LES VOITURES DE SECOURS.

SEPTIÈME JOURNÉE.

Aujourd'hui il s'agit de quitter Gamache, c'est triste, et le réveil s'en ressent. Aussi plusieurs, se fondant sur ce que le temps est à la pluie, sont d'avis que l'endroit est bon pour y temporiser ; mais M. Töpffer n'entend pas de cette oreille, et, s'étant procuré deux voitures de secours, qui nous



attendront aux portes de la ville, il paye les sautes et donne le signal du départ. La population accourt sur notre passage, et de nouveau les conjectures vont leur train. Mais, vers le milieu du faubourg, des chiens s'en mêlent qui sortent des boutiques, des allées, des ruelles, en faisant un vacarme d'abolements qui en fait arriver d'autres encore par douzaines, par légions, C'est alors à qui préservera ses mollets, et plusieurs qui n'en

ont pas trace, en se donnant pour les sauver des peines infinies, excitent l'hilarité des assistants. Tout vient à point, et nous montons en voiture. L'une de ces voitures est une sorte de coffre traîné par trois rosses efflanquées et conduites par un ivrogne à la fois bonapartiste et saint-simonien; l'autre est un soufflet percé, posé sur une échelle vermoulue; elle est traînée par un vieillard chevalin et conduite par un quidam sans voix. Il en résulte que notre corbeille à coqueluche est devenue par comparaison un équipage de luxe, conduit par un amateur en livrée et qu'emportent sur la chaussée royale deux juments de prix. Ainsi voiturés, nous parcourons la vallée du Graisivaudan, célèbre à juste titre par ses aspects rians et ses beautés pittoresques; Baromètre nous favorise, et les cigales chantent tout l'été.

Près du fort Barraux, la route est bordée de conscrits en petite tenue, qui dandinent le long du fossé en battant la haie du bout de leur gaulé,



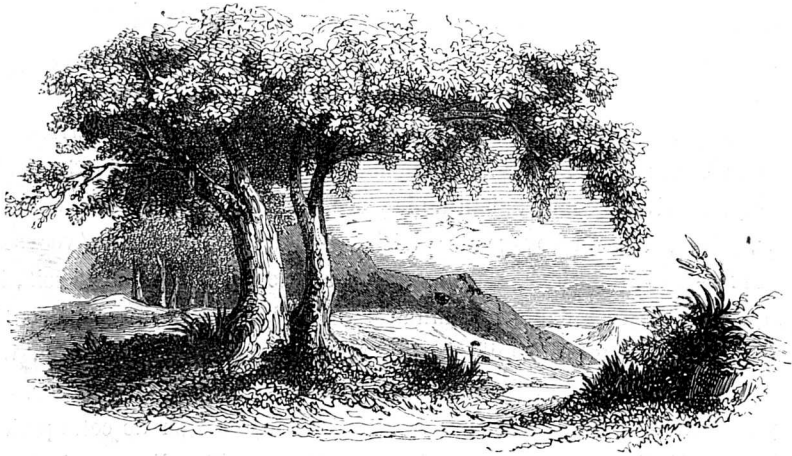
une façon comme une autre d'employer des loisirs de garnison. Plus loin, à Chaparcillan, *bourreau* français, puis, aux Marches, *bourreau* sarde.



Tout au moins ici on nous offre de nous peser, et c'est le chef des douaniers qui fait lui-même l'opération avec la plus joviale complaisance.

Des Marches, l'on peut gagner à pied Montmélian par un chemin de traverse qui abrège de beaucoup sur la grande route; aussi y arrivons-nous de bonne heure. Comme M. Töpffer est à se promener en attendant le souper, arrive le commandant de la place, qui l'aborde poliment. « Monsieur, dit-il, fait un voyage de plaisir? — Oui, monsieur. — Avec ses élèves? — Oui, monsieur. — Si monsieur a besoin de quoi que ce soit, il n'a qu'à s'adresser à l'autorité militaire. » M. Töpffer serait presque tenté de demander à l'autorité militaire un remède contre la coqueluche. Le commandant poursuit : « Monsieur vient de Genève? — Oui, monsieur. — Et y retourne? — Oui, monsieur. — Veuillez vous charger de cette petite boîte pour M. G.; et encore une fois, monsieur, veuillez disposer de l'autorité militaire. » D'où il est clair que M. Töpffer a disposé pendant toute une nuit de l'autorité militaire de Montmélian, et que, s'il n'a pas fait de grandes choses, c'est que, comme tant d'autres capitaines fameux, il a boudé sa destinée et manqué à sa fortune.





HUITIÈME JOURNÉE.

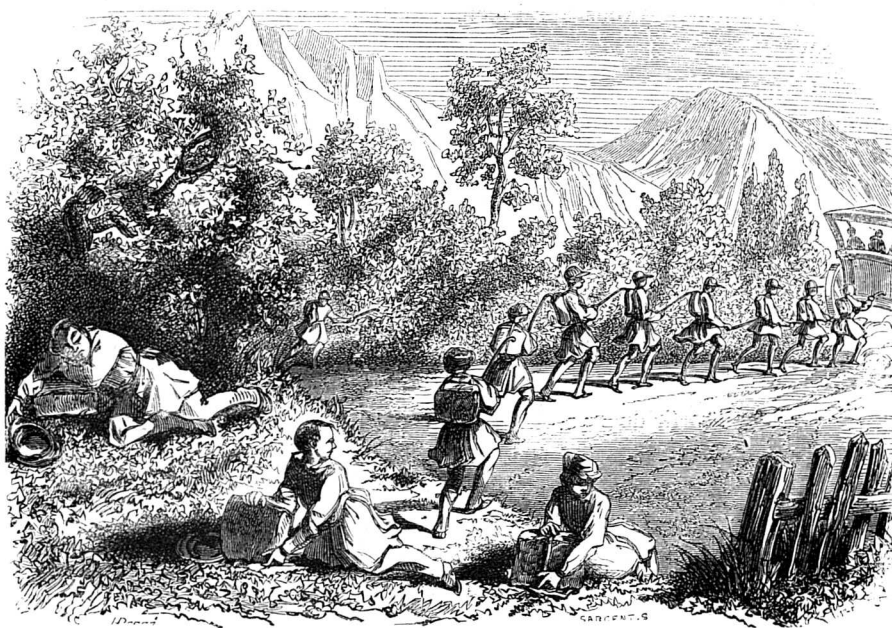
A Grenoble, toutes les estampes de l'auberge étaient troupières, grenadières, vieille garde; ici, toutes ont tourné au sombre, au revenant, au vampire; c'est à n'en pas dormir, d'autant plus que de tout petits vampires en nature y hantent les lits et y vivent sur le voyageur. Levés de bonne heure, nous courons sur Saint-Pierre d'Albigny, lieu fixé pour le déjeuner.

Saint-Pierre d'Albigny est un hameau paisible, à demi caché derrière le feuillage des frênes et des noyers. A peine l'hôtesse nous a vus, qu'elle reconnaît en nous d'anciennes pratiques, bien que nous n'ayons jamais encore passé par cet endroit; et puis, comme c'est à ce titre qu'elle prétend nous régaler de son mieux, nous n'avons garde de la tirer de son erreur. C'est du reste une forte femme, à grande coiffe, à grande poitrine, à grand pourtour, mais la voix claire et gazouillante ne répond point malheureusement à l'ampleur de ces proportions. Sans perdre de temps, elle nous installe dans une immense chambre, vraie salle à manger de Savoie, où se heurtent les choses d'auberge et les choses de culture, de récolte ou de basse-cour. A l'angle, des sacs d'avoine; devant la cheminée, des graines éparses sur des planches; plus loin, une lessive qui sèche; partout

des poules, puis une immense table sur laquelle arrivent à la file et en quantité œufs, café clair, laitage, gros pain, miel blanc : le tout pas tant



propre, mais offert gracieusement et servi avec une diligence affectueuse et désintéressée.



La chaleur, aujourd'hui, rappelle les jours grillés d'Aix et de Haute-combe; c'est à fondre sur place, et nos blouses sont aussi trempées par

la sueur qu'elles pourraient l'être par la pluie. Aussi la démoralisation se met parmi nous, et, de proche en proche, gagne jusqu'à l'avant-garde, qui s'attarde, s'arrête, et finalement se décompose en trainards, qui bordent les fossés et jonchent les chemins. Ces moments eux-mêmes ont leur douceur : une goutte d'eau, un bout d'ombre, deviennent des agréments sans prix ; et puis, si, solitaire et harassé, l'on peut en pareil cas trouver les instants bien longs, en compagnie nombreuse, l'entretien les abrège, et le rire les agaye. Pour l'heure, c'est Henri qui charme nos ennuis. Demeuré à l'arrière, il tâche de rejoindre, mais de quel air ! Brouillé avec son havre-sac, en colère contre son soulier, importuné de son ombre et laissant choir son bâton, qu'il plante là plutôt que d'avoir à se baisser pour le relever. A la fin, il rejoint et tombe sur le premier tertre qui se présente ; il s'y endort d'un grand somme, juste au moment où, la voiture étant venue à passer, un s'attelle, puis deux, puis tous, et Garo seul reste endormi sous son chêne.

Au coucher du soleil, nous arrivons à l'Hôpital, où nous allons loger chez le petit Gamache de l'endroit, M. Genis, et vers neuf heures, comme nous sommes à table, arrive Garo ! Grands éclats de rire. « Laissez faire, dit-il, à ce jeu-ci je vous aurai bientôt rattrapés. » Et bien vite il se met à l'œuvre.

Ce matin, nous nous séparons en deux corps d'armée : les coqueluches, qui poursuivront par la plaine, et nous autres, qui allons franchir le col de Samiers. La jonction s'opérera à Faverge.

A peine sommes-nous en route, qu'une pauvre hirondelle vient tomber morte à nos pieds. Triste présage. On la relève, et durant qu'on l'examine, il s'échappe de dessous ses ailes deux grosses mouches, qui probablement lui ont donné la mort. Ceci nous fait ressouvenir d'une aventure de lézard, moins tragique, mais plus curieuse, dont nous avons oublié de parler en son lieu.

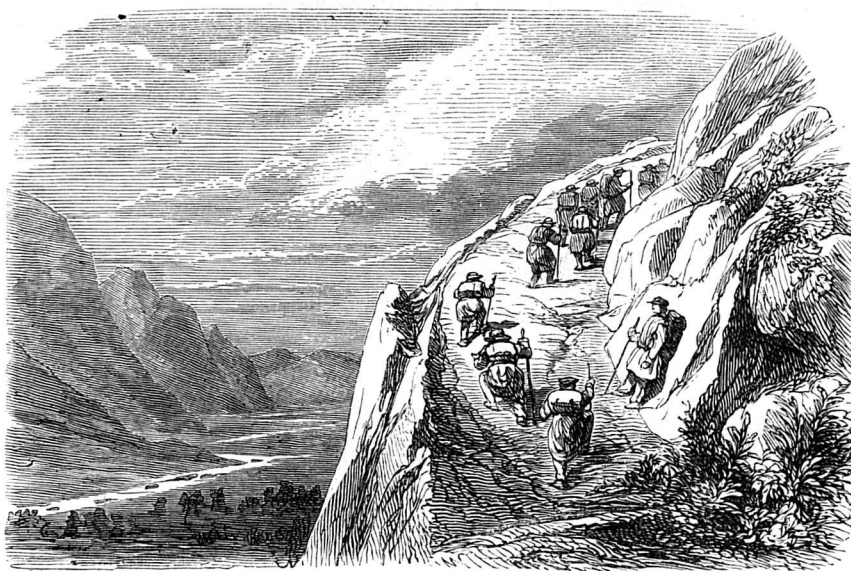
C'était au sortir de Seyssel. A quelques pas de nous, un lézard se montra sur la route, mais un lézard étrange par l'extraordinaire grosseur de sa tête et par la façon dont il errait sans direction et comme au hasard. En nous approchant, nous eûmes bientôt reconnu que le pauvre animal s'était hasardé à percer une coque de noix, qu'en forçant l'ouverture il y avait passé la tête, et que la coque lui était demeurée comme un incommode bonnet... Du reste, ce bonnet tenait si bien, que ce ne fut pas sans quelque peine et sans causer quelque souffrance au patient que nous parvîmes à l'en débarrasser. Un cas rare, je l'espère, dans les annales des lézards.



Hélas! les chaleurs d'hier étaient fraîcheurs en comparaison des canicules qui nous attendent sur les rocs de Chevron! Ce sont des pierres pelées, sans un brin d'herbe, sans un bout de grotte, et qui répercutent par toutes leurs facettes jusqu'aux moindres rayons d'un soleil furieux. De là le regard plonge sur la vallée verdoyante où courent les flots de l'Isère. Mais quoi! ce spectacle, au lieu de nous réjouir, ne fait que renouveler pour nous le supplice de Tantale. Beaux ombrages, pourquoi nous êtes-vous ravis? Fraîches eaux, pourquoi fuyez-vous?

Pendant que, haletants et trempés de sueur, nous gravissons la brûlante chaussée, un naturel se présente. « D'où donc venez-vous? lui disons-nous. — D'en dessus. — Où allez-vous? Je vas au tabac... Mais, dites, vous autres, passez-vous rien par Vezouille? — Vezouille? Tout de même. — Eh bien, dites voir en passant le bonsoir à mon petit, qui ramone par là depuis tantôt deux ans sans nouvelles. — Mais où est-il, votre Vezouille? — Attendez voir, c'est dans ce pays où l'on dit comme ça : Monsieur le marquis, voulez-vous des caudes? C'est là. Vous voulez assez trouver! — On tâchera. — S'il vous plaît; ça me ferait tant de contentement, car depuis deux ans qu'il ramone là sans nouvelles!

Vers le sommet du col, nous trouvons un peu d'air, et à quelque distance, sur l'autre revers, dans une solitude plutôt déserte qu'ombreuse, le couvent de Samiers. C'est un grand bâtiment délabré que l'on s'occupe de restaurer, mais qui n'offre pas ces pittoresques accessoires, ces avantages de situation et de vue qu'on vient ordinairement chercher à coup sûr dans les retraits que se sont choisies les moines. Ce que nous y trouvons d'admirable pour le quart d'heure, c'est une grande salle voûtée, obscure, fraîche, où l'on nous sert quelques vivres et d'excellent vin.



Sur ce revers, la descente est agréable, mais nous avons laissé nos forces sur les rocs de Chevron, et plusieurs font mine de vouloir planter là leur havre-sac, afin de pouvoir porter au moins leur personne jusqu'à Faverge, lorsque paraît à l'autre bout du chemin une sorte de crétin triomphateur, qui s'avance canne en main et poing sur le côté. « Combien te faut-il, lui dit M. Töpffer, pour porter cinq de nos sacs jusqu'à Faverge? — Vingt sous, et je serai content. — Prends-les. » Aussitôt le pauvre diable ajuste la charge sur son dos et, comme si ce n'était rien du tout, il cabriole d'allégresse et nous précède en chantant à tue-tête.

« Où demeurez-vous, bonhomme? lui demande M. Töpffer. — Partout où je travaille. — Où sont vos parents? — Morts; je ne les ai pas connus. — Que gagnez vous? — Quatre sous, cinq sous, quand l'ouvrage va. — Et

pourtant content? — Que voulez-vous, il faut prendre patience pour gagner le ciel! »



Cet homme s'appelle Bouquet. Un moment après : « Je voudrais, reprend-il, pouvoir aller en France. — Et pourquoi? — Pour y gagner de quoi m'habiller; et puis, dans ce pays-ci, je souffre. Les enfants y sont mauvais. Quand je passe dans les villages, ils me raillent, ils me jettent



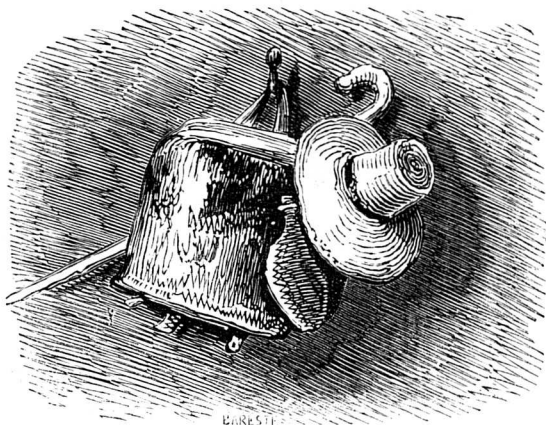
des ordures, des pierres, j'en ai eu ce trou-ci au crâne... Et puis, quoi! il faut prendre patience pour gagner le ciel, » Attristé par ces souvenirs,

Bouquet se tait quelques instants, et puis l'idée qu'il fait aujourd'hui une journée de vingt sous l'a bientôt remis en état de fête; et ce qui rend son affaire plus comique, c'est la longanimité avec laquelle, tout en chantant, tout en cabriolant, il rajuste et reboutonne un reste de culotte qui tend à chaque instant à se détacher de sa personne.

Cet homme est comme beaucoup d'autres demi-crétins que nous avons pu observer dans nos vallées de Suisse ou de Savoie. Le crétinisme, c'est-à-dire la lenteur, la lourdisse, l'impuissance d'agir et d'exécuter, réside encore plus dans les organes que dans les facultés, dans une incapacité physique plus encore qu'intellectuelle. Bouquet, capable seulement de porter, à peine intelligible, tant son langage est informe et sa prononciation embarrassée, n'en est pas moins une créature sensée et raisonnable; ses idées, extrêmement bornées, sont toutes justes, et un sens moral et religieux très-développé leur imprime un caractère intéressant d'élévation. Qui donc ne serait touché de voir ce pauvre homme, si disgracié, si misérable, moqué des enfants, tourmenté des vauriens, et qui n'a ni famille, ni logis, tirer courage, tirer consolation, contentement, de cette seule et pieuse idée qu'il faut prendre patience pour gagner le ciel! Combien de philosophes qui n'en sont pas là! Combien de gens d'esprit qui voudraient y être!

Aussi, le soir de ce jour, il sera donné à Bouquet un franc pour le prix convenu, et puis, pour bonne main, cinq francs. A la vue de l'écu, Bouquet perd la voix de surprise, de bonheur. Mais après qu'il nous a quittés, sa joie éclate, et on l'entend dans les bois qui regagne en chantant les hauteurs de Samiers.

Nous allons coucher chez madame Mollart, qui a cinq mentons et trois brassées de pourtour.



Un dernier jour de voyage n'est jamais que l'histoire d'arriver au logis par le plus court chemin. Aujourd'hui donc nous louons des voitures, et, à la façon de tant d'autres touristes, nous avançons sans bouger, et nous traversons sans voir. Aussi, au bout d'une longue journée de prison roulante, nous serions aises d'arriver, n'était le latin, le grec, l'algèbre, la rhétorique et consorts, qui nous accueillent à bras ouverts pour nous introduire bien vite en classe.





VOYAGE AUTOUR DU MONT BLANC.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Où irons-nous cette année? Après Venise, après le Bernina, et lorsqu'on ne peut aspirer ni aux Pyramides, ni au Caucase, le mieux, ce semble, c'est de borner là sa course et de suspendre pour toujours à la muraille son havre-sac et sa gourde.

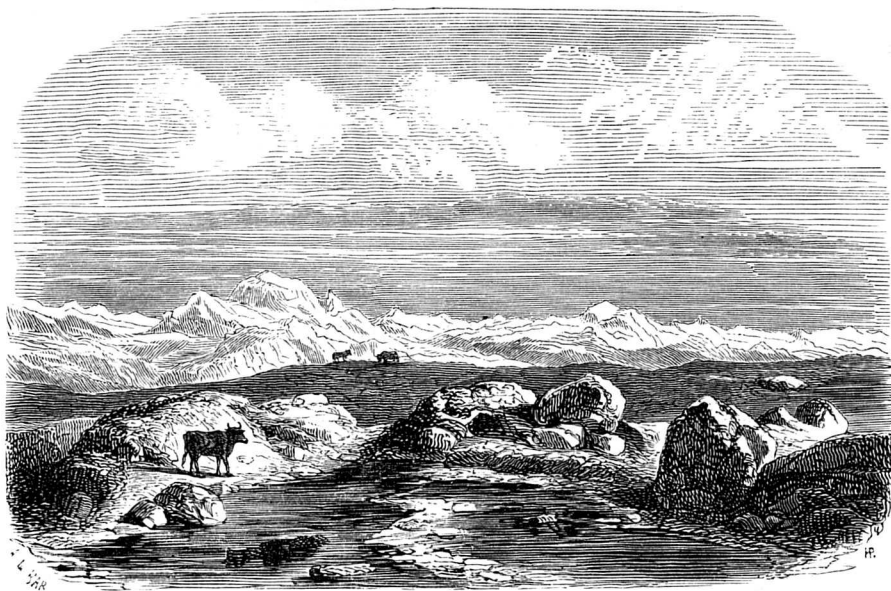
Non, le mieux, c'est de réagir contre cette tyrannie des souvenirs, c'est de brusquer de passagers dédains. Ou bien, dans la vie elle-même, quand vingt, quand trente ans ont sonné, et lorsqu'ont fui sans retour les plus belles joies et les plaisirs les plus fleuris, il faudrait donc aussi borner là sa course, et, octogénaire précoce, attendre, assis au soleil, l'heure du dernier départ?

A moi, ma gourde! à moi, mon havre-sac! et partons toujours! Les

souvenirs nous accompagneront pour charmer notre route ; le plaisir, ami de la marche, compagnon du mouvement, camarade assuré des haltes gagnées, des banquets conquis, le plaisir, qui fuit les blasés pour courir après les allègres, nous rattrapera, soyez-en sûrs, et nous aurons appris que c'est folie de s'abstenir de grives parce qu'on a tâté du faisán.

A moi, soldats ! et revolons aux Alpes ! Capoue nous avait amollis... Capoue nous avait communiqué ses langueurs... elle avait fait paraître à nos yeux Sagonte et Numance, ces glorieux théâtres de nos exploits d'autrefois, comme de vilaines bicoques, et Carthage elle-même comme un noir tombeau... Revolons aux Alpes ! Voici des rocs nus, qu'on les escalade ! d'après climats, des nuages tristes, d'éternelles glaces, qu'on les affronte ! Ainsi se retrempe le courage, ainsi revient la vertu ! Les énervés ne règnent ni sur Rome, ni seulement sur eux-mêmes !

C'est dans cet esprit tout à fait antique qu'a été conçu notre itinéraire de cette année ; aussi forme-t-il une courbe tortueuse, montante, pas sa-



blonneuse, mais assez malaisée. Pour commencer, le tour du mont Blanc et huit cols franchis dans l'espace de sept journées : les deux Forclaz, le col de Balme, ceux du Bonhomme, des Fours de la Seigne, de Ferret, de Fenêtre. Voilà certes de quoi déroïdir les jarrets, maîtriser les souvenirs,

assainir les âmes ! Perdu dans ces montagnes, il faut bien s'en tirer, et tout aussitôt l'effort électrise, l'air vivifie, l'estomac brame ; puis le soir, sous la basse toiture d'un chalet enfumé, à deux pas du foin qui sera tout à l'heure votre couche, on ne songe ni à Venise, ni à Saint-Marc, ni au café Florian, mais bien plutôt à ce ravissant gigot qu'on déballe, à cette clavette, à ce fromage qu'apportent des pâtres, à la grande joie que c'est d'être au monde pour y faire un pareil festin, pour y goûter, assis de bizingue, soi huitième, sur le couvercle d'un bahut, un si délicieux repos, un si entier contentement.

Et pour finir... des plaines ? Non ; des montagnes encore, des vallées encore, et inexplorées, et primitives : celle d'Hérens, par exemple, où l'on soupe chez le président Favre, où l'on couche chez le conseiller Agaspe ; celle de Zermatt, où on loge chez le curé, où l'on voit des montagnards jouer des tragédies au pied de leurs rochers ; celle du Rhône enfin ; puis le Mayenwand, puis le Grimsel et, au delà, ces douces prairies où Interlaken enserme, sous le transparent feuillage de ses vieux noyers, des parfumeurs, des coiffeurs, des carrossiers, des libraires, un casino et vingt ruches alignées, propres, vernies, d'où, au coucher du soleil, l'on voit sortir et se porter dans l'avenue vingt essaims bourdonnants de graves gentlemen, de dandys brillants, de grasses ladys et de blondes miss. Dès ici plus de montagnes, mais les lacs, la grande route, les villes et toutes les commodités de la vie civilisée, qui, au sortir des rocs nus et des chalets enfumés, se trouvent avoir acquis un prix bien supérieur à celui pour lequel on nous les livre. Aussi la bourse commune elle-même, semblable à ces poitrinaires qui, ragaillardis par les tiédeurs de Nice ou de Madère, accélèrent en se remettant à jouir leur consommation prochaine, la bourse commune se dépense avec grâce, se dégraisse avec complaisance, s'amaigrit en souriant jusqu'à ce que, déjà flasque et diaphane, elle expire entre Morges et Rolle d'une saignée que lui fait le restaurateur du Léman. Il est vrai que ce frater-là n'y va pas de main morte. Tel est notre itinéraire de cette année. Hormis les vallées d'Hérens et de Zermatt, hormis encore les cols de Ferret et de Fenêtre, il n'offre point de contrées ni de bouts de contrée que M. Töpffer n'ait déjà parcourus et décrits ; mais qu'importe sinon pour l'agrément de nouveauté que pourrait présenter cette relation, du moins pour l'agrément du voyage lui-même ? Encore une fois, quiconque, en se mettant en route, ne compte pas, pour se divertir, sur ses compagnons et sur lui-même, plutôt que sur les choses extérieures ; sur ce qu'il emporte de force, de santé et de bonne

humeur, trois choses dont, rien qu'en les remuant, on fait du plaisir, plutôt que sur le nouveau ou le merveilleux des spectacles, fait presque infailliblement un faux calcul. A nous prendre nous-mêmes pour exemple, que serions-nous devenus si nous avions d'avance hypothéqué notre divertissement sur l'aspect d'ailleurs si magnifique du mont Blanc, puisqu'il était écrit que nous en ferions le tour entier sans le voir?

Oui, se rendre indépendant, en fait de plaisir surtout, des choses extérieures et des vicissitudes du sort, c'est où plus souvent l'on devrait, l'on pourrait tendre! Notre bonheur, il est dans les mains de la Providence, qui nous réjouit ou qui nous éprouve, qui nous conserve à ceux qui nous aiment, ou qui nous arrache ceux que nous chérissons; mais le plaisir, elle l'a mis à notre disposition bien plus encore que nous ne le croyons nous-mêmes. Jouir, c'est vivre; vivre, c'est mettre en exercice nos forces, nos facultés et nos affections: or ceci, à la condition de le vouloir, c'est chose possible à tous les degrés, dans toutes les situations ordinaires de vie et de fortune. Par malheur, c'est cette condition elle-même que communément l'on se dispense de remplir; et l'homme est tellement enclin à voir la jouissance suprême dans cette oisive mollesse, dans cette factice indépendance que procure l'argent, que c'est, tout au contraire, en tâchant d'épargner à ses forces toute fatigue, à ses facultés tout effort, à ses affections tout exercice, qu'il croit s'approcher du plaisir. Hélas! non; c'est ainsi qu'on s'en éloigne, c'est ainsi que l'on meurt quelquefois avant de l'avoir connu, c'est ainsi et par là justement que le pauvre est plus riche que l'opulent, car, en vertu de sa position même, forcé de travailler, il est forcé de jouir.

Et nous-même, pour avoir pu nous élever ainsi jusqu'à cette notion un peu paradoxale au premier coup d'œil qu'un voyage, pour être décidément une partie de plaisir, doit ressembler plutôt encore à un laborieux exercice qu'à une facile et récréative promenade, l'histoire de n'avoir pas le sou nous fut, dans le temps, singulièrement avantageuse, et il est bien probable que, sans la nécessité, cet excellent maître, nous n'eussions jamais su découvrir par nous-même les voluptés de la fatigue, les délices du gîte, le courage qui croît avec l'effort, l'expansif contentement qui suit la conquête, la jouissance doublée, triplée de tout ce qu'elle a coûté, et devenue assez vive enfin pour que ni contrariété, ni averse, ni privation, ni sottise rencontre ne puisse en altérer la charmante vivacité. Il est bien probable que nous n'eussions jamais su découvrir par nous-même que la vraie et savoureuse mollesse, ce n'est pas celle qui se prélassé sur des

coussins ou qui se balance sur des ressorts, mais bien celle qui se goûte sous les arbres du chemin, sur la pierre nue des montagnes, au logis surtout, quel qu'il soit, lorsque, après l'avoir salué de tout loin, on approche, on arrive, on franchit le seuil, on dépose havre-sac, gourde et bâton pour ne songer plus, durant douze ou quinze heures, qu'à donner vacance à ses membres et fête à sa lassitude...; que l'indépendance réelle et désirable, ce n'est pas celle qui ne peut faire un pas sans un attirail de voitures, de serviteurs et de valises, mais bien celle qui, équipée à la légère, se porte librement à droite, à gauche, là-bas, là-haut, partout où l'on peut marcher ou graver; non pas celle qui s'assujettit aux tyrannies de la mode, aux exigences de luxe et de confort, mais bien celle qui, affranchie de tous ces servages, se trouve une hôtellerie excellente partout où elle peut abriter sa fatigue, régaler son appétit, donner cours à sa joyeuse humeur, et, foin ou lit, goûter jusqu'à l'aurore les douceurs d'un sommeil assuré.

C'est en 1823 que nous fîmes, comme sous-maître dans un pensionnat, notre première excursion pédestre. Nous n'avions alors aucune habitude des longues marches, et pas davantage la liberté de raccourcir à notre gré des étapes fixées d'avance par un chef absent, mais suprême. Jamais nous n'avons tant souffert. Dès le premier soir, travaillé de fatigue, tourmenté d'ampoules, incapable de manger et incapable de dormir, il ne nous restait déjà plus que la force de réfléchir sur les équivoques délices de notre situation, lorsque, vers une heure de la nuit, il fallut repartir pour atteindre, avant le lever du soleil, le sommet de la dent de Vaulion. Nous y atteignîmes en effet, transi, fiévreux, absolument démoralisé, et pour n'y voir ni le soleil, ni aucun des huit ou dix lacs que l'on découvre, dit-on, de cet endroit. A la place, et de toutes parts, des nuées grondantes et des averses en train, dont une fut pour nous. Endoloris par cette eau froide, nos membres refusaient d'aller; et ce fut aidé, soutenu, porté presque par nos propres élèves, que nous pûmes, ce second soir, nous traîner jusqu'à Aubonne pour n'y trouver que les insomnies de la veille.

Le lendemain, ciel pur, temps radieux, et plus qu'une journée de cet infernal plaisir. Engagé d'abord dans les sentiers brûlés de la côte, pour trouver ensuite les poussières de la grande route, nous hâtions le pas néanmoins, afin d'en avoir fini plus tôt. Mais voici que, devenu bientôt boiteux de fatigue et risible d'écloppement, nous n'osâmes plus affronter dans cet état le pavé de la ville, ni entrer de jour dans Genève. Que faire alors?... A défaut d'ombrage plus voisin, nous descendîmes sous l'arche

d'un petit pont que traverse la route, à quelque distance de Coppet, et là, étendu dans le lit desséché d'un ruisseau, nous y attendîmes paisiblement l'heure du crépuscule.

Tel a été notre début dans la carrière des excursions pédestres; rude, comme on le voit, et peu propre, ce semble, à nous inspirer l'envie de nous y engager plus avant. Toutefois, même au milieu de cette souffrance, nous avons ressenti quelques-unes de ces impressions dont le charme vif et nouveau tempère, pour s'y substituer bientôt, le souvenir des plus rudes fatigues : le premier jour, un déjeuner aussi brillant par l'appétit qu'ordinaire par sa rustique simplicité; près d'Aubonne, l'émotion d'une reconnaissante amitié envers de compatissants camarades; partout où l'on s'était arrêté, et jusque sous le tiède et poudreux ombrage de ce pont, l'aubaine d'un repos ardemment désiré, quelque chose de cette volupté instantanée qu'on éprouve au départ soudain d'un mal abominable, d'une rage de dents par exemple. Aussi, semblable au chasseur qui s'est aguerri et rendu plus habile par les labeurs et aussi par les écoles d'une première expédition, lorsque la même nécessité nous contraignit, l'année suivante, de reprendre, pour une tournée bien plus longue, la direction d'une nouvelle caravane, exempt alors de ces douloureuses lassitudes que l'on n'éprouve guère qu'une première fois, et appris déjà à discerner la trace du plaisir, de la jouissance, de la gaieté, de tous ces lièvres agiles qu'on ne poursuit qu'avec sueurs et qu'on n'attrape qu'en courant, nous sûmes guider sus nos piqueurs au travers des prairies, des bois, des landes stériles, des rochers nus, pour ne plus marcher désormais, pour ne plus reposer, pour ne plus franchir le seuil d'un hôtel, d'une taverne ou d'un chalet, que l'esprit joyeux, l'estomac vide et l'escarcelle pleine...

C'est de cette façon, et sans plus d'apprentissage, que nous sommes arrivé à nous éprendre pour les excursions pédestres, disons mieux, pour les fatigues et pour les privations, pour les dénûments et pour les contrariétés, pour les quotidiennes vicissitudes de soleil et de pluie, d'orage et de sérénité, d'heur et de malheur dont les excursions pédestres sont l'occasion, d'une passion que nous traiterions tout le premier de fol engouement, si, depuis tantôt vingt ans que nous les pratiquons, ces excursions n'avaient pas été les unes comme les autres, et pour chacun de nos nombreux compagnons tout autant que pour nous-même, une source de jouissances savourées au moment avec vivacité, avec ivresse, plus tard rappelées dans l'entretien avec un charme que le temps, au lieu de l'effacer, fortifie...; si surtout, à mesure que l'âge nous approche du jour où il faudra

dire adieu à ces plaisirs devenus trop rudes, désormais nous n'éprouvions pas à la fois et le croissant désir d'en reculer le terme, et celui d'en léguer à d'autres la tradition. De là ces lignes qu'on vient de lire après d'autres qu'on a déjà lues, dictées par le même sentiment et remplies de la même instance.

Mais il y a plus : bien souvent dans nos voyages, lorsque nous nous trouvions aux prises avec les fatigues et les intempéries de la vie nomade, et forcé de par une impérieuse nécessité de faire succéder la marche à la marche et l'effort à l'effort, il nous est arrivé de songer que, pour l'affligé lui-même qui aurait l'énergie de se lancer volontairement dans les difficultés d'une excursion alpestre, de se mener perdre, pour ainsi dire, dans ces profondes et solitaires vallées d'où l'on ne sort qu'à la pointe de son courage et à la sueur de ses membres, ce serait là un moyen infaillible de faire diversion à sa peine et de rendre à son âme affaissée sinon la jouissance, du moins le ressort et quelque vigueur. A la vérité, beaucoup tentent quelque chose de semblable, et il est ordinaire que l'on cherche dans les voyages une distraction ou un allègement à l'affliction et à la mélancolie. Mais ce n'est pas tout que d'avoir déplacé sa douleur, que de lui avoir offert en spectacle la vue, presque toujours importune, quelquefois insupportable, d'objets nouveaux ou riants, encore faut-il l'avoir forcée, sinon à déloger, du moins à n'être plus la maîtresse altière du logis, encore faut-il lui avoir suscité des contrariétés efficaces et l'obligation de se taire par moments; or ceci ne s'obtient guère qu'au prix des préoccupations personnelles, des privations à supporter, des obstacles à franchir, au prix de tout ce qui tient forcément le corps en haleine, l'âme en activité, et par conséquent la douleur en échec. Ou bien, comme dit le poète, et comme c'est trop souvent le cas :

Le chagrin monte en croupe et galope avec nous.

Ainsi donc, vous aussi, affligés, si toutefois la vigueur et la santé vous ont été laissées, équipez-vous, même avec dégoût, partez, même avec répugnance, portez-vous rapidement dans ces contrées d'où le retour est impossible à tout autre qu'au piéton alerte et courageux, et, contraints alors d'agir, de faire effort, de souffrir même, vous trouverez au sein des plus sauvages montagnes, et plus près de Dieu là que dans les villes, que dans les temples eux-mêmes, une distraction certaine, un sûr et doux tempérament aux amertumes de votre âme.

Telle est en résumé notre théorie sur les excursions, non pas tant

considérées comme pédestres, que comme rudes et aventureuses. Nous avions à cœur de la présenter une dernière fois dans son ensemble pour l'instruction des races futures. Toutefois, elle ne serait pas complètement présentée, et nous risquerions d'abuser en quelque degré les races futures, si nous ne faisons pas remarquer en terminant que trois conditions spéciales, et qu'il n'appartient pas à chacun de réaliser telles quelles, ont pu contribuer à rendre pour nous personnellement plus que pour d'autres ces excursions divertissantes ou animées. Nous allons, avant de nous mettre en route, énumérer ces trois conditions.

La première, c'est l'âge et le nombre des voyageurs qui nous accompagnent. Cet âge, celui de l'insouciance gaieté, de l'élastique vigueur, des rires folâtres, des sentiments ingénus et fleuris, comporte évidemment et assure les dispositions les plus favorables au plaisir ; celles aussi au milieu desquelles l'homme fait doit se complaire, si peu qu'il ait conservé l'amour de ce qui est vraiment aimable, et l'instituteur se trouve heureux si peu qu'il goûte, lui aussi, le charme des vacances, ou que, observateur intéressé des penchants et des caractères, il trouve son divertissement à les voir se produire et s'émanciper au grand air de la joie et de la liberté. A ce dernier égard, nous professons que vingt jours de cette vie commune, plus intime que la vie pédagogique, et tout aussi éducative, quoique bien autrement riieuse, sont plus instructifs pour lui que vingt mois de classe. Nous professons que c'est là mieux qu'ailleurs qu'il dépend de lui, s'il veut bien profiter amicalement des événements, des impressions, des spectacles et des vicissitudes, de fonder de saines notions dans les esprits, de fortifier dans les cœurs les sentiments aimables et bons, tout comme d'y combattre, d'y ruiner à l'improviste, et sur le rasoir de l'occasion, tel penchant disgracieux ou mauvais. Ceci est une source de sollicitude quelquefois, d'amusement souvent, d'intérêt toujours ; mais, comme on le voit bien, ceci résulte d'une position toute spéciale. Quant au nombre, il entraîne avec lui l'animation, la variété d'entretien et de commerce, mais surtout et avant tout l'esprit de communauté, de colonie, c'est-à-dire d'aide mutuelle, de concours industriels, d'organisation conçue d'avance ou improvisée au moment, en vue des petits, des faibles, des écloppés, et pas des grands seulement : car le plaisir du voyage dépend beaucoup de la sécurité du chef, fondée sur le bon état d'un chacun. De là activité, complaisance, dévouement, vigilance même de l'un à l'autre ; de là des accidents évités et des malaises prévenus ; de là enfin des mœurs et usages, des habitudes et instincts, le besoin en particulier de se chercher, de se suivre, de vivre

en troupe, en telle sorte que, comme les hirondelles, nous traversons les airs sans nous séparer, sans nous disjoindre, sans nous mêler ni aux grues ni aux oies, tendant tous du même vol, du même côté, et ne laissant aux éperviers que nos plumes.

La seconde condition, plus rare à rencontrer et plus malaisée à improviser, c'est d'emmener avec soi dans les montagnes, c'est de trouver à côté de soi sur les routes poudreuses, et jusqu'au bout perdu des sentiers les plus escarpés, une dame infatigable, courageuse, aussi incapable de fléchir devant une contrariété que de ne pas être mère, sœur et bon ange de chacun de ses compagnons; c'est d'avoir pour compagne de voyage la compagne de sa vie; pour bras droit, aussi intelligent que dévoué, un autre soi-même; c'est d'être deux pour voir, pour sentir, pour jouir, pour aimer et gouverner sa troupe, pour tantôt se confondre à elle, tantôt s'entretenir d'elle, et aussi pour se communiquer ces pensers et ces sentiments que remue le spectacle d'objets grands et nouveaux, pour contempler ensemble cet horizon de choses qui, masqué pour l'enfance, s'ouvre devant la maturité et s'agrandit avec le cours des ans.

La troisième condition enfin, c'est d'être pourvu de quelqu'un de ces goûts plus ou moins sérieux, mais récréatifs, auxquels les voyages à pied offrent une réjouissante occasion de s'exercer librement et sans le contrôle d'une direction docte et méthodique. De ces goûts le plus désirable, sans contredit, c'est celui de l'observation; car, pour ceux qui en sont doués, il n'est point de sol ingrat, point de coin stérile, point de solitude ennuyeuse. Mais, outre que ce goût-là se cultive partout, sinon d'une manière aussi piquante, du moins aussi librement qu'en voyage, il ne saurait se trouver bien développé déjà chez des philosophes de quinze ans; aussi la vue de contrées nouvelles est-elle, en ce qui les concerne, moins encore une occasion de l'exercer qu'un excellent moyen de le faire naître. Mais un autre de ces goûts qui est mieux à leur portée, c'est celui de l'histoire naturelle, en quelque degré qu'il soit formé, et à quelque genre d'êtres ou d'objets qu'il se rapporte, insectes, plantes, minéraux, papillons. Pour ceux d'entre eux qui le cultivent, la marche n'est plus besogne, labeur, uniforme préoccupation, mais elle est devenue l'amusante facilité de se porter à droite, à gauche, là où l'insecte bruit, là où le parfum trahit la fleur, là où des débris de rochers font pressentir quelque trouvaille : l'on va de ravin en plaine, de clairière en taillis, d'amusement en trésor, et des journées d'une excessive longueur paraîtraient à cet apprenti naturaliste une trop courte promenade, si heureusement il ne lui restait encore à

compter et à classer ses richesses, à leur trouver une place sûre sous le cuir de son havre-sac, ou bien, mieux encore, dans quelque boîte achetée en chemin, puis consolidée, puis agrandie, puis divisée en compartiments, objet constant d'améliorations, de contentement et d'étroite surveillance. Que si plusieurs dans la troupe sont possédés de cette ardeur scientifique, alors elle se communique aux autres; chacun fouille les herbes, retourne les pierres, se fait aide, chercheur, trouveur heureux ou habile; le grand chemin se dépeuple, et c'est non plus une caravane de voyageurs qui marchent, mais une troupe de gais colons faisant une battue et avançant éparpillés. Certes, le chef de cette troupe, alors même qu'il ne participe pas à ces jeux, ne saurait manquer de se plaire au divertissement animé dont ils sont l'occasion; et si, après tout, son objet à lui, c'est de voir son monde se maintenir à peu de frais en état de perpétuelle fête, l'on peut croire que, de ces joyeux affairés, s'il n'est pas le plus actif, il n'est pas le moins amusé. D'ailleurs lui aussi se fait sa collection non pas de plantes ni d'insectes, mais de vues, de sites, de bouts de terrain ou de forêt, de tout ce que lui offrent à étudier ou à reproduire le mont, la vallée, le hameau, ou, à défaut encore, ces plantes qui penchent sur l'onde jaillissante d'une source, ces arbustes qui couronnent la crête ou qui hérissent le flanc d'un ravin pierreux. Dessiner, croquer, et, ici encore, ajoutons bien vite, à quelque degré que ce soit, médiocrement ou habilement, à droit ou à travers, voilà en voyage le prince des passe-temps. En marchant déjà, l'on regarde, et, observée par ses côtés pittoresques, la nature présente à chaque pas mille beautés simples, mille grâces familières, tout à fait indépendantes des magnificences beaucoup plus rares à rencontrer de site, d'éclat ou de grandeur. Dans les haltes, l'on esquisse, l'on croque, l'on met à profit les instants pour se faire une durable image de l'endroit avec son hêtre, son ruisseau, son clocher, avec les bœufs qui boivent ou avec l'âne qui chardonne. Au logis et dans la salle où l'on attend le beau temps, comme sur les tables où l'on attend la soupe, l'on achève, l'on retouche, l'on perfectionne ou l'on gâte, le tout avec le même amusement, et l'on voit avec orgueil s'emplir son livret, moins de recommandables chefs-d'œuvre, que de charmants ressouvenirs, et d'impressions vivement rappelées! Sans aucun doute, un goût pareil, qui trouve partout l'occasion de s'exercer, qui, d'accord avec les exigences de la lassitude, demande halte avec elle, et vit des loisirs qu'elle lui fait, ne saurait être avantageusement remplacé par quoi que ce soit, et il ne nous appartient pas de méconnaître que, dans nos excursions, nous lui avons dû, non pas les plus vifs, mais

les plus constants de nos plaisirs. Au fond le goût du pittoresque, le penchant au paysage, s'ils sont servis par quelque facilité à copier et à rendre, par quelque instinctive aptitude à exprimer sinon habilement, du moins avec une gaucherie fidèle, avec une naïveté sentie, sont pour le touriste une intarissable source d'entier divertissement. Sans qu'il y paraisse, ce drôle-là a ses raisons pour trouver légères les fatigues, et vaines les contrariétés; pour s'accommoder de Jacques aussi bien que de Jean; pour être tout à tous, content comme ci et content comme ça : c'est que ses artistiques préoccupations lui sont une compagnie, un commerce, une quiétude de tous les instants, en telle sorte qu'il a l'air d'être un modèle d'entrain et de belle humeur, quand il est surtout un bienheureux qui porte avec lui son paradis.

Ceci dit, nous pouvons nous mettre en route. La troupe se compose cette année de vingt-deux voyageurs, la plupart déjà décrits. *M. Töpffer* d'abord, qui a un an de plus et une jambe de moins, non pas disparue pourtant, mais perclue, alanguie, morte tout à l'heure, si par hasard la marche va ne lui convenir pas mieux que le repos; madame *Töpffer* ensuite, aussi alerte que de coutume; les deux *Simond*, pâles d'appétit précoce et de vigueur rentrée, mais secs et imperméés; les deux *Murray*, anciens des anciens, qui font leur voyage d'adieu à la Suisse, à la pension et aux jeunes années; *Poletti*, ancien pareillement, venu des bords du Nil, et qui plus tard remportera dans sa molle et torride patrie une helvétique vigueur, des habitudes alpestres, et, rien qu'en souvenir de sources froides, d'ombrages épais, de glaces éternelles, de quoi en être au frais toute sa vie; *Édouard*, ancien encore, jadis marcheur comme une balle de coton, aujourd'hui touriste intrépide, jarret trempé, gravisseur infatigable; *Gustave*, né reposé quand même, parce qu'il a pour jambure deux fortes échasses en bois vert, avec trois fibres pour mollet et un nœud pour genou; *Sorbières*, piéton de race, et qui chante tout le long du bois; *d'Estraing*, pourvu aussi de deux quilles modèles, enjambeur de haies, escaladeur de cerisiers, escroqueur de prunes, et pour qui rien, non rien au monde n'équivaut à une nuit en plein foin, sous la toiture percée d'un chalet; *Albin*, fort porteur, marcheur austère, lent à se hâter, mais exact au rendez-vous; *Léonidas*, cette virgule russe, qui, l'an passé déjà, triompha des Alpes et du Tyrol, arpenta Venise et franchit le Simplon, sans autre mal ni douleur que d'avoir dormi tous ses repas et sommeillé toutes ses haltes; enfin *David*, notre majordome, actif et expérimenté, de qui la besogne va être, dans bien des endroits, de nous faire

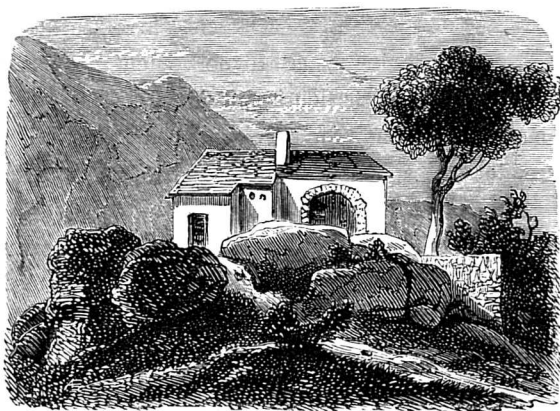
coucher là où il n'y a pas de lits, et manger là où il ne manque que de vivres.

Parmi les voyageurs débutants, on compte *Ernest* et *Alfred*, deux cousins d'inégale taille. Ernest, auprès duquel Léonidas lui-même fait l'effet de Calypso, qui dépassait de la tête toutes ses nymphes, sera cette année le sommeilleur en chef. Ernest, en effet,..... ferme l'œil et s'endort.... dès qu'il s'assied, dès qu'il s'arrête, dès que seulement il regarde fixement son ombre ou bien un caillou qui reluit au soleil. Pourtant, au moyen de tuteurs officieux qui le secouent à l'approche de la soupe et à l'arrivée des viandes, on parvient à le faire manger somnambuliquement, mais sans qu'il ait aucune conscience de la chose, pas plus qu'il n'a celle de se rendre à sa chambre, d'y ôter ses habits, d'éteindre la chandelle, et de se trouver en diagonale et la tête aux pieds dans un lit quelconque. Du reste, hâlé, noiraud, vigoureux, d'humeur toujours allègre, jamais éclopé et invariablement suspendu à une longue pique qu'il s'est achetée à Martigny. Alfred, agile, élancé, gaillard d'avant-garde, et qui, pour passer les ruisseaux, se sert des ponts le moins possible.

Canta, touriste rieur, vif, curieux, brise-piques, étourdi comme un bachelier et dialecticien comme un philosophe d'Athènes, vit, cause, épluche des noix, spéculé, se perd, se retrouve tout à la fois. *Burgess*, Anglais quadrillé à l'écossaise, est le plus haut fendu de toute la caravane; grand porteur, jarret distingué; grave d'habitude, il chante pourtant, et tyrolise aux échos. *Shall*, Anglais pareillement, commence par avoir le jarret en réparation, l'esprit absent de la terre et l'œil aux nuages. Mais insensiblement le jarret se trouve remis à neuf, l'esprit redescendu aux choses sublunaires, et l'œil finit par apercevoir distinctement des contrées quelconques, où il y a des montagnes n'importe et des auberges indubitables. *Alphonse*, voyageur agrégé, fait peu de bruit et bonne besogne. *Martin Paul*, agrégé aussi, tantôt porte un paletot-sac, tantôt un caoutchouc insoluble à l'eau du ciel, tantôt une blouse subsidiaire, achetée à Martigny, et coupée pour un autre; mais, sous tous les costumes, il est gai compagnon, artiste à la course et tuteur du suivant. Le suivant, c'est *Martin Marc*, malade d'un fou rire inextinguible, multiplié par celui de Simond, Marc aussi, et non moins malade. Quand ces deux particuliers se regardent, fût-ce en pleine averse, fût-ce au travers d'un mélèze, adieu fatigue, tristesse, respect humain; d'invincibles désopilements les obligent à éclater de rire, crainte d'éclater d'allégresse rentrée. Si la chose se passe à table, vite on éloigne verres et flacons; si c'est en montagne, vite on fait barrière

du côté de la pente ; si c'est en plaine, au lit, dans le foin, on laisse aller, on regarde, on est atteint, le branle est donné, et voilà vingt-deux voyageurs, un père de famille en tête, qui en sont à rire aux larmes, sans qu'aucun puisse bien dire ni comment, ni de quoi, ni à quelle cause, si ce n'est peut-être que Cramer Marc prétend que le nez de Simond Marc jouit d'un mouvement présumé en spirale ascensionnelle. Mais que l'on veuille bien remarquer à notre décharge qu'il en va ainsi communément. Les gros, les vrais rires, les rires à y rester, sont ordinairement les rires fous, c'est-à-dire sans objet, ou dont l'objet, par son adorable bêtise, est d'autant plus propre à épanouir la rate, qui, après tout, n'est pas le siège de l'esprit. On rit à la fois et de la chose, et de soi, et de l'autre, et de tout, et de rien, et si c'est niais, sans doute, c'est royalement amusant.

Parmi cette troupe, il se rencontre des observateurs, pas beaucoup ; des naturalistes, point ; mais, par un hasard assez peu commun, des dessinateurs en quantité et de toute force, nous voulons dire de tous les degrés de force, à partir de ceux qui en sont à traduire les sites en mame-lons arrondis, qui supportent trois maisons carrées, et un arbre touffu



comme un peloton de fil, jusqu'à ceux qui, bégayant déjà la langue du pittoresque, en sont à rendre ci et là l'âpreté d'un roc, la grâce d'une broussaille ou la perspective d'une clôture. L'air alpestre apparemment, et aussi la célébrité des sites, surtout leur accessible simplicité lorsqu'ils sont réduits à n'être que des pentes opposées qui se rencontrent au fond d'une vallée nue, ont contribué à développer ce mouvement artistique,

que M. Töpffer encourage d'ailleurs du conseil et de l'exemple. Il est convaincu en effet que c'est à forger que l'on devient forgeron; que tout croquis passable ne saurait être que le cadet de mille aînés difformes; que c'est inévitablement par une longue suite d'amusants essais que l'on parvient à se faire sa petite manière de s'y prendre pas trop mal, et qu'après



tout, en rien il ne faut imiter ceux qui ne veulent pas entrer dans l'eau avant de savoir nager. Les arts fleurissent donc, et à chaque halte huit ou dix crayons s'occupent d'enserrer sur la page d'un petit livret les sublinités des grandes Alpes. On dirait un fumiste qui met les nuages en bouteille.

Autre phénomène particulier à cette excursion-ci : nous partons un dimanche et à la mi-journée, par un ciel tout endimanché d'azur et tout frais de brise légère. D'ailleurs entière sécurité, car nous nous trouvons être à bord du *Léman*, ce navire sage et posé, qui ne trempa jamais dans aucune rivalité d'heures ni de vitesse; qui d'ailleurs, replet et asthmatique, songe bien plutôt à faire tranquillement sa petite promenade quotidienne qu'à aller se mettre à courir après quelque écervelé que ce soit. Nous y trouvons grande compagnie. Un professeur, un municipal, trois grosses Allemandes, un Français rousset, des Anglaises, une société de vieilles demoiselles et quelques spécimens de ces messieurs essentiellement barbus dont, à les voir du moins, on ne devine ni s'ils sont des conspirateurs réchappés, ni s'ils sont des sapeurs en habit bourgeois, des artistes célèbres, des carbonari occultes, des poètes incompris, des

rabbins en voyage, des garçons fraters, de simples courtauds velus, ni quoi, ni quoi. Ce qu'il y a de sûr, c'est que notre siècle efféminé se pare avec une singulière affectation des insignes de la virilité, et que si jamais on ne rencontra tant d'âmes énervées, d'un autre côté jamais on ne vit en compensation tant de moustaches scythes et tartares, tant de barbes de charpentier, tant de visages enfouis dans des fourrures du dernier septentrional.

Parmi tout ce monde, nous remarquons une bande de jeunes touristes à havre-sac qui paraissent être, comme nous, au début de leur voyage. C'est un détachement de l'institut d'Oullins, près de Lyon. Dans une de leurs excursions précédentes, ces jeunes gens et leurs directeurs, MM. Chaîne et Dauphin, ont fait connaissance à l'hospice du grand Saint-Bernard avec quelques-unes de nos épopées annuelles, et cette circonstance facilite l'amical échange de propos, de récits et de renseignements qui ne tarde pas à s'établir entre les chefs des deux caravanes. Il résulte de l'entretien que cette caravane-là, hormis qu'elle se lance dans les excursions plus considérables que les nôtres, vit, se comporte, se tient en gaieté par des procédés de tout point identiques à ceux que nous pratiquons nous-mêmes : grandes marches, deux repas sans plus, hôtellerie quelconque, repos gagné, appétit conquis, plaisir acheté, et rien pour rien. En vérité, rien ne serait plus aisé ni plus agréable sans doute que de fondre en une seule deux troupes qui se trouvent avoir une si parfaite conformité de goûts et d'habitudes; par malheur, tandis que nous tendons aux montagnes, ces messieurs se dirigent sur Rome; et, par un plus grand malheur encore, tandis que nous ne demanderions pas mieux que de les y suivre, la bourse commune refuse nettement de nous y accompagner.

Insensiblement le professeur nous quitte, le Français rousset s'en va, les barbus diminuent de nombre, les vieilles demoiselles se passent l'une à l'autre une longue lunette qui, braquée tantôt sur Meillerie, tantôt sur le Châtelard, barre le passage et empêche de promener; mais, en compensation, un monsieur, aussi sourd qu'il est peu muet, se fait notre ami intime et a l'obligeance de nous instruire à fond de tout ce qu'il juge devoir nous intéresser : à savoir, les constructions qui se sont faites l'an dernier, tant à Pully qu'à Cully, le coût exact des réparations de route, et toute la statistique herbagère des Ormonds dessus et dessous. Impossible, vu l'avantage que ce monsieur a sur nous, que nous lui rendions la pareille, en sorte qu'il passe son temps fort agréablement.

Ce monsieur nous fait songer

Car que faire en *bateau*, à moins que l'on ne songe ?



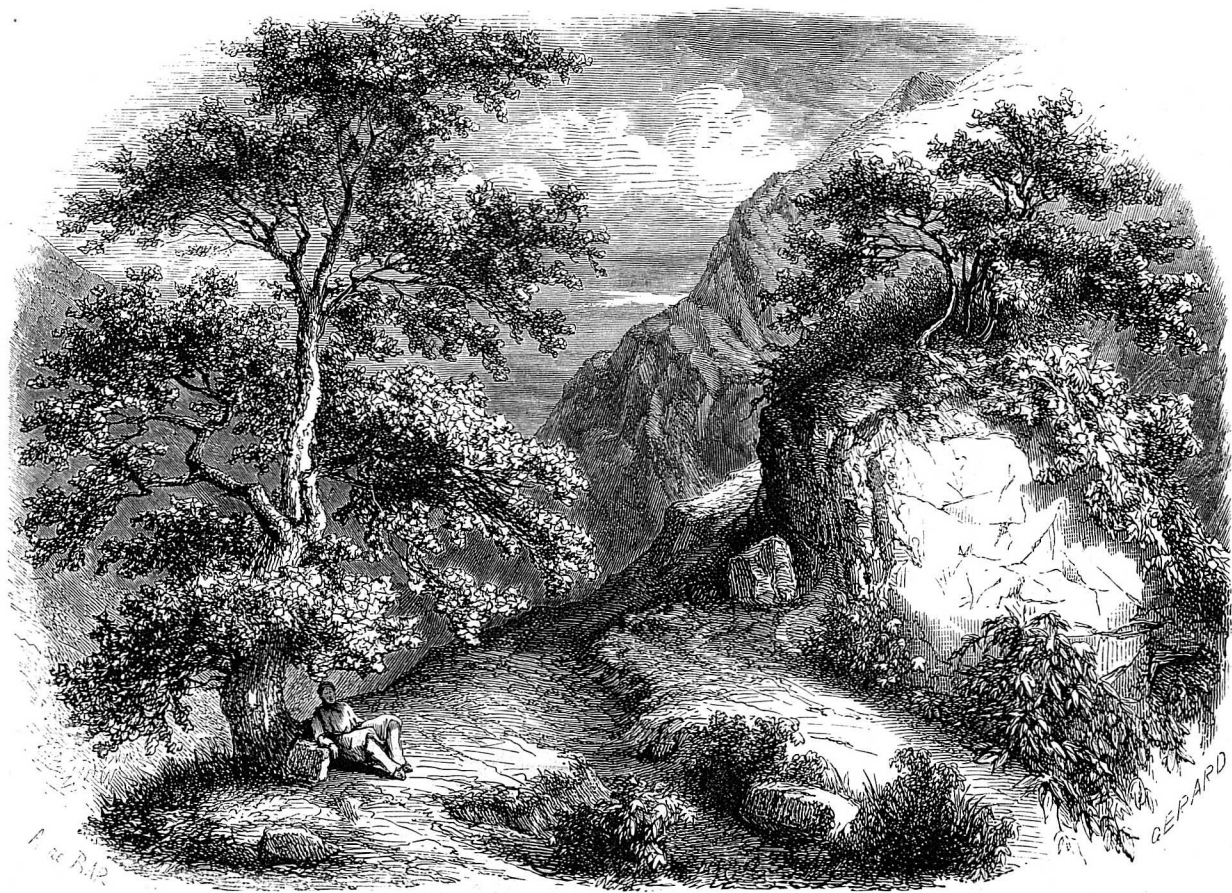
que, sous le rapport de la généralisation des idées considérée dans ses extrêmes de plus et de moins, l'on peut distinguer deux sortes d'esprit : l'esprit *humanitaire*, qui embrasse le passé, le présent et l'avenir de l'universalité des choses, et l'esprit *communier*, celui de ce monsieur par exemple, qui a pour limites dans le temps l'an qui finit et l'an qui vient, dans l'espace sa commune en long et en large. A force d'embrasser, le premier arrive communément au panthéisme, qui est, en tant que philosophie, l'océan sans rivages où planent, sans pouvoir s'y poser, ces aigles perclus de la pensée, et, en tant que religion, la foi en une divinité visible et tangible, historique et progressive, qui chemine de siècle en siècle à se connaître une fois, de faute en faute à se faire meilleur un jour, et dont on est soi-même un intéressant petit morceau. A force de rétrécir, le second arrive au municipalisme, qui est, en tant que philosophie, l'histoire de s'en passer, et, en tant que religion, le coût des cloches et l'entretien du clocher. Ni l'un ni l'autre ne correspondent, comme on voit, à l'esprit fin et à l'esprit géomètre de Pascal; mais encore est-il, à notre

Ce monsieur nous fait songer

Car que faire en *bateau*, à moins que l'on ne songe?



que, sous le rapport de la généralisation des idées considérée dans ses extrêmes de plus et de moins, l'on peut distinguer deux sortes d'esprit : l'esprit *humanitaire*, qui embrasse le passé, le présent et l'avenir de l'universalité des choses, et l'esprit *communier*, celui de ce monsieur par exemple, qui a pour limites dans le temps l'an qui finit et l'an qui vient, dans l'espace sa commune en long et en large. A force d'embrasser, le premier arrive communément au panthéisme, qui est, en tant que philosophie, l'océan sans rivages où planent, sans pouvoir s'y poser, ces aigles perclus de la pensée, et, en tant que religion, la foi en une divinité visible et tangible, historique et progressive, qui chemine de siècle en siècle à se connaître une fois, de faute en faute à se faire meilleur un jour, et dont on est soi-même un intéressant petit morceau. A force de rétrécir, le second arrive au municipalisme, qui est, en tant que philosophie, l'histoire de s'en passer, et, en tant que religion, le coût des cloches et l'entretien du clocher. Ni l'un ni l'autre ne correspondent, comme on voit, à l'esprit fin et à l'esprit géomètre de Pascal; mais encore est-il, à notre



ENVIRONS D'AIGLE.

avis, que le dernier s'éloigne moins de la vérité en rasant terre, que le premier ne s'en approche en volant par delà la nue.

Dans l'après-midi, d'épaisses vapeurs se sont élevées du côté de Genève, au travers desquelles un rayon de soleil couchant se fraye un passage, et vient empourprer à l'arrière du bateau une partie de la surface du lac, partout ailleurs froide et violacée. Ce spectacle peu ordinaire attire les regards, et il suspendrait pour un moment toutes les conversations particulières, sans ce monsieur sourd qui a l'obligeance de nous continuer la sienne, en sorte qu'il passe son temps de plus en plus agréablement, jusqu'à Villeneuve, où nous débarquons tout à l'heure.

De Villeneuve à Aigle, même route que l'an passé, mais par un beau clair de lune. Ce clair de lune n'empêche pas les débutants d'en avoir assez, et de marche et de havre-sac surtout, au bout d'une heure. Deux ou trois même, Ernest en tête, ne tardent pas à refuser le service, et il devient à propos que des anciens leur ôtent leur charge pour la porter à



leur place. Ces mêmes enfants pourtant, dans quatre ou cinq jours, partiront de Nant-Bourant pour passer trois cols et faire douze lieues dans une même journée, sans éprouver aucune sorte d'éclopement et à peine de la lassitude. Le tout est de les ménager en commençant, et de leur faire rencontrer la montagne avant qu'ils se soient harassés dans la plaine.

Nous retrouvons à Aigle notre hôte solennel et son garçon, qui n'est plus du tout chevelu. La table se dresse, mais le festin n'arrive pas, et nous en sommes réduits, pour leurrer nos voracités, à vider les carafes au son d'une pendule qui a un timbre du dernier mortuaire. Aussi Édouard pâlit comme un linceul, Ernest dort comme un enterré, Burgess soutient sa malheureuse existence en grugeant le dessert d'un Anglais qui vient de gagner son lit, et Martin Marc s'adonne envers Simond, Marc aussi, à des rires de l'autre monde. A la fin, la soupe arrive solennellement, et nous nous régalons au milieu d'un grand vacarme. Ce sont des radicaux d'Aigle qui festonnent sur le pavé, en défiant les tyrans et chantant la patrie à plein gosier, signe de courage, de civisme, mais surtout de vin blanc. Dès ici, Shall témoigne d'une grande fabulosité. Il ne trouve pas sa chambre; sans que pour cela il la cherche, et il a perdu son sac, sans que pour cela son sac soit bien loin. Une tutelle s'improvise, et tout vient à point:





DEUXIÈME JOURNÉE.

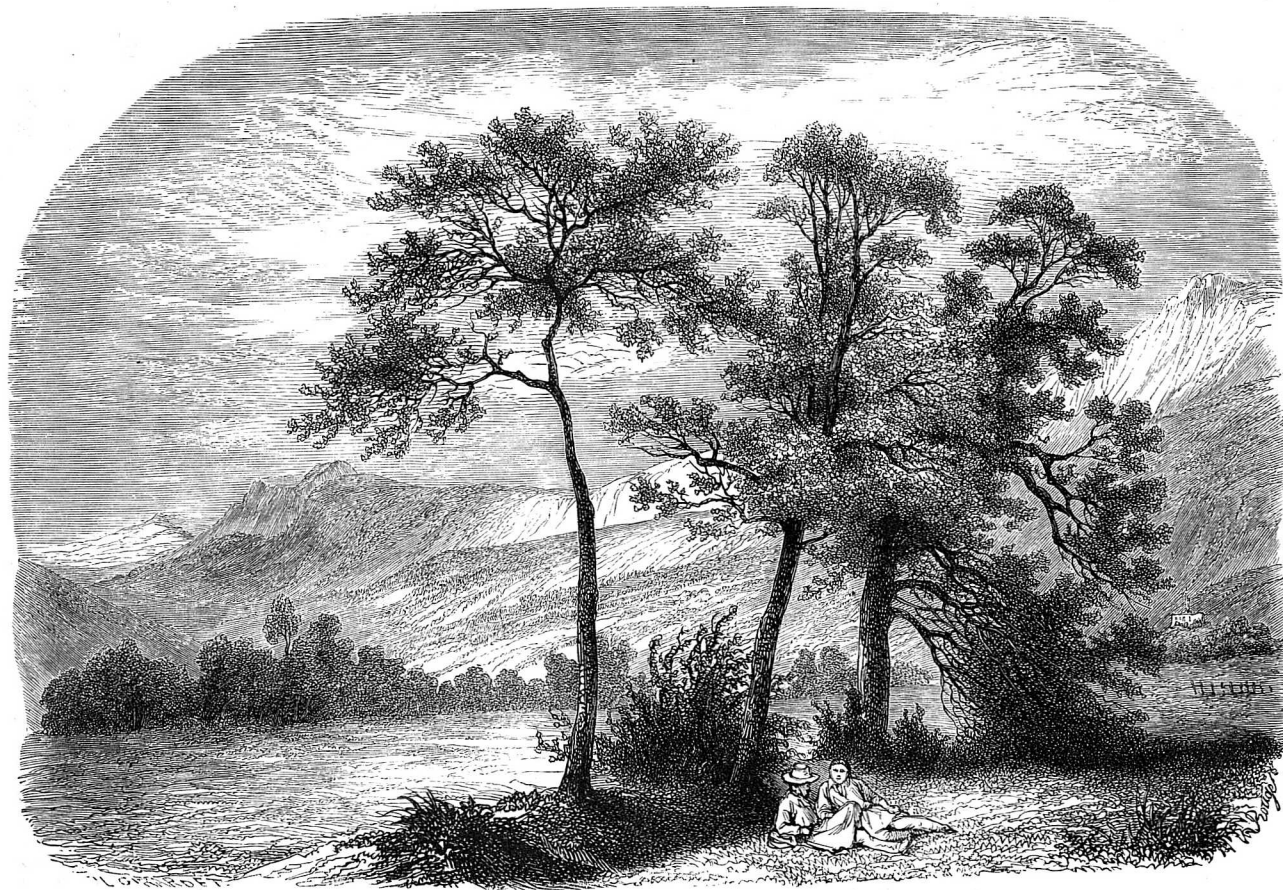
Partis de bonne heure ce matin, voici qu'en approchant de Bex l'on aperçoit que Shall manque à l'appel. Vite, d'Estraing et Sorbières se dévouent pour courir à sa recherche. Ils trouvent Shall fort bien portant qui, réveillé en même temps que les autres, en a pris occasion de dormir deux heures de plus. On le tire de là, et il rejoint au grand trot.

A Bex, comme nous nous mettons à table, le sommelier vient prévenir Simond Michel qu'il ait à se rendre au *Châto*, où M. G., son cousin, l'attend à déjeuner. C'est partie remise; vite Michel y porte son appétit. Puis, comme nous sortons de table, le même sommelier vient prévenir Simond Marc qu'on l'attend pareillement au *Châto* aussi. C'est partie à recommencer; vite Marc d'y courir. Mais il perd un beau calembour qui a lieu en son absence : Martin, vous êtes abbé (à Bex). C'est que Martin, dans son paletot-sac imperméable, donne prodigieusement de l'air à un jeune séminariste qui fait en négligé une partie de boules.

Un brave cocher est là qui conte ses malheurs à qui veut les entendre. L'Anglais, de qui Burgess grugea hier au soir le dessert, s'est engagé à lui payer cinq francs pour le conduire d'Aigle à Martigny; mais voici que, se prévalant de la lettre du contrat à tout bout de champ, ce particulier saute à bas du char, s'enfonce dans les fouillis, ou grimpe sur les rochers pour dessiner « tute les beautiful landscape » qui se présentent. Le cocher tire sa montre, supplie, se fâche, crie merci..... Mais l'autre, sans détourner les yeux de sa landscape: Je payé cinq francs à vos, quand vos avé pooté moi à Maatigny. » Au fond, cet Anglais-là pourrait bien être un Américain.



Et heureusement encore qu'il est de ceux qui dessinent à grands coups, et le *beautiful* plutôt encore que le pittoresque de détail. Le *beautiful*, ce sont des cimes pointues, des rocs angulaires, des noyers baobad, le tout traité fougueusement en façon de grands clairs mêlés de sombres noirs. Avec cela, tout croquis d'après nature fait par l'Anglais le plus malhabile ou le plus excentrique trahit toujours en quelque degré le sentiment du paysage et une naturelle aptitude à en exprimer avec énergie les traits saillants ou même délicats. Leur méthode, très-différente de la méthode plus timide des Français amateurs qui, en cherchant le contour, s'embrouillent dans les détails, c'est en général d'attaquer par les ombres et de cerner ainsi les formes principales jusqu'à ce qu'elles se trouvent saillir au moyen de l'effet, au lieu d'avoir été saisies au moyen du trait. De cette façon l'impression, sinon l'objet, se trouve être rendue avec un certain bonheur, et l'inhabileté du dessinateur est mieux dissimulée.



ENVIRONS DE BEX.

Bex et ses environs sont d'ailleurs une contrée faite tout exprès pour l'artiste. Partout de grands et beaux arbres groupés en bouquets, ou irrégulièrement alignés le long des sentiers montants; ci et là des rochers caverneux, des eaux avec leur riche bordure d'arbustes : du côté du Valais, une gorge majestueusement sauvage; du côté de Genève, des plages douces, le lac, un bas et vapoureux horizon. Ce qui manque à Bex, comme



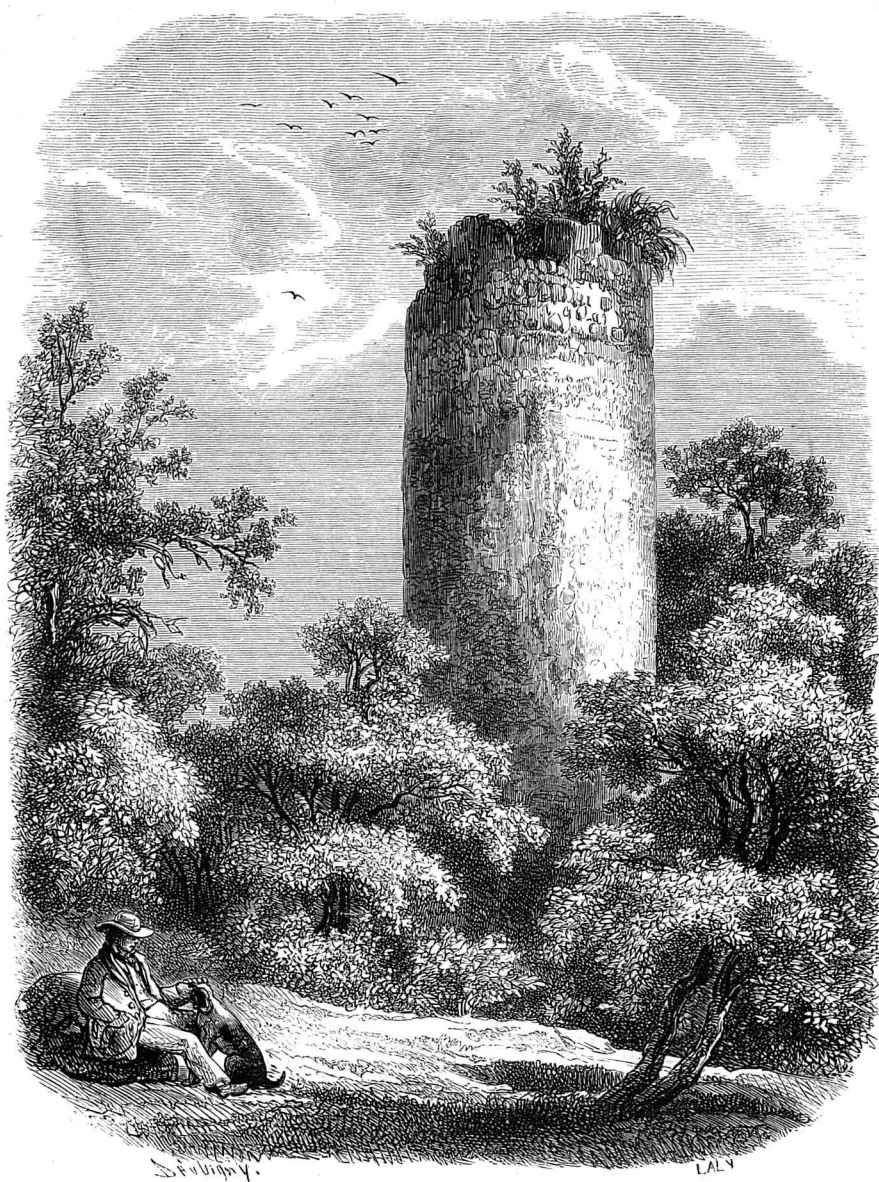
partout dans notre contrée romande, ce sont des constructions sinon ornées ou belles de lignes, comme sont les plus humbles maisons d'Italie, sinon d'un style uniforme mais caractéristique, comme sont les granges, les chalets et les châteaux dans les cantons allemands, du moins pittoresquement délabrées, comme sont les mesures de la Savoie et du Chablais. Entre la villa proprette et la ferme soigneusement couverte et recrépie à mesure, à peine trouve-t-on quelques bâtiments abandonnés aux envahissements de la mousse, aux embrassements du lierre, aux injures du temps, cet habile faiseur de lézardes, de crevasses, d'écoulis; ce rhabilleur de ruines, qui les colore de vétusté, qui les orne ou les languette, ici d'une svelte fleur, là de menus herbages; cet artiste admirable qui empreint toutes les charpentes, toutes les murailles qu'on lui livre, de poétiques outrages, d'expressives vermoulures, de ces mille signes qui parlent à l'âme un mélancolique et savoureux langage de destruction et de renouvellement, de vieillesse écoulée et de reverdissante jeunesse, de vie éteinte et de vie qui surgit et qui recouvre! Au-dessus de Bex pourtant, la tour de Duing présente tous ces signes; et un propriétaire intelligent,

justement M. G., le cousin des Simond, les y protège autant et plus contre le vandalisme de la truelle et du marteau que contre les atteintes du lierre, ou contre le lent assaut des châtaigniers, dont les fortes racines soulèvent les pans séculaires, tandis que le fruit tombé des hauts rameaux, en germant parmi les moellons, les écarte. Au bout d'une heure passée sous ces châtaigniers dans la compagnie de M. G., qui a voulu nous y guider lui-même, nous descendons le revers opposé du mont, en nous dirigeant sur Levey. Chemin faisant, Shall jette nonchalamment des pierres dans des directions quelconques, lorsqu'un faucheur se réveille tout exprès



pour lui vociférer une apostrophe tonnante. Shall, occupé de nuages principalement, ne remarque, n'entend ni ne s'étonne, en sorte que toute la bordée porte bientôt sur M. Töpffer. « Si vous saviez votre métier, lui crie le faucheur, vous n'élèveriez pas des mosieux rien que pour les enseigner à jeter des cailloux dans les regains... Dites voir ! quand j'aurai éreinté ma faux à faucher les cailloux de votre petit mosieu, c'est-il vous qui me la referez bien tant ? » etc., etc. Il y a dans la vie des moments désagréables pour l'instituteur, en voici un, sans compter les autres.

Il faut que les eaux de Lavey aient d'éclatantes vertus, puisque, malgré l'ingrate nudité de l'endroit, elles attirent annuellement une nombreuse société de malingres. L'on dirait un terrain qu'a ravagé l'incendie et sur lequel on vient de rebâtir hâtivement, en commençant par l'auberge. Point d'ombrages, peu d'espace, et pour vue la vallée de Saint Maurice, là justement où elle a commencé d'être pauvre et grillée. Les environs,



LA TOUR DE DUING.

dit-on, valent mieux que l'endroit même, et nous qui venons de quitter Bex et Duing nous en sommes tout convaincus, mais cela revient à dire que Lavey est un charmant séjour, à la condition que l'on se tienne ailleurs. Quoi qu'il en soit, la petite rue que forment les bâtiments des bains s'ouvre par une salle de bal, et se termine par une chapelle méthodiste, deux édifices qui, ailleurs, s'excluent; mais c'est le propre des établissements de bains que de réunir les diaphanes et les obèses, les sanguins et les lymphatiques, les timorés boiteux et les viveurs ingambes.

Outre des agréables qui stationnent et des vicomtes qui fument, nous rencontrons à Lavey une personne de connaissance. C'est ce monsieur alsacien qui joue du flageolet, et avec lequel nous passâmes, il y a douze mois, une si agréable journée au Grimsel. Après échange d'amical ressouvenir, nous le laissons à sa cure, et, poursuivant notre chemin à l'ombre de menaçantes nuées, nous voici tout à l'heure à Pisse-Vache. Il faut que ce soit fête aujourd'hui dans le pays, car nous croisons des charretées de gaies villageoises et des endimanchés par douzaines. Le Valaisan endimanché est drôle à voir : chapeau tantôt rond, tantôt à cornes, tantôt galonné, toujours de l'autre monde, chemise rigide, souliers conformes



et un beau parapluie rouge. Ainsi vêtu, il chemine, grave et cambré, tout calme de simplicité, et tout aise de bonhomie.

Halte à Pisse-Vache, où ce n'est pas un hôtel qui se bâtissait l'an der-

nier, comme nous l'avions cru et imprimé, mais bien une scierie, symbole spirituellement choisi de ce progrès qui assiège tout, jusqu'aux cascades. Las et altérés que nous sommes, nous ne laissons pas que de demander chopine à cette scierie, et d'emblée un brave scieur nous répond qu'il va nous servir sur la marge même du torrent, où, nonchalamment étendus et les cocos tout préparés, nous attendons avec impatience de pouvoir



rougir de vin l'onde trop fraîche pour nos sueurs... Au bout d'une demi-heure, le brave scieur reparait : « Le commissaire Nicolier ne voulions pas ! » s'écrie-t-il ; et pour justifier ce refus du commissaire Nicolier, il se met à expliquer toute la législation du Valais concernant le vendage des liqueurs et spiritueux. Ceci ne nous désaltère pas du tout, aussi nous repartons enrodis, clopinant, l'estomac creux et la bouche sèche, pour éprouver bientôt ces démoralisations qu'au reste on n'évite guère à quelque heure de la journée que l'on parcourt ces trois lieues de route plate, monotone et poudreuse qui sépare Saint-Maurice de Martigny. En preuve de ceci nous dirons que M. Töpffer, par exemple, qui a bien fait vingt fois ce chemin, en est à y reconnaître ses coins à s'étendre et ses retraites où gémir, aussi sûrement qu'une haridelle de patache reconnaît les tavernes de son cocher et ses haltes à picotin. Une scierie donc manquait seule à cette route sciante, et l'y voilà.

Il est bien vrai aussi que la marche, lorsqu'une des jambes est obligée de traîner l'autre, est une sorte d'allure physiquement bien imparfaite et moralement très-morne pour qui se dispose à faire à pied le tour du mont Blanc et une visite au mont Rose. A moins pourtant, à moins que l'exercice, que la montagne surtout, que cet assouplissement délectable qui résulte de la diversité des pentes, des terrains, des sentiers, cette élasticité alpine que développent l'approche du glacier et la vue des rhododendrons, ne viennent rendre aux membres perclus la santé et la vigueur. *That is the question*, et M. Töpffer y songe assez sombrement, sans pouvoir la résoudre encore. En attendant, une scierie, mieux encore que tout autre spectacle, s'assortit à ses pensées.

Nous arrivons de jour à Martigny, où chaque amateur, après avoir disposé de sa canne, s'achète une pique. Canne? pique? *that is* encore *the question*. Selon nous, pour le petit particulier de quinze ans, la canne est préférable; pour le particulier de quarante ans, la pique vaut mieux. Histoire de jarret, au surplus. Quand la rotule est jeune, et que le touriste en est encore à préférer les descentes aux montées, parce qu'il trouve son compte à s'y lancer à la course, la pique n'est qu'un embarras. Quand, au contraire, la rotule est arrivée à l'âge de discrétion, et que le touriste en est à ne plus lancer sa personne à l'aventure, la pique alors est souveraine. Elle tâtonne, elle assure, elle retient, le tout sans que le buste ait seulement à se pencher en avant, ni le bras à changer de hauteur: le poignet en serrant, en desserrant, fait toute la manœuvre, et c'est alors comme trois jarrets au lieu de deux. En outre, dans les passages un peu croustilleux, la pique est de très-bon secours, si elle est bonne toutefois, chose rare. En effet, toute pique qui n'est pas faite d'un jeune arbre coupé tout exprès, mais au contraire d'une pièce prise dans le bois d'un gros tronc, n'est qu'un étai trompeur qui se brisera juste au moment où vous aurez compté sur lui, comme font les amis pris au hasard sur le gros tas, ou encore comme fait le meilleur des escabeaux, si d'ailleurs il a le pied grêle ou la jambe mal emboîtée.

Martigny est un point central où s'entre-croisent les routes du col de Balme, du Saint-Bernard et du Simplon; aussi est-il rare qu'on y passe quelques heures sans découvrir quelque nouvelle espèce de touriste. Pendant qu'assis sous le porche ou flanant sur le seuil de l'auberge nous attendons l'heure du souper, voici venir à la file le touriste *trapu*, le touriste *chevchu*, le touriste *dévalisé*, d'autres encore. Le touriste *trapu* est simplement une large carrure qui voyage, portée sur deux jambes

fortes : il faut y regarder de bien près pour apercevoir, fichée dans cette carrure comme un petit bouchon sur une grosse amphore, une impercep-



tible casquette avec des yeux dessous. Le touriste chevelu est, ainsi que le nom l'indique, une crinière démesurée qui marche sur deux jambes



grêles. Le dévalisé est un grand particulier qui, pour être plus au frais, a tout mis dans son sac, veste et culotte; aussi, n'était sa charge, on le dirait échappé tel quel d'entre les mains des brigands. Tandis que les deux premiers, fiers de leur monstruosité phénoménale, s'attendent au regard et semblent un dromadaire de ménagerie qui, lâché dans la campagne, laisse le gamin s'approcher et le bourgeois regarder pour rien, le



dévalisé, au contraire, humble de sueur et boiteux de fatigue, donne de l'air à ces rossés de collège qui rentrent au logis décolletés et mi-vêtus.

Au surplus, ce *chevelu*, ce *trapu*, ces *barbus* d'hier, tant d'autres qui, rien que par plus de crin ou de stature, se font un mérite personnel et une position dans le monde, ne seraient-ils point tous ensemble une variété de sots qui n'appartient qu'à notre temps? Sans doute, alliés à ceux d'esprit ou de caractère, les avantages naturels de jeunesse, de traits, de stature, sont aussi précieux qu'attrayants, et nous sommes fort de l'avis du poète :

Pulchrior et veniens, sed pulchro in corpore virtus.

Mais ces mêmes avantages, devenus factices, phénoménaux à force d'art, de savon ou de gymnastique; devenus galons de vanité, épaulettes d'orgueil, insignes de distinction à force d'être mis en montre; devenus la

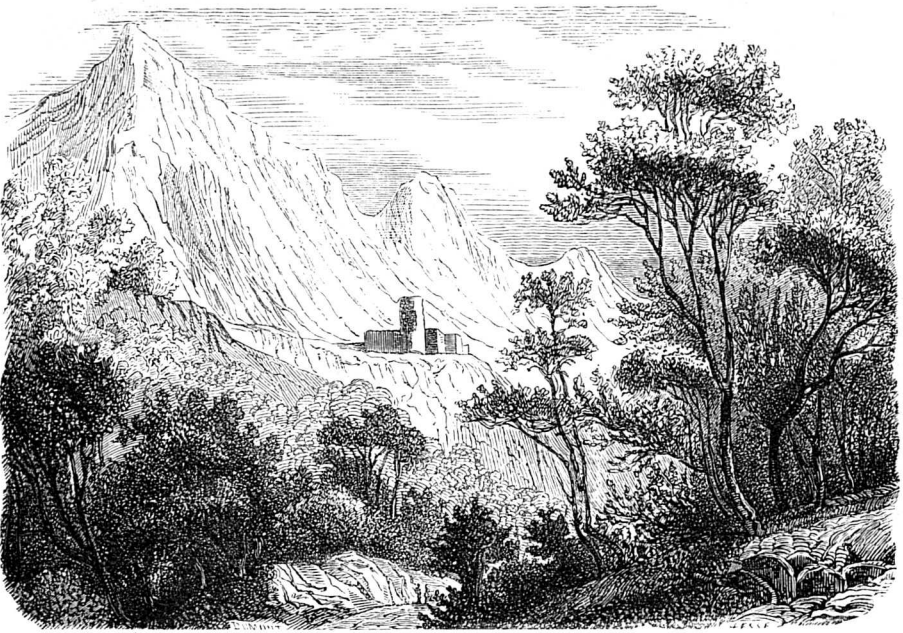
gloire du particulier et le tout de l'homme..... rien, non, rien, ce nous semble, n'est mieux fait pour provoquer un secret et nauséabond dégoût, rien pour vous faire trouver dans un bœuf des prés, dans un âne des champs, un animal plus spirituel et plus aimable, un semblable si l'on veut, pas plus bête, mais bien moins sot que ceux-là. Ah ! fi des époussoirs habillés ! et quand donc viendra le temps où, devant le ridicule que l'opinion épargne encore à ces crinières modèles pour le déverser bien souvent sur des travers douteux ou même honorables, elles n'oseront plus se faire voir qu'à leur vraie place, dans la montre des coiffeurs artistes, entre une enseigne Pivert et un flacon Macassar ! Quand viendra le temps où, tout au moins, de ces nullités velues, de ces austères de parade, de ces pattus muets qui singent l'âme forte et le génie incompris, nous remonterons jusqu'au simple fat de qui la vanité frivole et sans hypocrisie ne se passe d'ailleurs ni d'esprit, ni de grâce, ni de gaiété, parce qu'encore est-il qu'il vise à séduire tout autant qu'à paraître ! Pour nous, entre le papillon et le bouc, et en fait d'agrément, notre choix n'est pas douteux. Et puis voici la cloche du souper, adieu la morale et adieu les dégoûts !

Ohé ! souper modèle aussi ! souper monstre ! truites et grives, bécasses et chevreuil, bœuf et chamois, toutes les sauces de l'alphabet, et, comme pour relever ces somptuosités par les saveurs du contraste, de jolis plats épars où, verts et croquants comme si on les cueillait à la tige, de tout petits haricots amorcent le palais blasé, tendent de doux pièges à l'appétit pas encore défaillant, mais dégrossi et plus disposé à distinguer et à choisir..... Par malheur tout ceci se consomme précipitamment, au bruit crépitant de sommeliers par douzaines et au vacarme infernal d'une machine perfectionnée. C'est une caisse en bois, un buffet tout entier, qui, à chaque service, à chaque plat, à chaque impatience soudaine d'un quelconque des douze sommeliers hâtifs, descend à grand orchestre dans l'étage inférieur, pour remonter sur l'aile asthmatique d'une vis essoufflée que fait tourner une manivelle rauque. Tant de mécanique angoisse et de soubresauts coup sur coup finissent par donner, à la lueur des flambeaux surtout, une impression de danse macabre, en sorte que, quand tout est fini, l'on est bien soulagé.

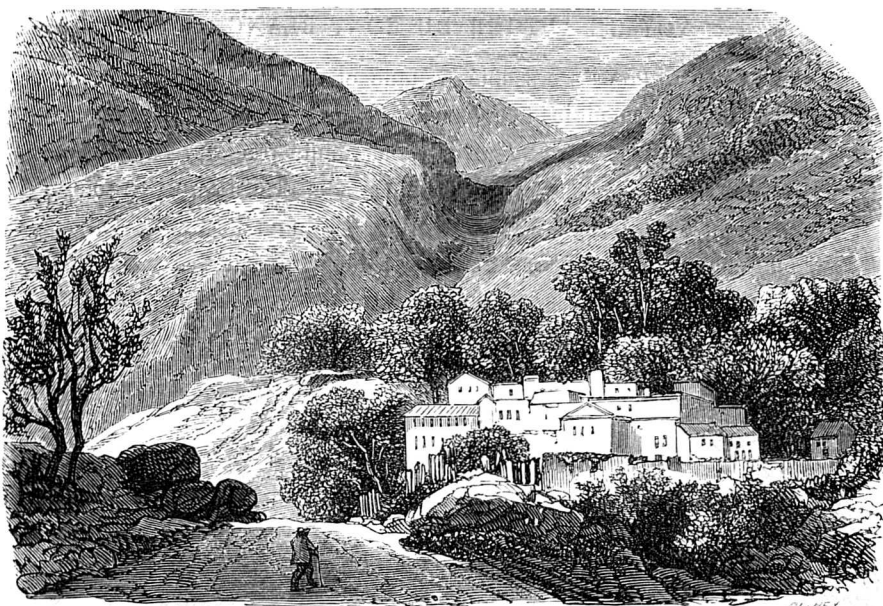
Le Valais est, comme on sait, en pleine régénération, et Martigny est le centre lumineux d'où rayonnent sur le pays les bienfaits d'une civilisation radicale. Aussi pensons-nous qu'il faut voir dans cette machine assourdissante, tout comme dans la scierie de Pisse-Vache, un produit et un symbole tout ensemble de ce progrès qui envahit cette contrée, et qui

a visité la nôtre. Progrès essoufflé, rauque et macabre; progrès à vous faire regretter amèrement les temps où l'on soupait sans vacarme, modestement servi par deux filles attentives, mais enfin progrès, et, sous ce rapport, chose désirable au premier chef, témoin Ernest, qui, ce soir, a pu souper tout éveillé, malgré un irrésistible besoin de dormir.

Comme nous devons repasser à Martigny dans huit jours, d'ordre supérieur, l'on décharge ici les sacs de tout ce qui n'est pas indispensable pour l'expédition du tour du mont Blanc, et, cette opération faite, chacun va se coucher.



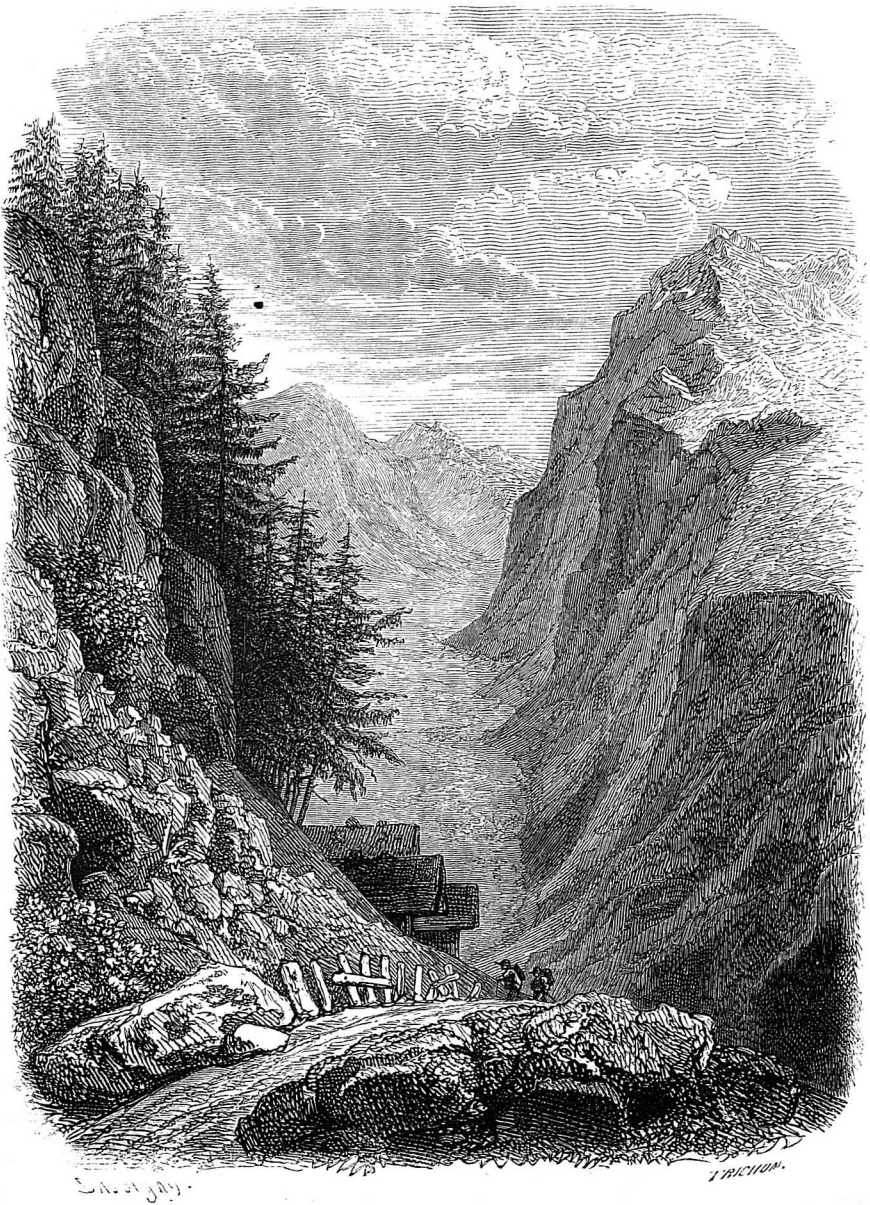
LA TOUR DE MARTIGNY.



TROISIÈME JOURNÉE.

Nous partons aujourd'hui de bonne heure et à jeun. L'air a cette sérénité matinale qui promet une belle journée : tout au plus quelques traînées de vapeurs, qui se cherchent dans le haut des airs, nous font-elles craindre de trouver voilées les sommités dont nous allons chercher le spectacle. Plus d'abbé, du reste. Martin, pour cinq francs que lui a coûté une blouse à la dernière mode de Martigny-la-Ville, se trouve transformé en laïque, et, faute de poche, il s'équarrit la poitrine au moyen d'un grand album inclus.

Entre Martigny-la-Ville et Martigny-le-Bourg, on ne manque jamais de rencontrer des crétinisés à choix. Cette fois, ce sont deux particuliers qui ont réuni en commun leurs facultés aux fins de conduire une vache; mais, en vérité, l'on dirait que c'est la vache qui les mène paître. Tandis que,



VALLÉE DU RHONE DU HAUT DE LA FORCLAZ.

muets et stagnants sous leurs chapeaux à cornes, ils marchent de cette allure qui n'est ni le pas, ni l'amble, ni quoi que ce soit de définissable, la bête paraît auprès d'eux une commère accorte et bien prise, qui s'en va, en tricotant, vendre son lait aux citadins. Nous traversons Martigny-le-Bourg, et tout à l'heure nous voici tous engagés dans les pentes de la Forclaz, à l'exception de Poletti et de Canta, qui ont manqué le sentier et



pris la route du grand Saint-Bernard. Après délibération on les abandonne à leur sort, qui ne peut manquer d'être celui de rebrousser vers le déjeuner aussitôt qu'ils se seront aperçus qu'ils s'en éloignent.

Les pentes de la Forclaz, qui sont rudes à descendre, ne sont pas douces à monter. Outre que le sentier est à peine zigzagué, et que, du bas au haut, les aspects ne changent ni devant ni derrière, l'on n'y rencontre d'ailleurs l'aubaine d'aucun replat consolateur. Mais jusqu'à mi-hauteur, les noyers d'abord, les châtaigniers ensuite, défendent le sol contre les ardeurs du soleil; et là où de bienfaisants rameaux ne se joignent pas en dôme au-dessus du sentier, on peut le quitter pour suivre le long des vergers l'ombre continue des grands arbres. Quelques touristes nous croisent ou nous dépassent, et aussi un brave homme avec son mulet chargé de deux barils; cet homme est communicatif. « Tel que vous me voyez, nous dit-il, c'est moi que je les entretiens de vin par là-haut. A minuit, je charge ma bête, et j'y grimpe pour redescendre avant la chaleur... et aussi pour

avoir de la compagnie, reprend-il, car vous ne savez pas, vous autres, que dans ce creux il passe plus de gens la nuit que le jour. Ah ça, bonsoir, et conservez-vous. »



Plus loin, c'est une bonne grosse dame qui descend aussi précipitamment que le lui permettent son âge et son embonpoint. Elle nous aborde, et de ce ton familièrement affectueux et poli qui est propre aux gens de ces vallées : « Pardon, messieurs, si je vous arrête... Ne savez-vous point de remède pour l'érysipèle ? » Nous nous regardons les uns les autres, fort embarrassés de trouver un remède pour l'érysipèle. « C'est pour notre petite, continue-t-elle, qui est tant, tant malade ! Je lui ai monté hier du

sirop de gomme qui n'a rien avancé. » Survient madame Töpffer, qui dit son idée. « Eh bien, chère madame, faites-moi cette consolation de voir notre petite en passant ! Vous lui ferez du bien en attendant le médecin que je vas querir. » C'est le cas ou jamais d'être médecin malgré soi ; en sorte que nous promettons tout ce qu'elle veut à cette brave femme, qui repart émue comme elle est, mais soulagée pourtant.



Au bout de deux grandes heures, nous atteignons le sommet du col. De cet endroit, l'on aperçoit, tout au fond d'une étroite et nue vallée, quelques grises toitures éparées sur un bout de pâturage : c'est Trient ! Aussitôt l'avant-garde d'y courir pour commander le déjeuner et en hâter les apprêts. Honneur sans doute à l'avant-garde !... mais il n'en est pas moins vrai que dès ici commencent, pour le traînard affamé, les doux moments, les croissantes joies. Sans hâter le pas, bien mieux ! tout en s'accordant désormais de petites haltes inestimables, il voit au-dessous de lui les messagers de la faim descendre à grands sauts, arriver au bas, enjamber les clôtures, couper par les prairies, et franchir un seuil... il voit une riche fumée s'élever en tournoyant dans les airs, et, rempli d'aise à ce ravissant signal, il se lève, ingambe et léger, pour ne plus se rasseoir qu'autour d'une table qui se trouve servie quand il arrive. Celui qui écrit ces lignes

connaît à fond cette pratique, et, chose honteuse à dire, sans cesse, en voyage, on l'a vu préférer aux glorieuses palmes du dévouement agile les délices calculées de ce sybaritisme de traînard.

En approchant de Trient, nous apercevons une longue figure d'homme noir qui va et vient lentement sur l'aride plate-forme d'un rocher attenant à l'église. C'est le curé du lieu, un bon vieillard en soutane trouée, qui



s'édifie dans un bréviaire crasseux. Que de degrés dans une même condition! et quelle distance n'y a-t-il pas encore de ces deux curés de Cedruns, dont, l'an passé, nous troublâmes la partie de dames, à ce pauvre prêtre claquemuré entre des rocs stériles et une muraille de glaciers! Et, toutefois, peut-être que, lui aussi, quand il porte envie à la condition des opulents touristes qui passent devant sa hutte, il dédaigne à tort sa destinée, et souhaite d'échanger des biens trompeurs contre une saine pauvreté.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à Trient, comme dans presque tous les endroits de vaches et de pâturages, le beurre est fort et le lait rare. Sorbières demande du *kirsch-wasser*, on lui apporte de l'eau de cerises. C'est du *kirsch-muss* qu'il voulait dire, cette confiture des montagnes à cerisiers. Mais ici, à peine quelques mélèzes et trois ou quatre pommes de terre frileuses qui se hâtent de croître dans le jardin du curé. Il faut donc nous contenter de ce miel blanc que font les abeilles avec le suc embaumé des fleurs alpines, et auquel la renommée a donné le nom générique de miel de Chamouny. Malgré les imperfections de ce repas, personne ne désavoue l'incalculable prix d'une ou quatre tasses de café au lait, après une marche matinale de trois heures, et, sur la proposition de M. Töpffer, l'assemblée

vote à l'unanimité que c'est bien là le déjeuner classique du piéton. Sur ces entrefaites, arrivent Poletti et Canta, tout rouges de hâte et les poches pleines d'aventures à raconter. Pendant qu'ils prennent leur repas, les artistes se sont mis à l'œuvre; d'autres s'en vont faire un feu au pied du rocher voisin, et Léonidas en pleurs cherche partout dans le pâturage son coco perdu et son numéraire envolé : c'est cinq francs.

Après le col de la Forclaz, c'est le col de Balme que nous voulons franchir. Laissant donc sur la droite le beau passage de la Tête-Noire, nous remontons la vallée de Trient jusqu'à ce que nous ayons atteint les pentes du bois Magnin; pentes rapides, mais ombreuses, humides, zig-zaguées, et où une multitude de spéculations abrégatives s'offrent aux marcheurs entreprenants. Canta les entame toutes à la fois, s'y embrouille, s'y attarde, et finit par faire la moitié de sa route pendu aux racines, à



cheval sur des troncs gisants, ou rampant à plat ventre le long des gazons trop rapides. Il faut, pour spéculer, non pas seulement de l'ardeur, mais de l'expérience et du coup d'œil : alors c'est un vif amusement, et quelques-uns de nos anciens, passés maîtres dans cet art, font vraiment de très-élégantes prouesses. En plaine, l'occasion de spéculer se présente rarement; en montagne, presque toujours, et si à la précaution préalable de s'être bien orienté on unit l'intelligence des roches et des terrains, la connaissance des traces et des signes, l'instinct des approches et le pressentiment des obstacles, l'on peut sans danger s'amuser à résoudre des problèmes de communication qui autrement, en menant tout droit sur le

penchant d'une arête ou sur le bord d'un abîme, n'offrent d'autre solution que celle de s'y jeter la tête la première si l'on ne préfère rebrousser sur ses deux pieds.



Au-dessus du bois Magnin la pente diminue de rapidité, et l'on s'élève sans trop de peine le long de pâturages nus qui, à gauche, s'appuient contre des sommités stériles, et, à droite, penchent vers une gorge profonde. Des vaches paissent en cet endroit, et un taureau aussi, qui se met à regarder curieusement le manteau rouge de madame Töpffer. On fait disparaître l'écarlate, tout en tâchant de se faire perdre de vue bien vite. Mais le moyen, là où il n'y a pas un arbre, pas un quartier de roc, et à peine quelques tertres très-malaisés à mettre derrière soi ? En vérité, si l'on s'en tire, c'est uniquement parce que ce seigneur taureau se trouve être un bon enfant.

Un peu plus loin nous atteignons aux flaques de neige : grande joie, et vite des granites. Pour faire un granite, l'on met dans son coco une poignée de neige, force sucre en poudre, puis l'on presse dessus le jus d'un citron. Il ne reste plus ensuite qu'à brouiller le tout ensemble, et l'on obtient un breuvage de la dernière transcendence. Tant qu'il y a un citron dans la troupe, la fabrication continue; et, quoique, d'après une mystérieuse loi, ce soient toujours les mêmes qui ont songé à se pourvoir de citrons, et toujours les mêmes qui n'y ont pas songé du tout, il se fait toujours, aussi par une autre loi, celle d'une camaraderie bien aimable, que chacun a sa part de granite, et que la prévoyance d'un seul sert à régaler tout le monde. Et c'est ici encore un avantage qui résulte du grand nombre de voyageurs faisant troupe commune. L'amadou est dans une poche, le briquet dans une autre, un troisième apporte sa pierre, et finalement tout le monde a du feu.

Nous sommes arrivés à Trient pas mal fatigués déjà, et l'on pourrait croire qu'après avoir gravi dès lors au soleil de midi les pentes du col de Balme, de notables symptômes de lassitude et d'écloppement doivent s'être



manifestés, au moins chez quelques-uns des voyageurs. Tout au contraire, ce sont les fatigues de Trient qui ont disparu pour faire place à cet allègement, à ce ressort, à cette élastique vigueur que l'on éprouve infailliblement et de plus en plus à mesure qu'on s'élève sur les hautes cimes.

Sans même s'y asseoir, sans même suspendre la marche, le repos vous y visite, et non pas ce repos qui n'est que la cessation d'une fatigue passagère, mais ce repos qui aspire à s'employer, qui demande à partir. Ernest lui-même, qui jamais encore n'avait été mis à pareille épreuve, est gaillard, dispos, vieille garde; il marche, il saute, il gambade, mais ne se rend pas. Bien plus, M. Töpffer a retrouvé l'assouplissement et la force; le voilà qui jouit de deux jambes équivalentes pour lesquelles cette promenade autour du mont Blanc ne sera plus qu'un jeu. Aussi en est-il à la prosopopée, à l'hymne envers ses chères montagnes; aussi est-il pour la centième fois bien convaincu (jusqu'à ce qu'un beau jour l'épreuve vienne à manquer) qu'il n'y a mal, ni douleur, ni chagrin, ni misère, qui ne se dissipe au contact des hautes rampes, au grand air des sommités alpestres. Et comme il s'est arrêté pour dessiner, avant d'y entrer, le pavillon du col de Balme, voici Martin Marc qui accourt vers lui une écuelle



fumante à la main. « C'est du bouillon gras! crie-t-il de tout loin. L'on a eu le bonheur de tomber sur une marmite de bouillon gras, et toute la pension, monsieur, se régale de bouillon gras. »

Il y a, nous le croyons, une gastronomie louable, et il n'est peut-être pas indigne d'un homme sobre d'insister sur la friande excellence des mets simples : d'un bouillon gras, par exemple. Celui-ci, extrait de quelques quartiers de mouton, saupoudré de gros sel et servi bouillant sur ce col exposé de si près aux haleines du glacier, paraît en vérité d'une surnaturelle excellence, sans compter que l'écuelle, qui fait poêle, redonne leur souplesse aux doigts engourdis, et lance au visage de chaudes vapeurs.

Quelle cuisine ! et comment oublier qu'à si peu de frais on ait pu faire un si délicieux festin ! Bien des endroits nous seront devenus chers à quelque titre pareil, et, tout vilain qu'il est, il vivra éternellement dans nos cœurs, ce Châtel-Saint-Denis, où nous tombâmes un jour sur un long convoi de gâteaux sortant du four.

Cependant, arrivés au sommet, un magnifique spectacle s'est déroulé à nos regards : à gauche, la chaîne du mont Blanc, tout un chaos de glaces pâlissantes, d'arêtes noires, de mouvantes vapeurs ; à droite, et sur une nue sombre et tonnante, la dentelure empourprée des Aiguilles Rouges ; au ciel, tous ces signes d'orage qui font pressentir le bienfait d'une ondée et la prochaine gloire du couchant. Toutefois notre attention n'est pas toute pour ces splendeurs, et, avec les hommes du pavillon, nous suivons des yeux deux Anglais qui se sont aventurés, contre l'avis de leur propre guide, à gagner le glacier du Tour en longeant obliquement les sinuosités d'une pente roide et rocailleuse. Bientôt l'œil ne peut plus les suivre : une lunette est dressée ; et à voir alors ces deux obstinés, qui, suspendus, père et fils, sur un effroyable abîme, persévèrent dans leur périlleux voyage, l'inquiétude finit par devenir instante, aussi bien que gratuite. Nous quittons le col.

Mais à peine avons-nous perdu de vue ces deux fous qui bravent étourdiment de si visibles périls, que nous voici dans le cas de délivrer une femme de chambre anglaise d'un danger qu'elle ne court pas du tout. Cette



bonne demoiselle s'est allée mettre en tête qu'une vache qui la regarde est un taureau qui la poursuit, en sorte que, pâle et immobile, elle en est à

attendre depuis un grand quart d'heure que sa destinée s'achève. De son côté, la vache, peu accoutumée à voir des femmes de chambre anglaises prendre racine dans son pâturage, ne perd pas de vue son fantôme, et se tient prête à fuir, si seulement il lui plaisait de bouger. Sans notre venue, cette mutuelle fascination durerait encore. Plus bas, ce sont deux gros barbus français, qui, haletants, évaporés, dévalisés de tout vêtement superflu, et plaintifs de famine, montent d'un air lugubre et insoumis. « De



grâce, messieurs, nous disent-ils sans autre forme de salut, mangerons-nous bientôt? Vous voyez deux ombres. Depuis ce matin, de glaciers en cascade, et pas un haricot! » Nous annonçons à ces deux malheureux qu'ils ne sont plus qu'à trois quarts d'heure d'un pavillon où ils trouveront du pain, du vin et du bouillon gras, et cette nouvelle leur donne le courage de poursuivre leur route.

Nous descendons le col de Balme à la course; et arrivés en moins d'une heure au village du Tour, le premier que l'on rencontre sur ce revers, nous dépassons bientôt après Argentière, où les douaniers de Sa Majesté Sarde se montrent bien plus désireux de nous louer des chars que de visiter nos sacs. Mais, des chars, qu'en ferions-nous? Le ciel s'est découvert, la soirée est fraîche, et les deux lieues qui nous restent à faire nous semblent une trop courte carrière pour notre ardeur. Bien plutôt nous serions disposés à avoir compassion des troupes d'amazones et de cavaliers transis

que nous devançons de loin en loin. En effet, outre que, dans ces routes étroites, l'on ne chemine à mulet qu'à la condition d'être trop éloignés les uns des autres pour pouvoir s'entretenir, l'allure de ces animaux a ses duretés, comme on sait, en sorte que, sur la fin du jour, c'est le corps



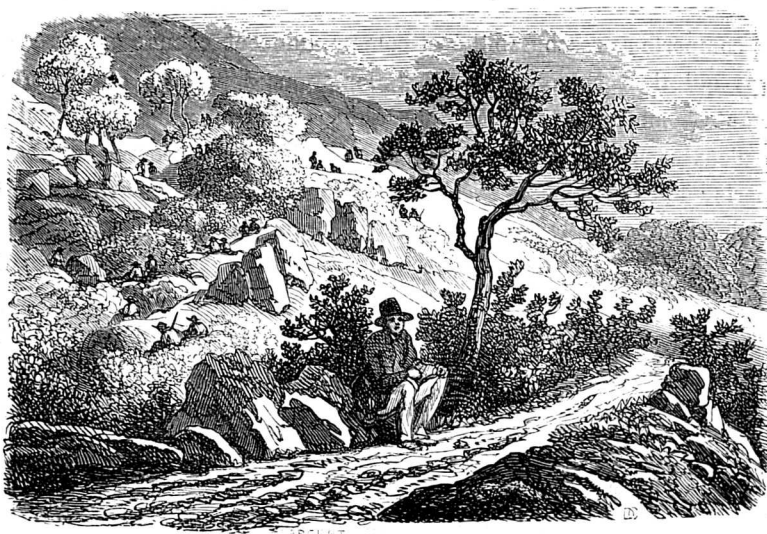
enroidi et les reins brisés que l'on s'approche d'un gîte d'heure en heure plus vivement désiré. Une de ces caravanes se compose tout entière de dames : ce sont la mère, l'épouse, les sœurs et les filles des deux Anglais dont nous avons là-haut observé les promesses. Une autre a pour chef un lord à armet, à long nez, à jambes grêles, qui, enfourché sur une mule maigre, est bien la plus fidèle représentation de don Quichotte que l'on puisse se flatter de rencontrer jamais dans ces parages.

Le Prieuré, où nous arrivons à l'heure du crépuscule, est animé par un grand concours de touristes arrivés ou arrivants, de guides, de mulets, de chèvres aussi, qui, tout en regagnant l'étable, promènent parmi la foule leurs caprices et leurs sonnettes. Nous allons descendre à l'*Union*, et tout à l'heure la table se dresse, d'abord pour nous, puis à la file pour une kyrielle d'arrivants. Par malheur, les plats aussi, en particulier un appétissant quartier de chambois, arrivent pour nous d'abord, puis s'en vont à l'autre bout du monde régaler ces kyrielles. Par ce procédé, nous faisons la plus triste chère du monde : de la graisse de mouton et des os de coq,

sans plus. Il faut ou rire ou se fâcher : nous prenons le premier parti, quitte à montrer nos dents longues quand viendra l'heure de payer la carte.

Oisifs que nous sommes à cette table sans mets, nous profitons des instants pour bien observer le touriste *pekoe*. Le touriste *pekoe*, toujours Anglais, fait table à part avec ses ladies. Rasé de frais, parachevé de toilette, et dédaigneux de tout, excepté de sa provision particulière de thé superfin, il se partage avec une gravité égale entre le rituel de l'infusion et la lecture du *Galignani*, entre les minutieuses pratiques qu'exige l'intacte conservation de l'arome et les victoires de la Chine ou les désastres de l'Afghanistan. Cependant les ladies promènent nonchalamment leurs beaux yeux bleus sur les continentaux qui entrent, qui soupent, ou qui sortent, jusqu'à ce que, le travail de l'infusion étant terminé, elles s'administrent nonchalamment aussi tasse sur tasse et tartine sur tartine. Le tout est extrêmement solennel, et vingt-six tables *pekoe* font certainement moins de bruit et de discours qu'un Français seulement et madame son épouse prenant un bouillon gras sur l'angle d'une nappe.





QUATRIÈME JOURNÉE.

La carte à payer est excessivement modérée, presque nulle, comme le souper; de plus, l'hôte nous fait ses excuses de nous avoir affamés au profit des survenants, qu'il a ensuite affamés au profit d'autres survenants. Il n'y a donc pas moyen de se fâcher : c'est presque toujours le cas, quand on ne commence pas par là. Un excellent et copieux déjeuner nous remet à neuf, et nous partons.

Le ciel est nuageux, les sommités sont voilées, et ceci nous aide à renoncer à la course du Brévent, que nous avons d'abord projeté de faire. Quand même nous n'avens pas besoin de guide pour nous rendre à Saint-Gervais, nous ne laissons pas que d'engager dès ici Jean Payod pour autant de jours que durera notre excursion autour du mont Blanc. C'est sottise, en effet, que de se priver, pour quelque motif de minime économie, de l'avantage d'avoir un guide de Chamonix; car d'avance on peut compter que ce guide sera expérimenté, rempli de complaisance, exempt de hâblerie, décent de ton et de manières, et sachant fort bien ce

que comporte sa responsabilité et comme guide et comme membre d'un corps qui tient à sa bonne réputation. Nous apprenons que, cet été, soixante hommes de la vallée ont été reçus au nombre des guides, et pas un d'eux sans avoir été préalablement appelé à faire preuve, par-devant experts, de connaissances spéciales suffisantes. Cette organisation, outre qu'elle assure aux étrangers les garanties qu'ils ont droit de réclamer de la part de ceux qui s'offrent à les guider dans les passages difficiles des Alpes, les a délivrés de ces obsessions auxquelles ils étaient autrefois en butte de la part de guides marrons une et deux journées déjà avant d'arriver au Prieuré.

Ces guides de Chamonix, parmi lesquels vivent encore toutes les traditions de De Saussure, et qui doivent principalement aux savants de Genève, avec lesquels ils ont été particulièrement en contact, l'esprit d'instruction et le tact des bonnes manières, sont, au fait, d'agréables compagnons de voyage tout autant que des guides excellents, et il faudrait être soi-même bien dépourvu de curiosité ou bien mal à propos dédaigneux pour s'ennuyer dans leur compagnie. Instruits de tout ce qui concerne les montagnes, causant bien et avec sens, comme tous les Savoyards, riches d'aventures à conter, et, au demeurant, observateurs par état, il n'y a sorte d'intéressantes choses que l'on ne puisse tirer d'eux, et nous sommes de ceux qui trouveraient leur conversation toute seule achetée à très-bon compte au prix de six francs par jour. A peine tenons-nous Jean Payod, que les questions lui pleuvent de vingt-deux côtés à la fois, en sorte que pendant la première demi-heure il ne sait trop auquel répondre. En attendant, il nous fait observer que dans ce moment le mont Blanc est voilé, non pas de nuages, comme nous nous l'imaginons, mais de neiges soulevées par le vent et formant, en effet, des traînées confuses et sans contours. « Je les connais par cœur, dit-il. Il y a quatorze jours que nous avons monté au mont Blanc avec deux messieurs italiens. Nous étions arrivés là-haut, au-dessus de la dernière rampe, et en moins d'une heure nous touchions le sommet, lorsque, d'un seul coup de vent, quatorze que nous étions, et bien attachés les uns aux autres, nous voilà jetés bas comme des capucins de cartes, et sans plus nous voir ni rien. C'était cette même neige soulevée. On s'est relevé et, en s'arquant les deux mains posées sur les cuisses, on lui a présenté le dos, jusqu'à ce que, la première bouffée passée, vite on a profité de la minute pour redescendre. Au bas de la rampe, déjà c'était plein soleil. Mais tous nous étions aussi fournis de neige en lames, soit bourrée dans nos habits comme dans un

sac, soit piquée à nos laines et à nos visages, que si nous y avions pris peine et adresse. » Nous avons appris, depuis notre retour à Genève, qu'une ascension tentée quelques jours après notre passage à Chamonix a échoué par la même cause.

A des hauteurs bien moins grandes, et en général partout où, dans nos montagnes, l'on atteint les neiges, ou encore le voisinage des neiges, l'on est exposé à des dangers analogues, dangers qui se trouvent être d'autant plus grands pour le touriste ordinaire, qu'il est plus isolé, et qu'il ne s'est préparé ni à les affronter ni à les éluder. Perdre sa route, n'apercevoir plus ni ses compagnons, ni son guide, ni le sol même sur lequel on marche, tel est le premier et inévitable effet de ce soulèvement des frimas; et si l'on prétend chercher sa sûreté dans une immobilité qui semble en effet dès lors forcée, cela revient à se choisir pour genre de mort l'engourdissement et le gel. Ainsi ont péri autrefois sur le col du Bonhomme deux dames sur la tombe desquelles chaque passant, aujourd'hui encore, jette une pierre en signe de regret pour ces infortunées, et de propice augure pour lui-même. Ainsi ont péri en 1830, sur le col du Bonhomme encore, deux touristes anglais, ce même jour où une caravane des élèves du pensionnat de Fribourg y échappait maltraitée, mais sauvée enfin, aux formidables assauts de l'effroyable tourmente. Ainsi nous-mêmes, au printemps de la même année, pour nous être engagés trop tôt dans les anfractuosités encore comblées de vieille neige du col d'Anterne, nous nous vîmes aux prises tout à l'heure avec une trombe formidable, et dix-neuf que nous étions, nous aurions péri tous jusqu'au dernier sans l'intrépide résolution et l'incomparable sagacité du chasseur Felisaz, notre guide, qui sut à temps encore, et en mettant à profit, pour tenter un extrême effort, le reste entier de nos forces, nous abriter derrière le sublime rempart des Fiz. Les Fiz! c'est une chaîne de majestueux rochers, de tours juxtaposées, qui, de leur cime altière, défient les tempêtes depuis le commencement du monde. Les Fiz! tant que battra notre cœur, ils s'y peindront comme un symbole de délivrance inespérée, de puissante joie, de reconnaissante effusion envers la bonté d'en haut!.... Pendant que nous en longeons la base, la trombe, accourue sur le sentier que nous venons de quitter, éclate, se déchire, lance en tous sens ses gerbes folles, et couvre au loin le col de ses formidables débris.

Comme on peut le croire, tant d'exemples funestes et cette alerte de 1830 nous ont rendus prudents à l'endroit des cols; mais nous ne nierons pas que ces chances à courir, à éviter, si l'on veut, ne soient, à nos yeux,

pour quelque chose, pour beaucoup dans le plaisir que nous trouvons à franchir de hautes sommités; dans l'attrayante émotion qui nous y accompagne, si le ciel ou le vent menacent; dans la sécurité radieuse et sentie qui nous y visite, si tout est azur au ciel, resplendissante sérénité sur les cimes prochaines et sur les croupes qui ondulent vers l'horizon. Cette année encore, peu favorisés par le temps, nous n'avons pas échappé aux orageuses nuées qui enveloppaient de nuit et de froidure deux ou trois des huit cols que nous avons passés, sans éprouver, en nous retrouvant désormais parfaitement en sûreté sur l'autre revers, des mouvements très-vifs de délicieuse satisfaction. Il est de fait qu'au sortir de ces nuées-là tout vous sourit, tout vous est soleil, même la pluie, et que, rincés jusqu'aux os comme nous l'étions après avoir passé dans un même jour le col du Bonhomme et le col de la Seigne, il ne nous serait pas venu à l'esprit de n'être pas infiniment contents et très-fortunés. Toutefois, nous le répétons, ce sont là des plaisirs qu'il ne faut se hasarder à goûter qu'en compagnie d'un bon guide, et après qu'on a acquis soi-même quelque expérience des us et coutumes des nuages ou du vent à un millier de toises au-dessus du niveau de la mer.

A deux pas du Prieuré, il s'agit de passer une flaque d'eau noire et bourbeuse. Alfred, qui ne fait pas usage des ponts, mesure de l'œil, prend



son élan, saute, et flac, en effet.... voici M. Töpffer et sa blouse neuve qui en un clin d'œil sont passés du propre au bourbeux. Autant vaudrait presque ce vermicelle dont, l'an passé, Sorbières fut arrosé par un sommelier chevelu. Vermicelle funeste! flaque indigne! Adieu joie, projets, fêtes et

plaisirs! Adieu toutes ces espérances que fonde un honnête touriste qui n'a pour garde-robe qu'un habit et sa blouse, sur l'éclat et la fraîcheur scrupuleusement ménagés de celle-ci! Vraiment, comme à ces malheureux que la flétrissure et le déshonneur atteignent au début de la carrière, et qui, en se voyant la livrée du vice, ne songent plus qu'à s'en donner les plaisirs, il ne reste guère à M. Töpffer qu'à patauger dans les flaques, qu'à s'asseoir dans les marécages. Pourtant il hésite encore à prendre ce dernier parti. A la première fontaine on le lessive à qui mieux mieux, et, rincé à fond, il sèche en marchant.

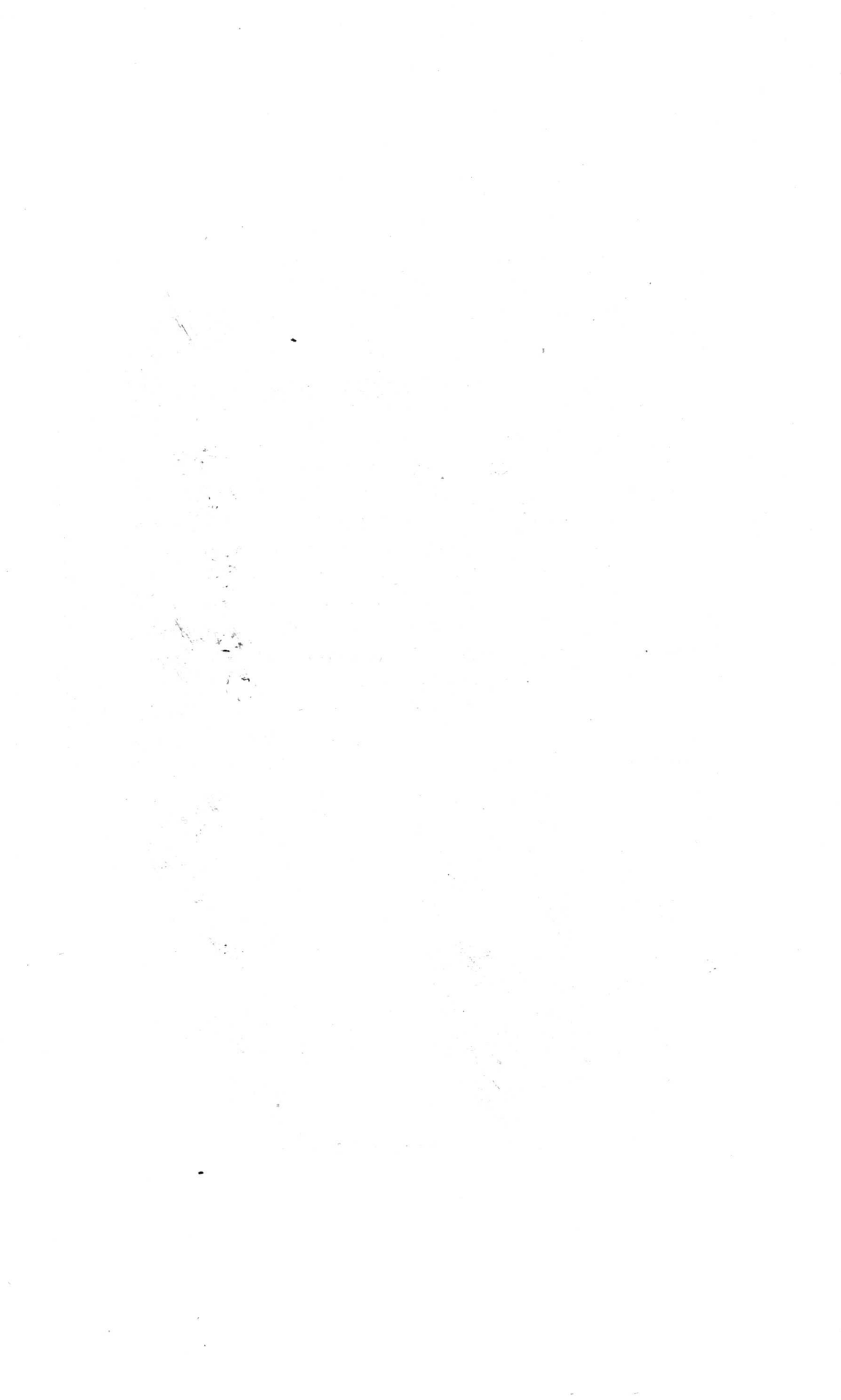
Au sortir de Chamonix, nous avons quitté la route pour visiter la cascade des Pèlerins, qui jaillit des roches voisines du glacier des Bossons. Cette cascade est curieuse. Une masse d'eau considérable tombe d'abord perpendiculairement, puis, heurtant à mi-hauteur contre la saillie excavée d'un grand roc, elle repart de là pour le haut des airs, se recourbe en arc, et s'en va à cinquante ou soixante pas environ plonger dans son lit. Les débris, les pierres que charrie le torrent prennent la même route; on les voit décrire l'arc et se briser ou rebondir au moment où ils frappent le sol. Jean Payod nous conte qu'une grosse pierre étant venue à s'engager et à se maintenir au-dessus de cette roche en saillie, la cascade perdit ce beau diadème que les étrangers viennent contempler. Mais, au bout de deux ans, une crue extraordinaire des eaux fit partir la grosse pierre, et les choses ont été remises dans l'état où nous les voyons. Du reste, pour jouir du spectacle, il faut grimper des gazons glissants et rapides qui penchent tout juste sur l'endroit où aboutit l'arc, en sorte qu'un particulier qui s'y laisserait choir recevrait une douche de bouillons et de cailloux sous laquelle en trois secondes il aurait cessé de vivre. Au moment où nous quittons la cascade des Pèlerins, une pèlerine y arrive seule avec son guide et le mulet qui la porte. C'est une jeune dame, pâle, belle, assoupie par la chaleur, qui, se laissant paresseusement balancer sur sa selle, rappelle ces lis solitaires dont tour à tour la tige flexible s'incline et se redresse au souffle capricieux de la brise.

Pour rejoindre la route sans rebrousser sur nos pas, il s'agit de passer le torrent que vomit le glacier des Bossons. Mais voici que le pont a été emporté dans la nuit. C'est le cas d'en construire un, et vite l'on se met en quête de perches, de pieux et de sapins gisants : mais l'onde furieuse se joue de tous nos efforts, lorsque apparaissent deux naturels, les mêmes probablement qui veillent à ce que le pont soit emporté toutes les nuits. Ces deux hommes traînent à grand effort de reins un long plateau de

mélèze; en voici un autre qui survient avec une corde; Jean-Payod dresse des culées, et tout vient à point moyennant salaire. Bientôt nous avons rejoint la route et, au travers d'une haie d'incendiés qui mendient, de filles et de garçons qui offrent à vendre ici du lait, là des cristaux, nous atteignons le joli village des Ouches.



Des Ouches, on peut se rendre à Saint-Gervais par le Prarion, que nous connaissons déjà; par la vallée de Servoz, en passant par Chède, dont le lac, jadis si éclatant de beauté, est aujourd'hui comblé de vase et de graviers; par la Forclaz enfin : c'est un col qui s'ouvre à la droite du Prarion, sur le prolongement de la même montagne. Il est une heure après midi, et la chaleur est étouffante; aussi l'idée de quitter la plaine pour gravir, à l'ombre des bois, jusque sur une sommité ouverte nous séduit-elle irrésistiblement. Par malheur, quatre de nos compagnons ont poussé en avant, y compris Ernest la Virgule, et il n'y a pas plus de prudence que de loyauté à les abandonner à leur sort en leur laissant ignorer le nôtre. Burgess s'offre alors à les poursuivre, à les atteindre, à les ramener sur nos traces s'ils sont peu éloignés encore, ou à prendre avec eux par en bas, en se chargeant de la tutelle d'Ernest, si, ayant déjà franchi le pont Pélissier quand il les rattrapera, ils ne doivent plus songer à nous rejoindre. L'offre de Burgess est acceptée, et nous voici gravissant à travers





POURMENAZ, LE COL D'ANTERNE, LES FIZ.

prés, le long d'un ruisseau tari, mais à l'ombre des aunes qui croissent sur ses bords.

Rien ne donne soif au voyageur comme un ruisseau tari. Ces graviers où se voient des signes récents d'onde fraîche et courante lui portent au gosier, et il se sent pour boire une brûlante ardeur. Telle est notre situation lorsque d'Estraing, Alfred et d'autres éclaireurs qui viennent de déterrer une basse cabane ensévelie sous un massif de grands arbres se mettent à crier à tue-tête : Du cidre ! du cidre ! En un clin d'œil la cabane est envahie. Ce cidre est dur, acide, sauvage, mais, mêlé avec de l'eau, bu sur place à deux heures après midi, par un soleil d'août, et à côté d'un ruisseau tari, il se trouve être comme le bouillon gras du col de Balme, un cidre modèle, un cidre nectar, un cidre à illustrer l'endroit et à le faire marquer sur la carte. Il y a du lait aussi, et plusieurs qui hasardent le mélange s'en sont trouvés mieux probablement qu'ils n'auraient fait de lait pur, et non coupé par ce vinaigre. Il y a du pain aussi, mais intraitable, immordable, absolument pas distinct d'un quartier d'écorce de sapin, et beaucoup plus dur. Des blés pourtant, des seigles croissent sur ces montagnes, mais pour l'exportation, pour la vente ; et à ceci l'on peut reconnaître la pauvreté sévère de ces bonnes gens, que, déjà privés de viande, ils ne connaissent d'autre pain que ce dur amalgame de graines grossières. En Suisse, dans des vallées toutes semblables, à la même élévation, jusque sur la lisière des glaciers, nous trouverons une population de montagnards qui, communément approvisionnés de viande salée, trempent d'ailleurs dans leur soupe ou dans leur laitage un excellent pain de seigle.

Au sortir de cette cabane, nous continuons de gravir la montagne le long d'un sentier délicieux. Déjà l'ombre enveloppe ce revers, mais au-dessous de nous les maisons de Servoz scintillent des clartés du soir, et, vis-à-vis, les Fiz, Anterne, Pourmenaz, les crêtes déchirées du Brévent s'empourprent à l'envi. Majestueux spectacle, tranquillité radieuse, impressions sublimes... Par malheur, éparpillés et à l'œuvre, nous n'en avons que faire. L'on vient en effet de s'apercevoir que toute cette montagne n'est qu'un jardin rempli à perte de vue de framboises et d'ambresailles en pleine maturité. En pareil cas tout gouvernement est dissous ; il n'y a plus ni berger ni chien, mais seulement des chèvres éparses en haut, en bas, dont chacune broute aux touffes, allant de l'une à l'autre, et si bien et si loin que tout à l'heure M. Töpffer, demeuré parfaitement seul, ne sait mieux faire que de s'asseoir sur l'herbe pour croquer à sa

façon les roches de Pourmenaz et les cabanes de Servoz au pied desquelles serpente la Dioza.

Au-dessus de cette Forclaz-là on trouve un petit plateau cultivé où crouissent, dans un terreau pétri sous les pas des bestiaux, deux cabanes plutôt encore habitées qu'habitables, silence absolu, solitude entière; des carbonari pourraient vivre là parfaitement oubliés des carabiniers royaux. Au delà la vue s'ouvre sur la vallée de Sallanches, où reluissent, au milieu



de prairies boisées, les sinueux contours de l'Arve. Mais bientôt on perd de vue ce spectacle pour descendre et remonter ensuite les flancs d'une fissure profonde, qui court du haut en bas de la montagne. De cet endroit l'on voit les Cheminées des Fées. Ce sont de naturelles pyramides dont on trouvera ci-contre le portrait. Quelques-unes sont décapitées, d'autres sont en train de se former, et voici comment la chose se passe. L'eau du

ciel frappe, délaye et entraîne incessamment la terre sablonneuse qui forme les deux côtés du ravin ; mais là où elle rencontre un maître roc, elle mine tout autour sans pouvoir rien sur la place qu'il recouvre et protège. De cette façon, le roc se trouve bientôt sur une sorte de tige, et l'on dirait un colossal champignon. Avec le cours des années et des eaux, cette tige s'allonge indéfiniment, jusqu'à ce que, devenue colonne, un beau jour elle chancelle, s'incline et croule écrasée sous son propre chapiteau.

Au delà de cette fissure, l'on commence à redescendre le long de couloirs rapides et poudreux, qui serpentent entre les troncs rapprochés de hauts sapins. L'ombre ici, c'est une nuit chaude et étouffée, tant les branchages entrelacés, tout en arrêtant jusqu'au jour lui-même, arrêtent aussi l'air et la brise ; au bout d'une heure, l'on débouche dans une belle prairie, tout à côté du village de Saint-Gervais et, d'un saut, l'on se trouve aux bains. Nos cinq camarades y sont arrivés heureusement, et plus heureusement encore, ils ont rencontré à Servoz M. C... et le professeur D..., qui, partis de Genève ce matin, et croyant nous joindre à notre descente du Brévent, se sont acheminés sur le Prieuré. Ainsi donc, sans la circonstance fortuite et excessivement rare d'ailleurs de notre séparation en deux corps, le projet de ces deux messieurs échouait, et nous serions repartis nous-mêmes demain matin sans avoir eu la charmante surprise de leur visite.

La soirée, comme on peut le croire, se ressent de l'événement, et le souper aussi, qui se termine en négus, à l'infinie satisfaction des régalez. Le négus, c'est mieux encore que le bouillon gras, mieux encore que le cidre et le verjus, la boisson sans pareille du piéton, alors surtout que sa tâche finie et son souper terminé, il ne lui reste plus qu'à prolonger en récréatives causeries ce crépuscule de la veille qui aboutit aux ombres du sommeil.





CINQUIÈME JOURNÉE.

Nous avons eu un moment l'intention de gravir aujourd'hui le mont Joly; mais des nuages accumulés ce matin autour des cimes, et surtout le désir de passer dans la compagnie de MM. D... et C... une tranquille et oisive matinée, nous font renoncer à ce projet. D'ailleurs il y a des noms de montagnes qui attirent, qui enlèvent : le Géant, le Jorasse, le Grammont encore et le Brévent aussi, mais le mont Joly!... c'est un nom par trop bourgeois, et l'on s'accommode de n'en pas gravir les pentes, tout comme l'on se passe de monter au clocher pour y voir Pierre le sonneur ou Jacques le marguillier.

Les vallées et les cimes des Alpes de Savoie n'ont pas, comme celles des cantons allemands, de ces noms âpres à entendre, âpres à dire, mais expressifs de sons et de sens, et constituant, au moyen de terminaisons génériques, comme une classification naturelle des objets ou des formes auxquels ils s'appliquent. Ces *horn*, ces *bach*, ces *thal*, précédés de leur caractéristique pittoresque, comme *Finsterarhorn*, *Vetterhorn*, *Matterhorn*, *Faulhorn*, comme *Giesbach*, *Staubach*, *Kanderthal*, *Simmenthal*, conservent à la géographie suisse, même réduite à son simple vocabulaire, une vive et poétique empreinte des lieux, quelque chose aussi

de leur uniforme, mais grandiose sévérité. Le *mont Blanc* lui-même ne porte pas un nom frappant ni distinctif, tandis que la *Jungfrau*, vierge si longtemps des atteintes de l'homme, éveille déjà l'imagination, et se revêt pour elle de charme et de mystère rien que par le nom qu'elle porte. Autour du mont Blanc, quelques sommités ont été baptisées plutôt avec bonheur que d'une manière poétiquement significative : ainsi l'aiguille de *Dru*, d'*Argentière*, le *Facul*, les *Charmoz*; mais le *Goûter*, mais le *Taconnay*, les *Bossons*, le *Lachat* sont des termes sans grandeur, et le *Bonhomme* n'est qu'une ironique désignation appliquée à une montagne qui est dangereuse à passer; ou plutôt, car on montre au voyageur la forme d'un rocher à laquelle les gens du pays appliquent ce nom de *Bonhomme*, c'est ici une de ces gaietés linguistiques qui ne sont point rares à rencontrer dans le vocabulaire des montagnards. Quelque apparence comprise ou saisie par eux sous un côté comique reçoit un nom drôle qui perpétue la tradition, qui s'étend à la montagne, qu'adoptent les géographes, et il se trouve à la fin que c'est Alexandre le Grand qui s'appelle Jeannot, ou Cléopâtre qui se trouve inscrite sur les cartes sous le nom de Nannette. Mais, quoique ces accidents de dénomination se rencontrent tout aussi bien dans le vocabulaire suisse que dans le vocabulaire savoyard, il n'en est pas moins vrai qu'aux signes des choses se peint le génie des peuples. En Savoie, les noms des sommités sont familiers, patoisés, uniquement pratiques. Dans le Hasli et dans la chaîne bernoise, ils sont poétiques, hardis, et ils semblent inspirés par la contemplation bien plutôt qu'inventés pour guider le voyageur ou pour la commodité du marchand forain.

Notre déjeuner de ce matin est gentleman, moka et scientifique plus que de coutume. Il s'agit des nébuleuses, des aérolithes, et aussi de ces blocs erratiques sur lesquels s'exerceait depuis si longtemps la curiosité des amateurs et la sagacité des géologues. Prise par ces côtés phénoménaux et mystérieux, la science, il faut l'avouer, est infiniment amusante, instructive même, pour peu que ce soit un savant aussi profond qu'aimable qui vous en ouvre familièrement les plus jolis tiroirs, pour en mettre à votre portée les plus brillants échantillons. Par malheur, Martin Marc et Simond Marc aussi étant venus à se regarder, adieu nébuleuses, blocs et moraines; le branle est donné, le désopilement s'opère, et les rates se dilatent au sujet de cette spirale ascensionnelle présumée dont il a été question. On se lève de table, et l'on va visiter les particularités de l'endroit.

Les bains de Saint-Gervais, séjour de malingres communément très-

bien portants, sont d'ailleurs tout autrement agréables à voir que ceux de Lavey. Depuis la retraite de M. Gonthard, on a agrandi les bâtiments, embelli les abords, creusé un lac et posé des balançoires; mais on n'a remplacé par rien d'équivalent l'originale et comique royauté de M. Gonthard lui-même, cette quotidienne gaieté qu'entretenaient également et ses colères, et ses caprices, et ses artistiques fantaisies, et ses propos pâteux comme son organe, fins comme son regard, de côté comme toute sa personne. Aujourd'hui l'on n'y a plus affaire qu'avec les valets gagés d'une administration gagée, qu'avec les subalternes indifférents d'une royauté invisible. Du reste, même fraîcheur quelquefois trop crue, mêmes pentes pour sortir de cet entonnoir, même nature aussi, ici agreste, là sauvage, plus haut sublime, partout admirable. Et nous serions ingrats si nous n'ajoutions pas que, personnellement, nous y sommes traités comme du temps de M. Gonthard, c'est-à-dire, pour peu d'argent, tout à fait bien.

Vers le milieu du jour, M. C... nous fait ses adieux, et nous partons tout à l'heure avec M. le professeur D..., qui s'est décidé à nous accompagner jusqu'à Nant-Bourant. M. Töpffer pourvoit ici la caravane d'un mulet de secours et d'un guide surnuméraire. Ce guide surnuméraire se



trouve être une sorte de radoteur grisâtre, usé comme un vieux chapeau, fêlé comme un timbre fendu, et qui va au doigt comme une pendule

arrêtée. Sept heures ou midi, blanc ou noir, oui ou non, c'est comme on veut, au désir des personnes, au gré de la société. Nous le recommandons aux touristes qui craignent la contrariété, comme à ceux qui font cas d'une souriante et docile imbécillité.

Nous l'avons dit, hormis d'un seul côté, l'on ne sort pas de ce vallon des bains sans gravir des pentes roides. En particulier, lorsqu'on veut s'élever jusqu'au village de Saint-Gervais sans suivre les contours de la grande route, il faut prendre par un petit traître de sentier qui a beau être ombré et fleuri, au bout de cent pas le plus refroidi des particuliers se trouve rincé de sueur et ruisselant comme un parapluie. On devrait envoyer là tous les rhumatismeux, tous les cutanés, tous ceux de qui les pores fermés ou mal ouverts ont besoin d'être élargis et transformés en tuyaux de fontaine; en trois montées ils seraient guéris. Et, pour le dire en passant, à la condition qu'on ne brave pas ainsi rincé l'haleine froide des glaciers, ni ces fraîcheurs humides qui croupissent sous l'excavation des rocs ou sous l'ombrage à fleur de terre des longs rameaux, ces gigantesques suées sont infiniment salubres, rafraîchissantes, propres à redonner aux muscles leur souplesse et aux membres leur ressort. Tel part boiteux, mal en train, le bras de bizingue et la jambe en quinquonce, qui, le bain venu, va se trouver dispos, alerte, le bras rapistoqué et la jambe toute neuve.

A Saint-Gervais le village, il y a une boutique qui, dans la direction où nous marchons, se trouve être dernière et suprême. L'on s'y approvisionne donc de citrons, de sucre, d'eau-de-vie, de ficelle et de pain chaud. Ah! lecteur, si vous ne devinez pas ce qu'ont d'agrément ces menues emplettes, ce que vont leur donner de valeur les heures, le dénûment, le désert, il faut que vous soyez un de ces malheureux qui, pour n'avoir jamais manqué de rien, ne savent le prix de rien; qui, pour ne s'être jamais écartés des relais et des hôtelleries, ignorent le doux plaisir que c'est de remplir son outre à la dernière fontaine en se disant qu'on la videra dans les sables. Prévoyance, dit le proverbe, est mère de sûreté. En voyage, prévoyance est bien mieux encore mère de granites et limonades, mère des petits saucissons de poche qu'on gruge dans les haltes, mère de mille occasions de s'entre-régaler au coin des chemins ou sur la marge fleurie des ruisseaux.

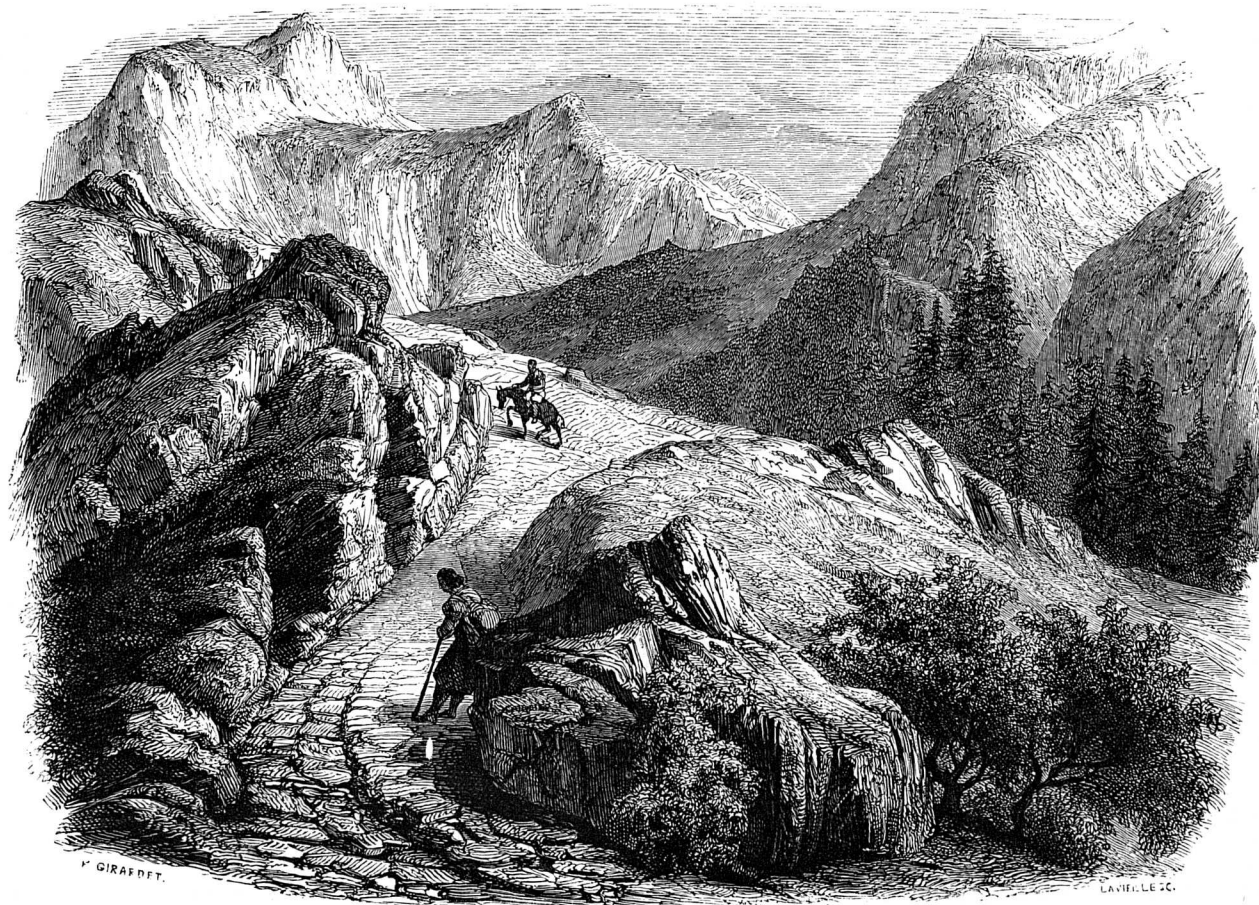
De Saint-Gervais à Contamines on compte... n'importe. Le fait est que la faim nous force d'envahir l'auberge de ce dernier village, où d'ailleurs M. de la Rive entend nous régaler d'omelettes. Vermicelle

funeste, flaque indigne, omelettes atroces! M. Töpffer pousse un cri... C'est l'homme des Alpes, c'est le pâtre des Alpes, c'est ce gredin si pittoresque de tout à l'heure qui lui verse dans le collet tout le beurre fondu de ses omelettes des Alpes! Pour cette fois, irrémissiblement graissé dans



sa cravate et dans sa blouse, M. Töpffer fait la plus drôle de triste figure du monde; c'est de l'amer, du furieux, du profondément découragé, une foule de sentiments véhéments qui se neutralisent en une ingrate immobilité. On le console, on le lessive, on se met en quatre pour apporter des adoucissements à sa situation, mais lui, marqué de beurre fondu pour huit jours au moins, se laisse faire, se laisse dire, et cette tartine au dos lui suffit pour être encore plus inconsolable que Calypso dans son île.

Au delà de Contamines, la contrée est inhabitée, solitaire, druidique même, à cause de la noirceur rapprochée des forêts. Cependant chaque année, le 15 août, de toutes les vallées environnantes l'on vient y célébrer la fête de Notre-Dame-de-la-Gorge : c'est la madone d'une petite chapelle acculée contre l'escarpement qui ferme ce vallon si sévère. Qu'il doit être



MONTÉE DU NANT-BOURANT AU-DESSUS DE NOTRE-DAME DE LA GORGE.

riant alors ! Mais où donc se loge la foule des pèlerins ? Dans tout l'endroit il n'y a d'habité que la cantine de Nant-Bourant, qui est située au-dessus de l'escarpement, à l'entrée des gorges du Bonhomme. Nous y arrivons transis.

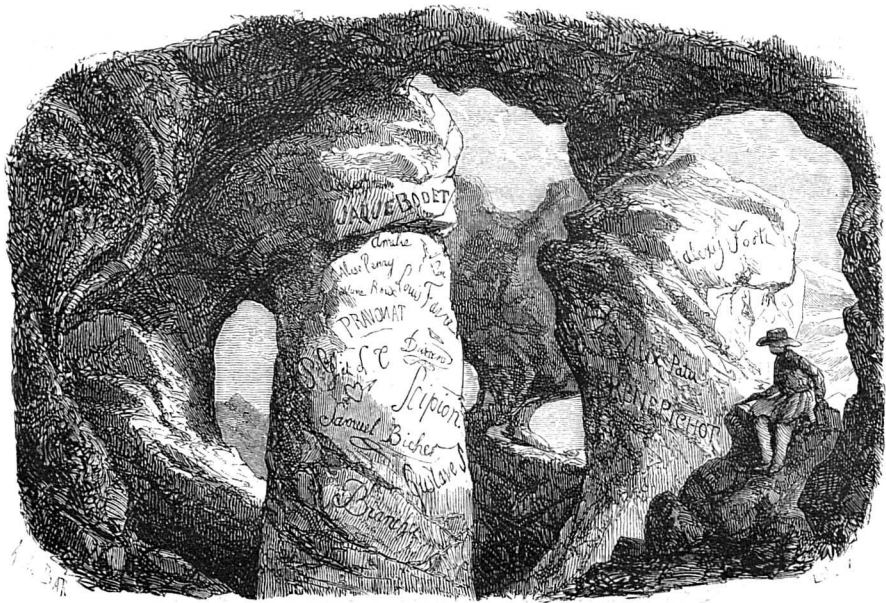
Cette cantine de Nant-Bourant est une sorte d'auberge tenue par des Philémon et Baucis. A peine, de leurs hauteurs, ils ont vu de loin tout l'Olympe s'acheminer vers leur seuil qu'un pauvre mouton en a pâti. Il est là, immolé et sanglant, et, tout homérique qu'il soit, ce spectacle n'en est pour cela ni doux ni attrayant. Nous entrons dans la cabane : vieux, vieilles et marmots, tout est à l'œuvre, tout met la nappe ou fait cuire du mouton ; nous-mêmes, nous aidons aux préparatifs, surtout à regarder cuire, parce que ça réchauffe. Cependant les questions vont leur train, les histoires arrivent à la file, et Jean Payod rapporte de dehors la nouvelle que le ciel tire sur le beau, sauf le vent qui est au médiocre, en sorte que, pour bien dire, c'est demain soir qu'on saura le temps qu'il aura fait. Pour l'autre guide, celui de Saint-Gervais, il assure qu'il fera beau, et il assure aussi qu'il fera mauvais, comme on veut, au goût des gens, à la convenance des personnes.

A la fin tout est prêt, et nous sommes introduits dans une salle à manger où pendent à la muraille tous les quadrupèdes de l'arche, gravés dans le temps et enluminés conforme. Entre ces quadrupèdes, des saints et des saintes, un crucifix, et puis cette grande page sur l'*Éternité* qu'on trouve dans presque tous les cabarets de Savoie, pour rappeler aux buveurs qu'ils ne boiront pas toujours. Outre ces ornements caractéristiques, une horloge de la forêt Noire sonne le temps d'une voix grave, lente, solennelle, et par deux, par trois fois à chaque heure, à chaque quart, avec une importune instance, comme pour dire que le sépulcre est proche et que la mort s'impatiente. Au surplus, est-il possible de méconnaître dans ces images, dans cette sonnerie, dans ces quadrupèdes demi-fabuleux, d'humbles, mais significatifs emblèmes de Dieu, du temps, de l'univers, de ces trois centres de poésie vers lesquels gravitent en tout temps l'esprit et le cœur de l'homme ; et n'est-il pas curieux, intéressant que, pour satisfaire aux besoins de ce primitif instinct, de petits marchands forains aillent porter jusque dans les chaumières les plus écartées de ces montagnes des enluminures de fabrique et des horloges de la forêt Noire !

Le souper est exquis suffisamment, la couchée laborieuse, mais tout vient à point, les puces aussi. C'est la coutume des puces dans ces montagnes que d'affluer dans les cabanes pour s'y jeter de préférence sur

toute chair fraîche qui entre : l'on en attrape jusque sous les rocs où les passants ont l'habitude de s'arrêter quand le soleil cuit ou quand le ciel gronde, et le tout constitue cette théorie du kangourisme que nous avons exposée dans la relation du voyage de 1837.





UNE GROTTA A KYRIELLES.

SIXIÈME JOURNÉE.

Jean Payod, dès trois heures du matin, fait la tournée des grabats et réveille ceux qui dorment. « Il faut partir, » dit-il. Le temps cependant est loin d'être au beau : de lourdes nuées pèsent sur le flanc des montagnes, et l'aube humide et froide présage une terne aurore. Mais guides et gens s'accordent à dire que le ciel s'éclaircira plus tard, et qu'en tout cas nous avons le temps de passer le Bonhomme sans crainte et sans hâte. Lorsque guides et gens sont d'accord, le mieux, c'est d'aller son train. Nous nous mettons donc en route après avoir pris congé de M. D..., qui nous quitte ici pour redescendre à Genève.

A cette heure, par ce temps, et à jeun presque, que c'est morne, hélas ! de s'acheminer contre des gorges vides et des pentes nues ! C'est alors qu'on se replie sur soi-même, et que l'on s'interroge sur la qualité du plaisir que l'on s'est choisi. Mais ce plaisir, l'on n'est plus libre de le

planter là, il faut aller, il faut poursuivre, et c'est en quoi consiste l'heureux, le souverain de la chose. Un peu de marche, tout s'éclaircit; un peu de soleil, tout s'illumine; un coup de tonnerre, tout tressaille; au bout d'une heure, tout est redevenu, quels que soient les caprices du ciel, ou bien quiétude, ou bien réjouissance, ou bien encore aubaine d'alarme, d'aventure, dans tous les cas, impression, mouvement et vie. Toutefois une cascade qui grouille par là ne nous produit, pour l'heure, aucune allégresse. On nous montre le mont Jovet, le Plan des Dames, l'endroit où ont péri les deux Anglais; tout cela encore nous laisse sombres et engourdis, lorsque tout à coup Jean Payod : Un chamois!..... En effet,



un chamois qui s'était approché d'un troupeau de chèvres vient de nous apercevoir, et, reparti bien vite, il traverse en cet instant une rampe de

neige toute voisine de nous. Adieu alors les torpeurs ; on accourt, on s'arrête, et voici tous les yeux braqués sur l'agile animal, qui, la tête haute, le poitrail en avant, les jambes reployées, fuit par bonds précipités et disparaît tout à l'heure derrière une roche avancée.

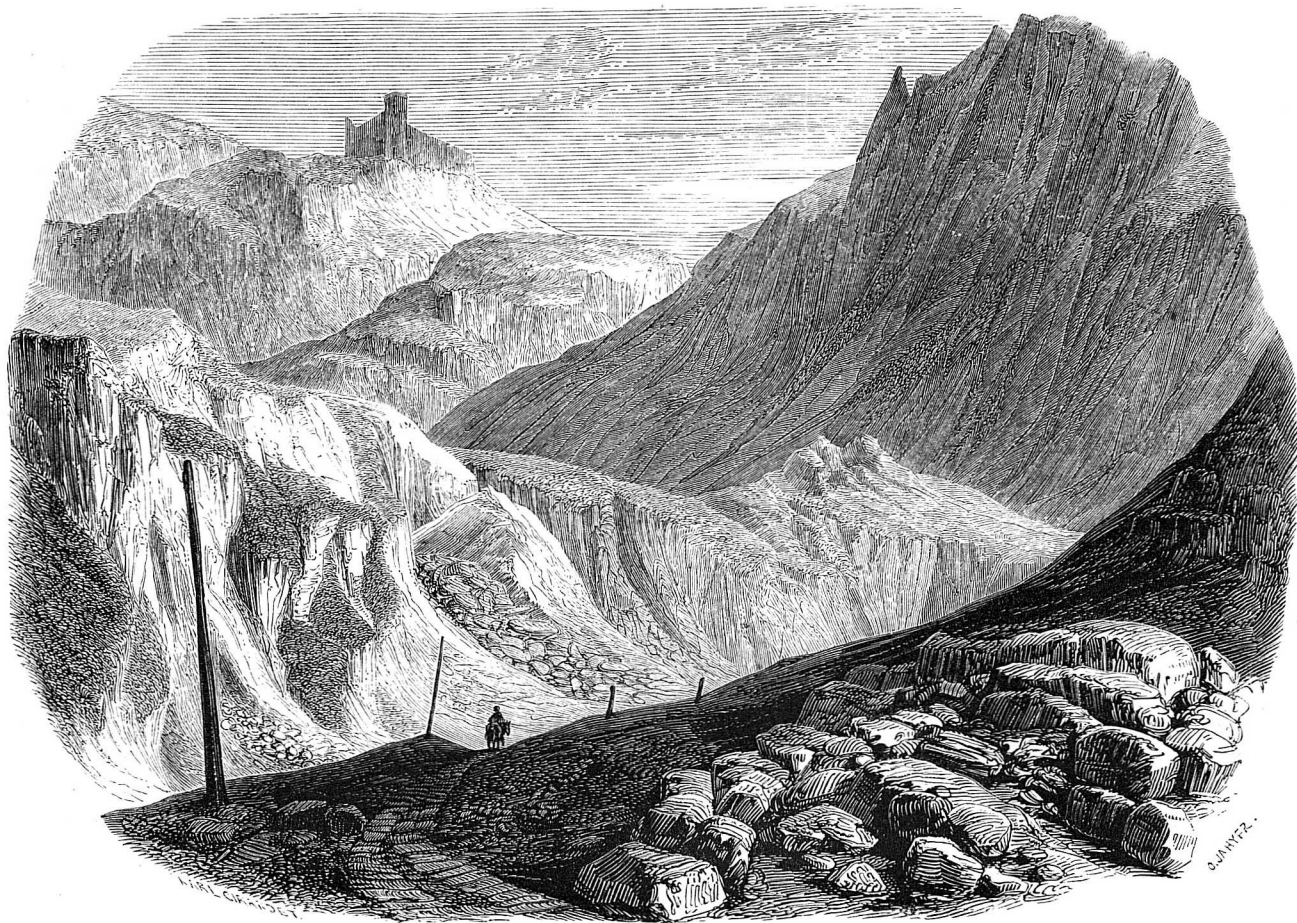
Ce spectacle est fort rare, et c'est sans doute ce qui en fait le merveilleux. Depuis que nous voyageons dans les Alpes, c'est la seule fois qu'il nous soit arrivé, sinon de rencontrer, du moins de discerner nettement un chamois libre. A la vérité, les guides, qui, par la connaissance qu'ils ont des mœurs et des habitudes de ces animaux, savent d'avance sur quelle place il faut diriger son regard pour être presque sûr d'en voir, signalent assez souvent ou bien un chamois isolé qui regagne les hauteurs, ou bien, le matin surtout, des chamois en troupe qui, couchés à l'ombre des premiers escarpements de glaces, demeurent là jusqu'à ce que le soleil, en les y atteignant, les ait contraints de déloger ; mais il faut, pour voir ces choses-là, des yeux de guide, quand déjà, pour le guide lui-même, ce sont moins encore les individus qu'il discerne, qu'une rangée de points noirs qui lui paraissent à certains signes devoir être des chamois plutôt que des débris de rochers. Du reste, ils ne s'y trompent guère, et si, comme nous le fîmes une fois en montant du côté de Grindelwald, la petite Scheidegg, l'on veut bien attendre jusqu'à ce que le soleil soit venu frapper la place où sont les points noirs, en les voyant disparaître tout à l'heure, et cette place se nettoyer entièrement, l'on a la preuve que chaque point était bien un chamois se dorlotant sur la glace nue.

Voici encore une histoire de chamois. Dans cette expédition du col d'Anterne dont nous avons parlé plus haut, et au plus fort de notre alarme, deux chamois qui ne s'attendaient pas sans doute à être inquiétés ce jour-là par des survenants prirent la fuite à notre apparition. Préoccupés que nous étions du soin d'échapper à la tourmente, nous ne les vîmes pas même, mais Felisaz, notre guide, les vit parfaitement, et, armé qu'il était de sa carabine, il jeta sur la neige le petit touriste qu'il portait sur son épaule pour se lancer à leur poursuite, lorsque, presque aussitôt, l'idée du danger que nous allions courir s'il nous quittait un seul instant se présentant à son esprit, il remit le touriste sur son épaule et continua de nous guider. Ceci est un beau trait dans la vie de Felisaz, car il était chasseur de profession, et, pour cette sorte d'hommes, le comble de l'héroïsme, le sublime du sacrifice, c'est de s'être laissé ainsi braver par deux étourdis de chamois, sans les avoir poursuivis jusqu'au plus haut des hauteurs, guettés trois jours et abattus l'un ou l'autre.

Nous avons en vue le Bonhomme : c'est cette aspérité rocheuse qui, dans le dessin que nous donnons en tête de cette journée, rompt la ligne de la dernière montagne que l'on voit à gauche. Selon les guides, madame Bonhomme est comprise dans cette aspérité; ils l'y distinguent parfaitement. Au bas de cette montagne, dans le creux, on a atteint le sommet du premier col, qui est séparé du second par la *traversée*. Cette traversée, le plus dangereux endroit du passage dans les mauvais temps, est un sentier en corniche qui coupe obliquement des pentes plutôt sauvages que bien terribles à voir. Avant de s'y engager, l'on admire en se retournant une vue d'un grand caractère. C'est, dans un encadrement de rochers, les contre-forts du mont Blanc, dont les majestueuses arêtes se découpent de profil les unes sur les autres, et tandis qu'en face le Buet élève dans les cieux son dôme argenté, tout près, le lac Jovet coupe du tranquille niveau de son eau profonde les lignes tourmentées d'une montagne sourcilleuse. Il faut que le contraste soit par lui-même une belle chose, car l'on ne saurait s'imaginer combien paraît agréable et frappante en même temps la paix de cette surface azurée, au milieu des déchirements sans nombre qui l'entourent de toutes parts.

A mesure qu'on chemine, la nudité des aspects va croissant; bientôt l'on ne distingue plus dans tout l'horizon ni une forêt, ni un arbre, mais seulement des chaos de sommités chenues dont les bases sont masquées par les croupes les plus prochaines de la montagne que l'on parcourt. Deux aigles qui planent à notre gauche semblent être les rois solitaires de ces palais déserts; et c'est un attachant spectacle que de les voir tourner avec une majestueuse lenteur autour de leur aire inaccessible. Pourquoi l'aigle, au lieu d'être l'emblème de l'impériale majesté, n'est-il pas celui de la liberté inattaquable, de l'indépendance au-dessus des clameurs et au-dessus des atteintes, et quel rapport a donc cet oiseau, qui plane affranchi dans les déserts du ciel, avec cet être tout garrotté de soins, d'inquiétudes, de dignités ou d'étiquette qu'on appelle empereur?

Nous arrivons au sommet du col supérieur. Ici deux routes se présentent. L'une, plus facile, mais plus longue, conduit au col de la Seigne par le Chapin, et, si nous la prenons, nous allons commencer à redescendre. L'autre, plus courte et moins sûre, passe par le col des Fours; c'est une sommité à demi recouverte de glaces, qui touche directement aux épaulements du mont Blanc, et tous nous sommes désireux de la choisir. Par malheur le ciel, déjà couvert de nues dès ce matin, s'est assombri de plus en plus, et les glaces justement ont une physionomie de mate pâleur qui



LE BONHOMME ET LA MONTRE DU BONHOMME.

n'est qu'à moitié engageants. On délibère. Jean Payod affirme que nous avons le temps d'escalader le col sans encombre, à la condition de décharger le mulet pour cheminer plus vite. Chacun donc reprend son sac, Jean Payod tire sa bête, et nous voici tout à l'heure rampant le long d'affreux rochers, sous le dais sévère d'une nuée qui n'est qu'à quelques toises au-dessus de nos têtes. A mi-chemin les flaques de neige, et au sommet un plateau de glace irrégulièrement découpé. Ce spectacle a sa



beauté, mais il est saisissant de tristesse et d'abandon, et, en vérité, l'on est bien aise d'être vingt-cinq pour en jouir, plutôt que d'avoir à le contempler tout seul assis au frais sur un bloc de névé. Du reste, tout est voilé du côté du mont Blanc, et nous n'avons en vue que les sommités qui, comme celles où nous sommes, se trouvent dans ce moment encore au-dessous du dais de nuées. M. Töpffer avait compté faire déballer les vivres sur le col, et ce n'est pas l'appétit qui fait défaut; mais ce dais lui fait ombrage; d'accord avec Jean Payod, il donne bien vite le signal du départ.

La descente sur ce revers est d'une rapidité si grande que, sans la nature du sol, qui est un terreau ardoisé et ramolli par la souterraine filtration des eaux, elle paraîtrait à la fois longue et difficile; mais comme un replat ne manque pas de s'y former à chaque pas sous le poids de votre personne,

vous pouvez vous y lancer à grandissimes bonds sans crainte ni de chute, ni de heurt, ni d'entorse, et c'est un plaisir du ciel. Il est si rare de faire quatre lieues à l'heure ! si rare de s'imaginer, soi père de famille, qu'on vole comme un simple étourneau ! Mais, de bonds en bonds, voici que nous arrivons à un couloir de très-malsaine apparence, et Jean Payod de crier halte de toutes ses forces. L'on fait halte et l'on coupe sur la gauche : autre système. De ce côté-là, de gros quartiers de rochers détachés des hauteurs bondissent à qui mieux mieux : c'est très-beau, mais malsain tout autant. Alors M. Töpffer braque sa lunette sur l'endroit d'où ces rocs paraissent se détacher, et l'on y découvre un chasseur de marmottes qui n'a voulu que se faire apercevoir, tout en nous procurant l'amusement du spectacle. Cet homme noir, barbu, sauvage, habillé d'une culotte et d'un bout de ficelle, forme, y compris les deux aigles, les trois seuls particuliers que nous ayons rencontrés depuis Nant-Bourant. Pendant qu'il continue son jeu, nous retrouvons le sentier, et déjà les plus lestes, parvenus aux pâturages, y courent éparpillés, tandis que les plus philosophes se sont arrêtés devant un rocher à fleur de terre sur lequel est grossièrement gravé en lettres onciales le nom d'Alisy Penay.

Alisy Penay, votre souvenir passera à la postérité ; et, plus heureux que ces pharaons dont le cartouche, tracé en caractères hiéroglyphiques sur le jaspé de la chaîne libyque, défie l'inutile sagacité des plus doctes Champollions, votre nom, aussi clair que l'alphabet, impérissable comme lui, traversera les siècles et voguera sur les âges !..... Mais encore, qui est Alisy Penay ? Nous n'en savons, on n'en sait absolument rien. Quelque maçon peut-être, qui, s'en retournant au pays, aura employé les loisirs d'une halte et la pointe de son ciseau à se sculpter une durable immortalité, ainsi que les écoliers, de la pointe de leur couteau, se gravent sur les pupitres de classe ou sur les bancs des promenades une notoriété éphémère...

Ce qu'il y a de certain, c'est que, du plus au moins, tout homme ressent ce mystérieux instinct qui a guidé le ciseau d'Alisy Penay, celui de s'inscrire en quelque endroit, celui d'attacher quelque part la marque de son passage sur la terre ; et, à notre avis, ce n'est pas tant là une des mille formes de la vanité humaine, comme c'est le naturel essor d'une des secrètes aspirations de l'âme, de sa soif de vie et de durée, de son horreur de l'oubli et du néant. Aussi sommes-nous disposés à voir dans le voyageur qui charbonne son nom sur les parois d'une grotte écartée, non pas tant un sot, non pas même un vaniteux qui se propose la risible satis-

faction d'une célébrité de muraille, mais bien plutôt la créature mortelle qui leurre comme elle peut sa légitime avidité de vivre, d'être présente sur la terre, d'y être l'objet d'un signe, d'un regard, alors même qu'elle sera absente, ou alors même qu'elle ne sera plus. Ou bien, pourquoi verrait-on



ceux que la raison, que le bon goût, que la vanité elle-même, celle de ne s'associer pas aux pratiques de la foule, ne détourne pas d'imiter Alisy Penay; se choisir souvent, pour y inscrire et leur nom et la date de leur passage, les endroits les plus retirés, les retraites les plus inaccessibles, les plus secrets asiles, contents s'ils peuvent abriter leur marque contre la jalouse atteinte des ricaneurs, contents s'ils peuvent se figurer, dans le silence de leur cœur, qu'un jour, dans un temps aussi éloigné qu'incertain, un discret visiteur, amené par le hasard, découvrira la marque, s'arrêtera

auprès, et, la voyant si humble et si cachée, par compassion, par retour sur lui-même, en respectera l'empreinte? Oui, il y a là quelque chose de sérieux et de naturel tout ensemble, et s'il est vrai que beaucoup inscrivent leur nom par imitation, par sottise, un plus grand nombre encore l'inscrivent d'instinct, de mélancolie, si l'on veut, et comme pressés de conjurer d'avance par cette trace qui, toute fugitive qu'elle soit, a néanmoins la chance de leur survivre, l'entière destruction de leur mémoire, de dérober à l'inexorable voracité de la mort ce signe oublié de leur frêle et passagère existence!

Que si toutefois l'on veut absolument voir là une sotte vanité, alors, Alisy Penay, la vôtre est aussi légitime, plus excusable peut-être que ne l'est celle de ces monarques qui font inscrire sur les monuments, sur les arcs de triomphe, sur l'airain et sur le marbre leurs noms et leurs vertus, leurs bienfaits et leurs victoires! Car n'êtes-vous pas homme aussi, et, s'il est permis à ces fastueux de s'inscrire au fronton de tous les édifices d'un grand royaume, qui pourrait vous blâmer d'avoir, à ce même effet, disposé d'une pierre du chemin? ou encore, si comme le prétend un vulgaire dicton :

Il n'y a que la canaille
Qui mette son nom sur les murailles,

Sésostris, Aménophis, Adrien, Sévère, d'autres encore, depuis le commencement du monde jusqu'à nos jours, ne vous ont-ils pas donné l'exemple de l'y mettre, et voudrait-on que vous fussiez plus fier ou moins humble que ces conquérants des nations, que ces maîtres du monde? Mais non, Alisy Penay, il n'y a pas rien que la canaille qui aime à crayonner son chiffre sur les rochers des montagnes, sur la robe de Memnon, au pied des Pyramides, à la voûte des catacombes, il y a encore les simples, les poètes, tous ceux aussi chez lesquels cet universel instinct qui pousse à laisser quelque signe de soi prévaut sur la fashionable réserve qu'impose le dicton.

Et il est si vrai, Alisy Penay, qu'il en va ainsi; et il est si vrai que c'est bien là une sorte d'universel instinct que l'éducation, que les manières, que les convenances, et surtout cette vanité elle-même avec laquelle on le confond communément, répriment sans jamais le détruire, que ceux-là seuls y donnent essor sur qui ces contraintes sont sans empire, et qui réfléchissent trop peu pour s'élever jusqu'à la vanité d'être modestes : car où donc se voient inscrits aux murailles chiffres et noms propres en foule?

Dans les écoles, dans les casernes, dans les petites hôtelleries, dans les

villages, sous le porche de l'église ou de la maison commune; dans les campagnes, sur le plâtre des chapelles écartées... Et pourquoi, Alisy Penay? c'est que le peuple seul, et parmi les familles d'une classe plus élevée, les enfants seuls, c'est-à-dire ceux que rend semblables entre eux, malgré la différence des conditions, une même franchise d'âme, une même naïveté de cœur, une même absence de vanité, seuls aussi se livrent avec bonhomie à ce désir de laisser sur leur passage quelque trace d'eux-mêmes, ne fût-ce que l'énigme de leur nom et de leur prénom réduits à deux muettes majuscules. Chose curieuse, Alisy Penay, et qui prouve en notre faveur, à Herculaneum, à Pompeï, sur les murailles d'écoles et sur les murailles de corps de garde, on trouve griffonnés des noms de soldats, des noms d'écoliers, et point dans les villas, point dans les cours intérieures, des noms de fashionables du temps.

Pour nous, si, réservé comme tant d'autres, si, comme tant d'autres, crainte d'encourir la sentence du dicton, il ne nous est pas arrivé de charbonner notre nom sur le plâtre ou de le graver sur les tables des hôtelleries, c'est sans dédain du moins comme sans blâme; c'est avec amusement aussi, que tant de fois nous avons considéré et lu des kyrielles d'Alisys Penays inscrits tantôt sur les murailles d'habitation, tantôt dans les grottes et dans les passages de rare ou de difficile accès. En contemplant ces kyrielles, il nous semblait, en vérité, que nous fussions en compagnie de bonnes gens, et non pas en compagnie de barbus, de chevelus, de pekoe ou de gourmés; au milieu d'hommes sains de cœur et vivants de naturel, et non pas au milieu de froids automates mis en mouvement par les cent mille ficelles du paraître au milieu de nos semblables, et non pas au milieu d'espèces non moins déplaisantes que nouvelles ou inconnues. Et quel chapitre, pensions-nous, il y aurait à faire sur la physionomie graphique de ces noms tracés, les uns avec une gravité drôle, les autres avec un gauche apprêt, les uns décelant le loisir ou la hâte, le repentir ou la fanfaronnade, les autres solennels comme un maître d'école, vulgaires comme un parafe de courtaud, ou empâtés comme un bonjour de crétin. Ce chapitre, il manque à l'ouvrage de Lavater, et c'est grand dommage.

A notre tour nous atteignons aux pâturages en nous dirigeant droit sur le chalet des Mottets, dont la grise toiture brille comme un point clair sur les sombres herbages du verdoyant abîme. Par malheur, un torrent nous sépareit de ce chalet, et il se trouve à la fin que, plus nous avons tendu en ligne directe sur notre gîte, plus nous nous sommes éloignés, en ligne directe aussi, du seul pont par lequel on peut y arriver. De là l'impérieuse

nécessité de faire un à-droite qui nous approche d'un maître taureau. Léonidas le touristicule, qui a ouï dire que les taureaux craignent l'écarlate, profite de l'occasion pour agiter sous le regard de l'animal sa bourse vide qui se trouve être justement de cette couleur, et l'expérience est sur le point de réussir à merveille, quand un cri avertit M. Töpffer : apostrophe soudaine, confiscation immédiate. Maître taureau, qui voit que la provocation n'était pas sérieuse, veut bien se remettre à paître, et tout est dit : nous jouons des jambes.

Plus loin, c'est une bergère qui part pour les hauteurs en tirant après elle son mulet chargé. Les mulets ont leurs idées encore plus peut-être



que les bergères. Celui-ci entend nous considérer à son aise, et ni résistance ni coups ne sauraient l'en détourner le moins du monde. Le voilà donc qui fait trois pas, dix pas pour la bonne règle, après quoi il s'arrête, la bergère s'arrête, et il braque sur nous yeux et oreilles. Ce manège dure longtemps, en sorte que l'on jurerait que c'est lui qui mène sa meneuse, non pas à volonté seulement, mais à simple caprice. Rien n'est beau d'ailleurs, alpestrement parlant, comme ces fortes bêtes, si noires, si lustrées, si veloutées, et chez lesquelles il y a assez de grâce et d'élégance pour que leurs caprices mêmes ressemblent encore plus à une coquetterie qui rehausse qu'à une obstination qui déplaît. Avec cela, ils lâchent des ruades à faire frémir rien que d'y penser.

Nous arrivons aux Mottets. Les vivres sont déjà déballés, et il ne s'agit plus que de se chercher une salle à manger dans le pâturage. C'est très-difficile, parce que le sol y est partout émaillé, non pas de fleurs, mais de

cette chose dont se frottent les bramines. Enfin voici, derrière une étable qui nous abrite contre le vent, un tas de pierres non embrainées : l'une sert de nappe, les autres servent de sièges; une organisation s'improvise, et le repas commence, plein, solennel, mélodieux d'appétit baryton,



coupé de brefs points d'orgue entre le gigot qui finit et le jambon qui commence : on garde l'épaule. Tout le monde est d'avis de garder l'épaule. L'épaule est donc remballée, et c'est comme si l'on remballait pour une autre fois tout le plaisir que nous venons de prendre.

Cependant il fait horriblement froid, et ce grand glacier tout proche transit rien qu'à le voir : nous entrons dans le chalet. Mais que faire dans un chalet à moins que... O heureuse idée ! O miracles de la prévoyance ! Il se trouve que plusieurs ont apporté de Genève des flacons d'essence de négus, et le chalet peut nous fournir justement et seulement les trois autres ingrédients nécessaires : le vin, le sucre et le feu. « Mademoiselle, dit aussitôt Canta à la femme de l'hôte, n'y a-t-il pas d'objection à faire bouillir du vin ? — En voilà une, lui répond la femme en lui présentant une marmite. » Canta bien étonné, et Murray pas du tout, qui prend la marmite, vide le vin, demande le sucre, et préside avec une rare intelligence à ces charmants apprêts. Pendant ce temps, la caravane, retirée

dans une chambre basse, essaye de s'y faire du feu avec des feuilles vertes et des gaules mouillées; elle n'obtient que des fumées atroces, au milieu desquelles Poletti s'assied sur quelque chose qui se met à crier de toutes ses forces : c'est un moutard. La femme accourt, on berce à toutes volées; le négus entre; cocos, verres, écuelles, pots, vases de toute sorte, sont mis en réquisition, et chacun, au milieu de ce pittoresque vacarme, ne laisse pas que de s'abreuver à longs traits d'un négus doux, parfumé, bouillant, incomparable. Quant au moutard, il ne dit plus rien, mais d'autres éclatent, à droite, à gauche, dans les paniers et sur les armoires; car la maison en est pleine, et c'est l'industrie de ces gens que de les y élever à la douzaine. Voici comment ils s'y prennent : c'est fort simple; ils pendent le moutard à un pis de chèvre; quand il est plein comme une outre, ils le fourrent dans un panier, et s'en vont aux champs.

Ainsi lestés et réchauffés, nous commençons à gravir le col de la Seigne. Le sentier est facile, si l'on consent à en suivre tous les zigzags; mais la rampe, d'ailleurs gazonnée, est roide, si l'on prétend l'escalader



en ligne directe. M. Töpffer, qui vient de s'y engager, s'en repent déjà amèrement. En effet, errant à la façon d'une âme en peine, il ne parvient à fuir le vertige d'un côté que pour le retrouver de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il ait atteint un petit replat profondément fangeux, d'où il ne

retire son pied droit qu'à la condition d'y enfoncer son pied gauche. Situation critique assurément. On jure bien de ne pas s'y remettre, mais en attendant l'on ne sait pas comment s'en sortir. On rit bien de l'embarras, mais en attendant on a des sueurs d'effroi. Redescendre, affreux ; monter, impossible. De désespoir, M. Töpffer se décide à ramper des pieds et des mains le long du ruisseau encaissé qui alimente le marécage, et il rejoint ainsi le sentier sans mal ni douleur, mais non pas sans être bien convaincu qu'il est des cas où l'on ne se choisit pas sa façon d'aller. Tout ce replat, tout ce ruisseau, toute cette Seigne est profondément embraminée.

Mais ce n'est pas tout. Au moment où il sort de son couloir. M. Töpffer trouve devant lui Jean Payod, qui l'a attendu tout exprès pour lui dire confidentiellement qu'il y a dans ce pâturage un troupeau de quatre-vingts taureaux... A telles enseignes, continue Jean Payod, que l'autre jour, comme je passais avec un Anglais, les plus méchants s'en sont effarouchés, et ils nous ont couru droit dessus... — Et comment donc vous en êtes-vous tiré? — Un précipice n'était pas loin, on s'y est caché. — Merci! je sors d'en prendre. En attendant, M. Töpffer rappelle, il rallie, il donne l'ordre que, tout en surveillant le pâturage, on ne perde pas de vue le précipice, et lui-même il chemine fort inquiet. Tout à coup... non pas des taureaux, mais une nuée qui nous enveloppe et des grêlons qui nous criblent. Aux grêlons près, c'est cette nuée d'Homère, qui ne manque pas d'arriver à point nommé pour dérober Pâris aux coups d'Achille, ou Mars lui-même aux fureurs de Diomède, fils de Tydée. Ainsi nous franchissons le pâturage et le col tout entier sans voir, sans être vus, et bientôt, sortis de dessous le nuage, nous voyons apparaître en face de nous l'Allée blanche dans toute sa longueur.

C'est ici une vue dont la beauté est célèbre. Nous n'en sachons pas qui présente avec plus d'imposante grandeur un plus hardi mélange de sauvage et de doux, d'auguste et de gracieux. A gauche, et escarpée de la base au faite, l'on a la chaîne du mont Blanc : dômes, aiguilles, tours gigantesques, colossale architecture qui frappe autant par ses admirables proportions, par l'équilibre de ses épaulements, par la régularité harmonieuse de ses arêtes, dont les profils fuient les uns parallèlement aux autres, qu'elle plaît, qu'elle étonne aussi par ses glaces, les unes arrondies en coupoles, les autres dentelées en aiguilles et formant le long des rampes comme les festons argentés d'une élégante broderie. A droite, les cimes plus basses et les pentes plus inclinées sont verdoyantes et douces.

En face, le lac Combal, des plages de gravier, des morraines ici doucement penchées, là horizontalement planes, et au delà des pentes sans nombre qui se rejoignent au fond de l'Allée en arceaux indéfiniment plus doux, plus azurés, plus suaves, jusqu'à ce qu'enfin ils se perdent, noyés dans les vaporeuses clartés des cieux. Quel spectacle! A la vérité, dans ce moment, les sommités les plus intéressantes, et celle du mont Blanc en particulier, sont voilées; mais en revanche, et grâce à ce dais de transparentes nuées, tout, jusqu'aux rochers les plus sévères, paraît frais, diaphane, aérien, et quelques rayons égarés qui tombent ci et là sur la tendre verdure d'une prairie lointaine impriment à cette scène, d'ailleurs si auguste, comme le trait de la joie ou comme la délicatesse du sourire.

Aujourd'hui que tant de descriptions ont d'avance défraîchi ces impressions, elles ne sauraient agir avec toute leur puissance sur le touriste qui visite ces contrées. Mais que l'on juge, rien que par cet imparfait tableau que nous venons d'esquisser, de ce que durent ressentir les premiers qui, venus de Genève dans un temps où l'on ne connaissait encore des Alpes que leur lointaine apparence, se trouvèrent soudainement en face d'un spectacle si prochain, si inconnu, si extraordinaire, si sublime! Émus de plaisir et de ravissement, ils tentèrent d'en donner l'idée, sans se flatter d'en pouvoir rendre la magnificence; et de là les tirades enthousiastes de Bourrit; de là aussi ces éloquents pages de De Saussure, où il tâche d'atteindre à la grandeur par la simplicité, au calme et à la majesté par le déroulement harmonieux et paisible de sa période sans pompe descriptive et sans ornement d'apparat. Mais Bourrit fit plus; sans être artiste de profession ni même amateur exercé, il s'essaya à dessiner et à colorier quelques-uns des sites les plus extraordinaires des hautes Alpes. Ces essais sont intéressants et sous un rapport curieux. On y découvre l'enthousiasme, l'émerveillement, si l'on nous permet de dire ainsi, beaucoup plus que l'habileté de l'auteur; et, comme il doit arriver, comme il arrive toujours aux premiers qui ressentent, à ceux qui sont relativement plus neufs, plus jeunes, plus poètes par conséquent en face d'un spectacle quelconque, les couleurs sont, dans ces dessins coloriés de Bourrit, l'hyperbole en quelque sorte de la réalité. L'on voit parfaitement que, surpris et charmé par la vivacité des teintes, principalement dans ce qu'elles présentent d'inaccoutumé ou d'étrange, et laissant de côté ou ne voyant pas même ce qu'elles présentent d'analogie avec celles dont il a l'habitude, il cherche seulement à atteindre, à force de verts brillants, de violets

froids, de gris perlé, de blancs métalliques, à la splendeur des prairies, au sord des abîmes, au mat de rochers, à l'éclat nacré des glaces. Premiers et gauches, mais naïfs essais de ce grand poème qui est encore à faire !

Nous descendons la Seigne à la course, mais sans échapper pour cela à la pluie, qui nous atteint près du lac Combal. Ce lac que nous avons vu une autre fois si calme et si riant, il est à cette heure ridé, frissonnant, vrai miroir d'intempérie et d'orage. Après en avoir côtoyé la rive droite, on le traverse à son embouchure, et de là jusqu'à Entrèves, tout près de Cormayeur, l'on marche à la base ou sur le flanc d'une immense moraine. Comme on sait, chacun des glaciers qui descendent de là-haut pousse devant lui de vastes amas de rocs et de boues : c'est là ce que les géologues appellent des moraines. Par des causes qui tiennent ici à la configuration de la



montagne et à la direction des couloirs dans lesquels se meuvent les glaciers, ces amas parallèles les uns aux autres barrent d'abord obliquement la vallée, jusqu'à ce que, faute de place, ils s'y unissent enfin en un seul rameau, qui, grâce à sa masse, d'un côté résiste, mais non pas sans outrages et sans déchirures, à l'assaut du glacier, de l'autre donne asile aux arbustes, aux herbes, aux chèvres, qui en aiment la rampe bossuée

et les replats échelonnés. Et, comme au-dessous de la couche de terre où croissent ces arbustes et ces herbes ce ne sont plus que blocs irrégulièrement entassés qui se touchent seulement par leurs angles, laissant entre eux des galeries et des cavernes, les marmottes y abondent, qui s'en font leurs appartements. Tout en marchant, nous entendons les sifflements de ces animaux, et plusieurs à notre approche regagnent prestement leurs trous.

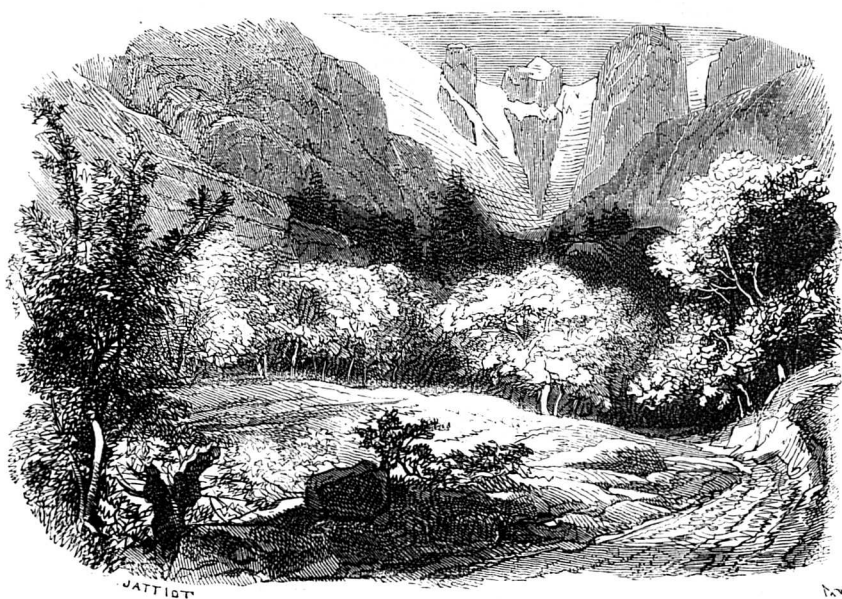
Au crépuscule, nous nous trouvons en face du glacier de la Brenva; c'est le plus colossal, le plus étalé de tous ceux qui descendent dans cette vallée. L'on dirait une immense tenture brodée d'argent, parsemée d'émeraudes, d'opales, d'aigues-marines, qui, suspendue aux plus hautes



aiguilles du mont Blanc, tombe perpendiculairement sur l'Allée blanche et en balaye le fond de ses somptueux replis. Tant de grandeur, au crépuscule surtout, alors que la voix sonore des eaux semble grossir à mesure que l'ombre s'étend, alors qu'au milieu d'opaques noirceurs ces glaces seules apparaissent comme de pâles fantômes, ne laisse pas que d'effaroucher un peu l'imagination, et madame Töpffer en est à déclarer qu'elle aime autant regarder ailleurs qu'à la tenture.

Rincés et transis, nous arrivons enfin à l'auberge du Cormayeur. Elle est excellente, cette auberge. Seulement la campagne, c'est-à-dire la saison des bains, étant close, l'hôte n'y est plus, le barbier non plus, le boucher non plus, ni personne, excepté les quatre murs, l'hôtesse, du feu, un bon souper et trois touristes pekoe. Nous nous accommodons

d'autant mieux de tout cela, que nous nous accommoderons de bien moins encore. Car nous voici dans cette situation délectable où un gîte seulement, où un siège auprès du foyer sont trouvaille de bonheur; et quant aux vivres, cette portion intégrante de toute félicité complète, si tant est qu'ils vinsent à nous manquer, n'avons-nous pas remballé l'épaule?





L'ALLÉE BLANCHE, VUE DU PRÉ SEC

SEPTIÈME JOURNÉE.

Au jour, pluie atroce, vent orageux, on dirait que le soleil aussi a fini sa campagne et que les frimas ont commencé la leur. M. Töpffer ne sait que penser, que résoudre, même en projet, car il s'agit de passer aujourd'hui le col Ferret, que lui-même n'a jamais franchi... On déjeune pour voir venir. Les tasses sont inégales, les pots hétérogènes et le garçon très-sourd, parce que la campagne est finie.

Cependant Jean Payod, en brave homme qu'il est, en vrai guide de Chamonix, qui aime mieux passer pour faillible que d'exposer à quelque péril les membres ou les jours de qui que ce soit, s'en vient auprès de M. Töpffer, et il lui déclare qu'ayant passé une seule fois le col Ferret, il estime n'être pas à même de nous y guider avec une entière connaissance; qu'en conséquence il s'adjoindra à ses frais, si on l'exige, un guide

de Cormayeur : c'est dix francs. M. Töpffer approuve, il se charge de payer les dix francs, et, serrant la main à Jean Payod, il lui témoigne la confiance et la bonne amitié que lui inspirent ses façons de faire. Et, en effet, l'inexpérience, mais craintive et consciencieuse, est sûre en ces choses, tout autant, si ce n'est plus, que l'habileté, présomptueuse quelquefois ou bien étourdie. Jean Payod, remué par le compliment, s'en va donc à la recherche d'un guide adjoint, et il nous amène un digne forgeron qui connaît le col aussi bien que son enclume : on engage ce forgeron,



et sa mule, aussi ferrée de neuf. Cet homme a deux frères aînés, forts et trapus comme lui, et qui ont passé le Géant lundi avec un Anglais. Partis à minuit de Cormayeur, ils se trouvaient au Montanvert le lendemain à quatre heures du soir, et avant-hier mercredi ils étaient de retour à Cormayeur.

Et l'épaule? nous demandera-t-on. L'épaule? On lui adjoint pour faire la campagne un coq froid qui a fini la sienne, de menus quartiers de veau et dix beaux pains blancs du Piémont; après quoi, on charge le tout sur la croupe de la mule, et l'on part. En effet, vers dix heures, le vent a changé, les nuées sont remontées sur les hauteurs, et des apparences de clarté donnent à croire que le soleil n'a pas fui sans retour. Au surplus, il a été tenu un conseil de guides, et M. Töpffer s'est assuré que nous

trouverons à quatre lieues de Cormayeur, au pied du Ferret, les chalets de Bar, pour y manger notre épaule et pour y coucher sur le plancher des vaches, dans le cas où il serait devenu imprudent de tenter aujourd'hui le passage de la montagne.

L'Allée blanche, qui longe dans une étendue d'environ huit à neuf lieues la base du mont Blanc du côté de l'Italie, forme d'ailleurs deux versants opposés, dont le point de réunion est à Entrèves. Là les innombrables torrents qui descendent des glaciers échelonnés, d'une part, entre Entrèves et le col de la Seigne, d'autre part, entre Entrèves et le col Ferret, après s'être associés tumultueusement, tous ensemble se précipitent dans l'étroite et profonde gorge au fond de laquelle est assise, au milieu de fraîches prairies et de rians bosquets, la jolie bourgade de Cormayeur, et ils s'en vont y former la Doire. La Doire, c'est cette rivière qui baigne les murs d'Aoste, c'est cette onde qui serpente mollement au pied des tourelles d'Ivrée, qui dort au sein de la campagne de Turin... Comment la reconnaître à ces flots en fureur, à ces bouillons glacés, à ces gerbes folles qui fouettent les blocs de la rive? ou plutôt est-il possible, quand on assiste ainsi au retentissant et formidable enfantement du fleuve, de ne pas le suivre par la pensée jusqu'à ces prairies lointaines, où il s'attarde paisiblement, comme séduit, comme fasciné par les charmes d'un éclatant rivage et par les sérénités d'un ciel toujours radieux? Mais à la fin le Pô est là, qui reçoit son onde, aussi sûrement que la terre reçoit nos os.

Tout ceci pour faire comprendre que, de Cormayeur, il faut, après avoir passé la Doire, en remonter la rive gauche jusqu'à Entrèves, si l'on veut se retrouver dans l'Allée blanche et pouvoir poursuivre sa route vers le Ferret. Du reste, ce joli nom d'Entrèves, c'est celui qu'on donne à quelques huttes éparses sur des îlots verdoyants formés par l'entre-croisement des eaux tout près de leur point de jonction; le sentier n'y passe pas même, car les gens seuls de l'endroit savent le moyen de sortir de cet inextricable réseau de torrents, au centre duquel sont posées leurs habitations. Et pourtant, chose charmante, là, au pied des rocs, et cernés en quelque sorte par les glaces, qui, de gauche, de droite, lancent jusque tout près d'eux leurs vastes contreforts, ces montagnards ont des clôtures de haie vive, de bouquets d'arbres, et à deux pas, autour de Cormayeur, le frêne, le noyer, toutes les grâces de la plus élégante et de la plus riche végétation. C'est que nous sommes ici sur le revers italien; c'est que ce beau soleil qui fait, deux lieues plus bas, mûrir la figue, la pêche et la

vigne sur le penchant des coteaux et dans les chaudes anfractuosités des rocs, leur lance, au travers de l'étroite gorge, quelques-uns de ses bienfaisants rayons. Ah! que ne sommes-nous malingre juste de quoi être envoyé aux eaux de Cormayeur! car nous ne nous figurons pas un séjour plus intéressant, plus varié d'impressions, de sites, de climats, tous à portée, tous sous la main. Un peintre aussi trouverait là, plus qu'en aucune autre localité des Alpes, de quoi s'en donner à cœur joie et d'arbres, et de torrents, et de prairies, et de glaces, et de détails agrestes, et de masses magnifiques. Il y en vient à la vérité, mais ce sont des colorieurs, des faiseurs de vues, des paysagistes marchands : quand ils ont mis bien patiemment le grand Jorasse sur leur petit carré de papier, ils le badigeonnent en indigo, ils l'encadrent en camboge, et ils s'en retournent rendre compte au bourgeois, qui trouve cela bien digne de la lithographie, et seulement trop bon pour le consommateur.

Mais voici que, pour être partie avant le forgeron, l'avant-garde croit s'apercevoir qu'elle fait fausse route. Halte! crie-t-on; et Simond Marc ouvre son itinéraire. L'itinéraire ne dit rien qui puisse nous tirer de là, mais il avertit qu'au delà du col Ferret, à l'endroit où l'on commence à redescendre, il y a un sentier en corniche qui est parfaitement mauvais et horriblement dangereux. Et allez! Les itinéraires qui sont faits pour l'agrément des voyageurs ne pourraient-ils pas s'abstenir de tenir de semblables propos? Taureaux hier, corniche aujourd'hui... En attendant, voici, tout là-bas, de l'autre côté de l'eau, une douzaine de fourmis qui vont leur petit train : c'est le forgeron, la mule, toute l'arrière-garde, et l'épaule. Vite nous rebroussons jusqu'au pont, pour de là poursuivre et atteindre.

Il y a, avant les chalets de Bar, deux endroits marqués sur la carte : le *Pré sec*, qui se trouve être un marécage où nous sommes bien obligés de tremper nos chaussures, et les chalets de *Sagioan*, trois ou quatre huttes et pas une âme ni dedans, ni dehors, ni ailleurs. Certes, quand depuis hier l'on n'a fait que regarder la carte, et que l'on s'y est rassuré en voyant dans ces noms propres des signes d'habitation et des indices de race humaine, il faut un moment pour se faire à tant de solitude, à un si morne silence. Au surplus, dès avant le Pré sec, l'on a en vue le grand et le petit Ferret : c'est le grand que nous nous proposons de passer. Il est pour l'heure gai comme un manteau noir, riant comme un crêpe pendu au séchoir d'un teinturier. Aussi M. Töpffer prétend-il que nous bivouaquerons aux chalets; mais Jean Payod et le forgeron, malgré la noirceur

du ciel, malgré des escadrons de nuées qui courent à l'envi le long des montagnes comme pour occuper d'avance toutes les positions, affirment que le temps est bon, parce que le vent a changé; que dans tous les cas aucune tourmente n'est à craindre.

D'ailleurs cette partie de l'Allée blanche, moins intéressante que celle que nous avons parcourue hier, est moins sauvage aussi. C'est une sorte de pâturage montant, dont le sol parsemé de blocs n'est ni creusé par la formidable carène des glaciers, ni accidenté par ces agglomérations de moraines qui, de loin, présentent l'aspect de vagues se surmontant les unes les autres sous l'effort du vent. En effet, tandis que dans l'autre partie de l'Allée blanche les glaciers trouvent, pour arriver jusqu'au fond de la vallée, le lit continu de couloirs inclinés, ici, où la paroi des rochers est abrupte et sans fissuré, ils s'arrêtent dans les hauteurs et s'y terminent en saillie qui surplombe, jusqu'à ce que le vent, la chaleur, la pluie, quelque pression d'en haut la fasse se détacher par quartiers, qui éclatent, qui se brisent, qui se réduisent en poudre avant d'atteindre à la plaine. Un seul glacier, tout à côté des chalets de Bar, s'y avance dans sa gloire, s'y déploie en éventail, et y vomit de sa gueule d'azur des flots bouillonnants. Que cette *gueule* ne paraisse à personne une image cherchée; rien, en effet, ne rappelle plus naturellement quelque fabuleux dragon, une bête froide, tortueuse, rampante, un *megalosaurus* tout autrement colossal que celui de Cuvier, que ces glaciers si richement écaillés, qui, cramponnés au rocher, déploient lentement, mollement leurs croupes hérissées et leurs replis onduleux le long d'un couloir oblique, jusqu'à ce qu'atteignant enfin aux pelouses du pâturage, ils y soufflent de leur gueule immonde la stérilité, la dévastation et la mort.

Monstre magnifique, je te voudrais un chantre!... non pas un Delille, à la vérité, mais encore moins un Hugo: ce poète à tout ce qu'il décrit ôte l'âme, pour n'en représenter que la forme pas même fidèle, que le coloris pas même vrai, mais éblouissant toujours, rien qu'éblouissant; c'est un illustre colorieur, ce n'est pas un peintre... Je te voudrais un chantre vraiment épris, vraiment naïf, et qui, rempli du sentiment de ta majesté, craintif de ta mortelle atteinte, observateur de tes instincts, de tes mœurs, de tes ravages, et initié aussi aux traditions dont tu es l'objet dans la vallée, sût répandre dans ses églogues d'une sauvage nouveauté ce frisson qu'on éprouve à ton abord, ce charme qu'on goûte à te contempler, ces contrastes d'une si charmante vivacité entre ta brutale domination et les êtres faibles dont tu souffres ou tu protèges l'approche;

entre les flancs colossaux qui, pour se faire place, remuent des montagnes, et cette petite fleur qui vit heureuse à ton ombre; entre l'horrible craquement de tes immenses vertèbres, et ces chevreaux qui, jusque sous l'arche béante de ta rugissante gueule, s'en vont nonchalamment brouter l'arbuste ou se désaltérer au flot. L'églogue est mourante, l'idylle s'est évanouie au milieu des fadeurs de la pastorale; que n'essayent-elles de se refaire au souffle vivifiant des montagnes? que ne vont-elles chercher, là où on les rencontre encore, les charmes ailleurs effacés de la simplicité, de la solitude, de la contemplation, le commerce ailleurs gêné ou redevenu impossible de la nature?

Vers deux heures nous arrivons à ces chalets de Bar. Ils sont habités par quelques vachers gras, velus, sauvages, qui, uniquement occupés des



procédés de leur industrie fromagère, semblent ignorer les villes, le monde, l'univers et jusqu'aux touristes. En dedans comme en dehors de leurs huttes, tout est profondément embraminé, leur personne aussi. Nous demandons du pain, ils nous coupent à grands coups de hache des quartiers de granit ou de quartz qui défont toutes nos morsures; du vin, c'est une sorte de vinaigre tourné qui n'a point de nom. La hutte elle-même, basse et misérable, ne renferme ni lit, ni foin, ni table, ni siège, mais

un âtre seulement, quelques ustensiles, et, suspendues au-dessus des têtes, des centaines de cloches et de clochettes à l'usage des bestiaux qui viennent passer la belle saison dans les herbages d'alentour. Pittoresque, comme on voit, mais pas confortable. Aussi, quand même le col est très-funèbre encore, sur le conseil du forgeron et de Jean Payod, qui persistent tous les deux à assurer que le temps est bon, nous prenons congé des chalets de Bar, et nous nous engageons dans les rampes du grand Ferret. Le petit est à notre gauche, moins élevé, plus direct, mais plus roide aussi, quand le grand l'est déjà bien assez, au dire de M. Töpffer, qui, cette fois, sans pourtant quitter le sentier, attrape le vertige encore. Sur quoi il faut remarquer deux choses.

La première, c'est que si d'autres ont bonne tête, M. Töpffer l'a médiocre aujourd'hui, de mauvaise qu'elle était lors de ses premières excursions. La seconde, c'est que, dans les passages difficiles, l'inquiétude pour ceux qu'il guide et dont il répond se mêle inévitablement à celle qu'il peut éprouver pour lui-même. Et pourtant, chose singulière, dans une ou deux occasions où le danger pour quelqu'un de ces derniers était imminent, visible, impossible à éviter autrement qu'en lui prêtant une aide ferme et courageuse, il a su aller jusque-là sans trop de peine; et bien moins en vertu du sentiment de devoir ou d'humanité, qui exige impérieusement que cette aide soit immédiatement donnée, que parce que, en certaines rencontres, rien ne rassure mieux un particulier qui a peur que d'en voir tout près de lui un autre qui a plus peur encore. Il semble qu'à cet aspect l'aveuglement du danger fasse tout aussitôt place à la clairvoyance du courage, parce qu'en effet l'on juge beaucoup mieux des ressources qui restent, en vue d'un autre qu'en vue de soi-même : Si je le sauve, se dit-on, et, avec un peu d'adresse, de fermeté, de précaution, c'est bien facile, évident que je me sauverai le mieux du monde par la même occasion.

Du reste, le sentier du Ferret ne présente aucune difficulté réelle, aucun pas vraiment dangereux, et, la preuve, c'est que les mulets y passent. Toutefois il est bon de faire observer qu'en ces choses tout est relatif; et s'il est vrai qu'une poutre d'un pied de largeur, posée à fleur de terre ou posée à trois cents pieds du sol, forme toujours un même chemin d'une bien suffisante largeur, il est vrai aussi que la même personne qui, dans le premier cas, la parcourra avec une entière sécurité, pourra fort bien dans le second cas, ne la parcourir qu'avec une crainte extrême, ou encore ne la parcourir pas du tout. Eh bien, il arrive souvent que, selon la con-

figuration particulière de la montagne qu'on gravit, le sentier qui, dans tel endroit, est semblable à la poutre à fleur de terre, se trouve être un peu plus loin semblable à la poutre à trois cents pieds, à trois mille pieds du sol. Par exemple, lorsque la rampe gazonnée et d'ailleurs rapide de la montagne est composée de mamelons que le sentier contourne en les coupant obliquement, à chaque fois que, arrivé sur l'arête du mamelon, on va perdre de vue la partie du sentier sur laquelle on marche, sans apercevoir encore celle que l'on va atteindre, il y a un point où le sentier paraît, comme la poutre, posé en l'air. Vide devant, vide derrière, vide ou à droite ou à gauche, et, au milieu de tous ces vides, la vue se fascine, l'imagination tournoie, le vertige arrive. Que s'il est seulement périodique et passager, comme dans le cas dont nous parlons, on le dompte aisément. Que si, au contraire, à cause de la nature de plus en plus difficile du sentier, il dure, il croît, et dompte à son tour;... alors le cœur bat de prodigieux roulements, la tête court la pretontaine, les jambes flageolent, et, devenu incapable d'avancer, de reculer, de s'asseoir ou de rester debout, le plus crâne grenadier du monde s'est changé en un paquet qui crie : Venez m'ôter!... venez très-vite m'ôter!

Tels sont les effets du vertige. Sans être grenadier, une ou deux fois nous les avons éprouvés dans toute leur énergie. Ah! les vilains moments! Ah! l'atroce récréation! Et puis pendant que, ni assis, ni debout, ni couché, mais en l'air comme un moucheron, l'on attend là que l'abîme vous épargne ou qu'il vous dévore, toutes sortes de pensées extrêmement cruelles, lecteur,..... sur sa moucheronne, sur ses mouchillons laissés au logis; sur hier, qui n'est plus, et sur demain, qui risque de ne pas revenir; dans tous les cas, sur l'incomparable absurdité qu'il y a à venir, sous prétexte de partie de plaisir, se fourrer dans un casse-cou semblable, dans un émoi pareil. Après quoi, ou bien l'aide vous arrive, ou bien, jouant le tout pour le tout, l'on se tire de là comme on peut.

Il y a des personnes, et nous sommes de ce nombre, qui, après trente, après cinquante excursions dans les Alpes, se trouvent être très-peu aguerries sous ce rapport; il y en a d'autres qui, d'emblée, et, dès leur première excursion, n'éprouvent aucune espèce de vertige, quelque abruptes que soient les rampes, ou quelque étroits et difficiles que soient les pas à franchir, pourvu qu'il s'y trouve des aspérités où se retenir, des replats où poser le pied. Cette différence provient, selon nous, en partie des différences naturelles de tempérament; en partie, et plus encore, des habitudes et des exercices auxquels on a été formé dès sa première enfance; et, en

observant que nos jeunes compagnons se trouvent presque toujours plus à l'abri du vertige que nous ne le sommes nous-même, il nous est arrivé de penser qu'élevés pour la plupart à la campagne, où les jeunes garçons rencontrent tant d'occasions d'aguerrir leur tête et leur œil, ou bien formés de bonne heure, au moyen des exercices de gymnastique, non-seulement à déjouer par l'adresse le péril là où il est, mais surtout à ne s'en point créer d'imaginaires là où il n'y en a réellement pas, ils devaient à l'un ou à l'autre de ces avantages, dont nous avons été dépourvu, d'aborder le plus gaiement du monde et sans aucune préoccupation de danger des passages où, nous-même, nous ne nous engageons pas sans crainte. Parents, laissez donc vos fils grimper sur les arbres ; à défaut, envoyez-les fréquenter les exercices gymnastiques. Ainsi, et ainsi seulement, outre tant d'autres avantages, ils auront gagné celui d'éviter en mille rencontres le roulement, la pretantaine et la flageole, trois misères aussi ridicules que détestables.

Cependant, de mamelon en mamelon, nous touchons au sommet. Vingt fois la mule semble près de rouler dans le précipice et d'y emporter notre épaule...; aussi le forgeron ne parle-t-il qu'avec effroi de deux dames

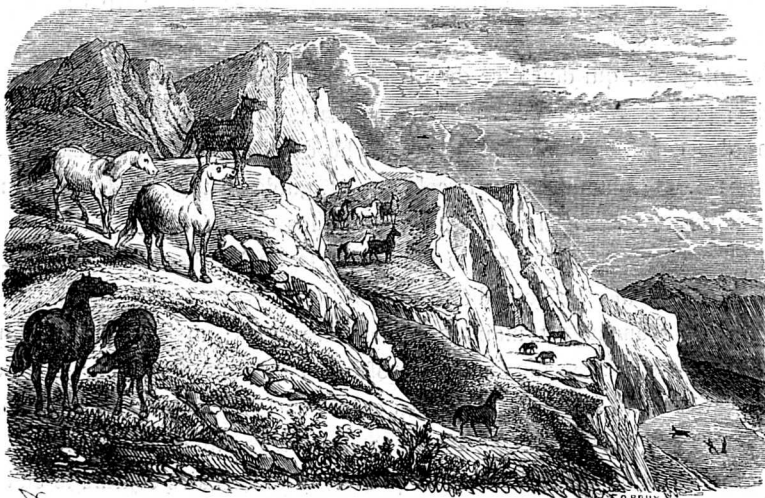


anglaises qui, il y a quelques jours, refusèrent de mettre pied à terre pour descendre cette rampe. « Braves femmes, dit-il, et le bon Dieu les bénisse !

mais si elles sont en vie à cette heure, c'est pas leur faute. On dit que les mules sont entêtées..., et les dames donc! » Telle est l'opinion de ce forgeron sur les dames. Pendant qu'il parle, voici venir une épaisse nuée qui nous enveloppe si soudainement et si bien, qu'en moins de trois secondes nous n'entrevoions plus même le sol qui nous porte. M. Töpffer crie halte à l'avant-garde, qui doit être déjà bien voisine de ce vilain sentier en corniche; puis il vocifère des signaux à Canta, qui, demeuré étourdi dans des cornichons de ravins, y cherche des cornichons de cristaux..... Canta rejoint; alors on serre la colonne, et, guide en tête, guide en queue, l'on se remet en marche. Tout à l'heure, plus de nuée, un beau soleil, et pas plus de corniche que sur la grande route de Babylone!..... Il y a des itinéraires qui mériteraient d'être pendus.

L'Allée blanche est maintenant derrière nous; mais, en face, quel spectacle neuf, extraordinaire! Un profond et immense entonnoir, celui de Dante, vraiment, moins les spirales et moins les réprouvés. Ce ne sont de toutes parts que pentes gazonnées, immenses, nues, uniformes, sans un arbre et sans un rocher : quelque chose de solitaire comme le ciel et de tranquille comme la nuit. Tout au loin seulement, du côté du col de Fenêtre, les pentes sont tachetées de milliers de points jaunes ou blancs, et il arrive aux oreilles comme un lointain murmure de clochettes : ce sont des troupeaux par centaines. Le sentier, après avoir coupé obliquement celle de ces pentes qui est à notre gauche, trouve un couloir, s'y déploie en zigzag, et vient aboutir au fond de l'entonnoir. C'est le val Ferret. De l'Allée blanche on y entre par le col Ferret. De l'hospice du grand Saint-Bernard, on y pénètre par le col de Fenêtre. Enfin, à partir des chalets Ferret, où est le point de jonction des deux sentiers, et en continuant de descendre, l'on en sort à Orsières. Au-dessus des chalets, ce sont de magnifiques pâturages; au-dessous commencent ces forêts où les Pères du grand Saint-Bernard, communiers de l'endroit, se pourvoient de bois. Chaque jour, durant les deux ou trois mois d'été pendant lesquels le col de Fenêtre est praticable, trente à cinquante chevaux vont y chercher leur charge, puis, remontant à la file, ils s'en viennent déposer au couvent ces provisions de la charité. Le dimanche, dans les beaux jours, et en automne quand leur tâche est finie, on rencontre ces chevaux qui paissent libres sur les pentes du mont Saint-Bernard; et en songeant quel a été durant la semaine ou durant l'été leur rude et généreux office, on ne peut se défendre de les considérer avec un reconnaissant plaisir. Bons animaux! se dit-on; et l'on s'avance pour caresser leur tête fière, leur poitrail cha-

toyant; mais eux, timides, et ne souffrant que l'approche de leurs pâtres, ils bondissent et fuient.



Au bas du couloir, et après avoir traversé la rivière sur un pont de bois, nous nous trouvons mêlés aux vaches qui regagnent les chalets. Tandis que les plus jeunes d'entre elles s'arrêtent à chaque instant pour folâtrer, les vieilles s'attardent, quelques-unes boitent; toutes, tour à tour, suspendent leur marche pour nous considérer curieusement, et le manant qui les accompagne nous assure qu'il en a dix-neuf, vingt et quinze sous sa garde. Est-ce ce manant, sont-ce ces vaches qui nous font trouver si agréable ce bout de chemin? Toujours est-il que c'est ici un de ces quarts d'heure dont, on ne sait pourquoi, le charme se grave dans le souvenir pour y survivre à celui de bien des plaisirs dont il serait plus facile de se rendre compte. Mais c'est l'heure du soir, le ciel est pur, et nous touchons au gîte.

Un grand gendarme est sur le seuil; gendarme valaisan, c'est-à-dire bon homme, hospitalier, et qui se fait d'emblée notre ami dévoué. « Belle jeunesse, dit-il, et puis propre!..... Entrez, messieurs, mesdames, et faites-vous servir. » Nous entrons. Bétique, où êtes-vous? Age d'or, vous voilà! Rien qu'une bonne vieille, un grand âtre, des marmites et une échelle. Par cette échelle, on nous fait monter jusque dans un fenil qui mène à une chambrette sans espace, sans chaises et sans ressources.

Mais que ne peuvent la nécessité, l'industrie, du pain, du vin et une



LE DÉJEUNER AU CHALET FERRET.

épaule! A peine entrés, déjà tout s'organise. Voici des bancs, voici un tabouret, une hotte, un sac, un coffre : quinze sont assis. Deux se hissent sur le poêle, quatre sur le lit : tous sont placés : on déballe alors, on distribue, on croque; la vieille apporte des pommes de terre et du beurre! le gendarme apporte des omelettes!... A ce spectacle, une incomparable joie s'ajoute à un appétit incomparable; et de tous les gîtes où nous sommes entrés, celui-ci est proclamé le pire et le meilleur, le plus dénué et le plus riche, celui, sans contredit, où nous avons improvisé le plus délectable banquet. Pour couronner l'œuvre, âtre et marmite sont mis en réquisition, et Morin, qui vient de quitter la chambrette, y reparait précédé d'un négus bouillant, parfumé, fastueux et très-certainement inénarrable.

Le banquet fini, on organise la couchée : vingt dans le fenil, M. et madame Töpffer dans la chambre, en compagnie d'un moutard du cru; le gendarme et la vieille en bas, autour de l'âtre, qui envoie jusque dans le fenil, jusque dans la chambrette, tantôt de rouges lueurs, tantôt des tourbillons de grise fumée.





LE VAL FERRET.

HUITIÈME JOURNÉE.

Le chalet où nous nous efforçons de dormir est situé au milieu d'une cité d'étables et de bercails; en sorte que, durant tout le cours de la nuit, selon qu'une vache bouge ou qu'une brebis remue, une, deux clochettes se font entendre constamment, de ci, de là, fort loin, tout près. Mais, vers l'aube, le carillon devient général, et au concert des clochettes se mêle celui des bêlements, des mugissements de tout timbre, de tout calibre. Qu'il est neuf pour des citadins d'être réveillés par ces clameurs des bestiaux impatients de paître, et, pour le montagnard exilé dans nos villes, combien l'absence de cette musique du matin doit lui sembler ingrate, cruelle!

Du reste, nous apprenons que c'est aujourd'hui la fête des brebis, c'est-à-dire que, dans peu d'heures, de toutes les sommités voisines vont arriver d'immenses troupeaux qui envahiront le pâturage; puis, dans un espace

laissé libre, chaque brebis, venant se placer à la file d'une autre brebis, recevra une poignée de sel. Après ce régal, l'armée rompra les rangs, et chaque troupeau, son pâtre en tête, regagnera les hauteurs.

Cette distribution a lieu une fois par quinzaine régulièrement, et, chose aussi curieuse qu'intéressante, les brebis connaissent si bien ce jour de leur fête, que, dès l'aurore de ce jour-là, non-seulement elles sautent, elles bondissent, et donnent mille marques de joie et de gaieté, mais, hâtives et diligentes, au lieu de se faire presser par le berger ou par les chiens, elles les précèdent aux chalets, accourant à l'envi, s'agglomérant, se poussant dans leur ardeur, au point que plusieurs sont jetées hors du sentier, et que les agnelets, séparés de leurs mères, suivent éperdus ou s'arrêtent incertains et plaintifs. Certes, en fait de fête, aucune ne nous paraîtrait plus attrayante à voir que celle-là. Mais nous avons à passer aujourd'hui le col de Fenêtre: plus élevé encore que celui des Fours, et la prudence nous commande de mettre à profit, pour franchir cette sommité, les heures de sérénité que nous présage une aube sans nuages.

Le gendarme et la vieille ont préparé durant les veilles de la nuit une soupe primitive, composée de lait, de quartiers de pommes de terre, et, comme pour les brebis, d'une poignée de sel. Ce brouet blanc forme notre déjeuner, que nous prenons debout autour de l'âtre, pendant que la vieille aidée du gendarme et le gendarme secouru par la vieille s'efforcent de dresser le compte de notre dépense. A la fin, toute leur arithmétique mise en commun n'y pouvant suffire, la vieille vient à M. Töpffer et lui dit: «Faites vous-même, mon bon monsieur, je me fie à vous.» M. Töpffer alors place des écus à la suite les uns des autres jusqu'à ce que le gendarme et la vieille, plus scrupuleux encore qu'avides, aient dit: «Assez, va bien.» Par cette méthode intuitive, le compte est bientôt réglé à la satisfaction des parties. Il ne reste plus qu'à prendre congé de nos hôtes, congé du forgeron, qui retourne à Cormayeur, congé de ce fenil, de cet âtre, de cette chaumière enfumée où nous venons de passer de si charmantes heures. Déjà l'aurore a succédé à l'aube, et, tandis que le vallon est encore enveloppé dans les fraîcheurs d'une ombre limpide, les aiguilles de la grande chaîne reflètent les rougeurs du lever.

Voici la configuration du col de Fenêtre. A partir des chalets Ferret, l'on coupe obliquement des rampes de gazon, en suivant un sentier que le passage habituel des chevaux de l'hospice entretient dans de bonnes conditions de pente et de largeur; puis viennent les zigzags par lesquels on atteint rapidement aux anfractuosités du col. Ici la scène change soudaine-

ment : plus de pâturages, mais des plateaux sauvages et désolés, des roches déchirées; bientôt des glaces d'avalanche tassées dans les couloirs et salies de blocs et de débris. Du sommet, le regard plonge tout à coup sur le revers italien du mont Saint-Bernard. A gauche, et à une heure environ au-dessous de soi, la gorge du couvent; à droite, tout au fond, les premières pelouses de Saint-Remi; partout, à l'horizon, un amphithéâtre d'imposantes sommités. Non-seulement ce passage est riche en beautés alpestres, mais il offre plus qu'aucun autre ce double avantage d'être extrêmement élevé et parfaitement facile.

Pendant que nous gravissons les zigzags, on signale sur la lisière des dernières hauteurs, et se détachant sur le ciel, sept ou huit personnes qui se sont arrêtées pour nous considérer. Nous les saluons de nos hourras. Au lieu d'y répondre, ces personnes se contentent de se remettre en



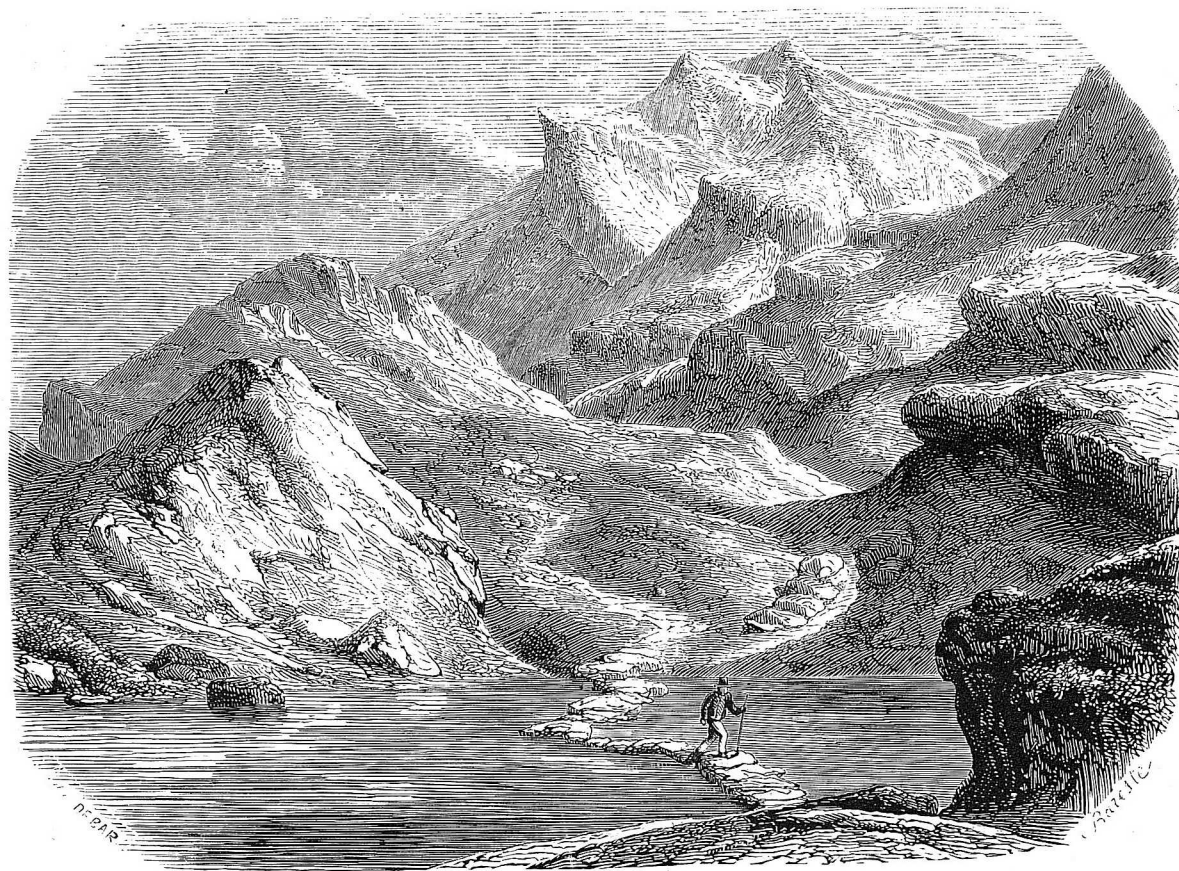
marche, et nous les croisons une demi-heure après. Ce sont sept touristes barbus, et de là leur silence auguste, car, en tout lieu et même sur les dernières hauteurs, le touriste barbu n'est qu'un époussoir qui pose, et pas du tout un mortel qui sympathise. L'affaire pour lui, même sur les dernières hauteurs, ce n'est point de contempler la contrée, mais que la contrée le contemple; point d'admirer la belle nature, mais que la belle nature ait eu l'avantage de le posséder quelques instants; et quand une troupe d'imberbes, avant même d'avoir pu apprécier la beauté de sa moustache et le touffu de son collier, lui lance des hourras d'expansive cordialité, il prend cela pour les inconvenances d'une familiarité qui se méprend, pour les cris discordants d'une multitude qui ne voit pas encore que c'est à un olympien qu'elle s'adresse. Ces sept olympiens donc nous coudoient sans seulement paraître nous apercevoir. Plus loin nous croisons un touriste nono : c'est ce même don Quichotte que nous vîmes à Argentièrre. Quoique nono, il nous sourit, et, accompagné de deux Dulcinées, il poursuit sa route dans cette sierra, plus sauvage sans contredit que l'autre. Enfin vient un gros papa français et sa fille. Ce bon monsieur, occupé qu'il est à jurer contre les cailloux qui inquiètent ses gras de jambes, s'interrompt tout exprès pour nous faire un amical salut. Charmés de sa bonne grâce, nous lui apprenons en retour que tout à l'heure, sorti de cette Arabie Pétrée, il n'aura plus qu'à suivre les faciles contours d'un sentier parfaitement frayé.

Dans les contrées sauvages on rencontre des spectacles dont le contraste fait vivement ressortir la riante grâce ou la paisible aménité. Ainsi, au détour d'une roche, et au moment même où l'on vient d'être frappé par l'aspect saisissant de ce col stérile et pierreux, le regard tombe sur une suite de petits lacs chaudement encaissés entre des escarpements sans rudesse; l'un d'eux baigne une plage basse, dont le sable ridé reluit au soleil. Que cette ondé tranquille, que cette paix réjouie paraissent ici comme une fortunée et hospitalière rencontre!... Et puis tout à coup cette scène change; revoici le morne, et à la joie de l'âme a succédé le frisson du cœur : c'est une nue qui passe. Autre contraste encore non moins subit, non moins vif. Sur ces sommités, en effet, bien autrement que dans nos plaines, la physionomie des sites varie avec chaque vicissitude du vent, de la nue, du firmament, et en même temps que les changeantes apparences du ciel s'y reflètent comme dans un miroir fidèle, le voyageur, à cause de son isolement sans doute, à cause aussi de la sévérité inaccoutumée des spectacles, s'y trouve puissamment impressionné par toutes

les nuances de ces variations. Nous donnons le croquis de l'un de ces lacs. Du reste, sur le point d'y arriver, et lorsque, près de s'engager dans les anfractuosités du col, on jette un regard en arrière de soi, on jouit alors, au delà et par-dessus le col du Ferret, d'une vue splendide. C'est le mont Blanc, le Géant, le Jorasse, toute une armée d'éclatants satellites qui, des hauteurs de l'espace, semblent à la fois dominer la terre et braver les cieux...

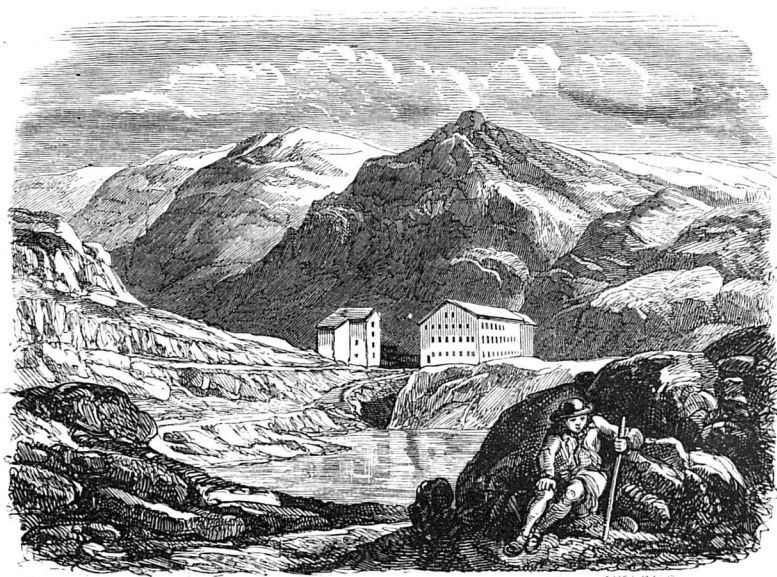


Cet aspect est particulier, peu commun. Rien n'est plus différent, en effet, quant à l'impression qu'on en reçoit, que cette vue de la haute chaîne observée du col de Balme, par exemple, ou de toute autre sommité d'où le regard peut en suivre le majestueux profil, des glaces jusqu'aux forêts, du faite jusqu'aux champs parsemés d'habitations, et cette même vue observée par-dessus des entassements de cimes prochaines qui en masquent les flancs boisés et la base verdoyante. C'est alors le monde merveilleux isolé du monde ordinaire, et l'on dirait, flottante dans les plages de l'air, une cité de dômes étincelants, de minarets empourprés, ou encore un de ces déserts tels que l'imagination seule peut se les créer, où, au sein de l'éternelle stérilité et comme sous la malédiction du Très-Haut, de somptueuses ruines ici se dressent en pans colossaux, en frustes



LE COL DE FENÊTRE.

colonnades, là reposent en obélisques couchés et en chapiteaux gisants. Et pour le regard lui-même, seul voyageur qui visite ces inabordables merveilles, il lui faut, pour y atteindre, parcourir ces cimes prochaines, raser ces vagues de pierre qui ne portent que des débris de foudre; il lui faut escalader des arêtes hérissées de dents et de pics, des parois d'une roide nudité, en sorte que la riche désolation des approches annonce, présage, rehausse la sublime splendeur des augustes décombres.



Mais c'est assez nous arrêter sur ce col. Au plus haut point du passage, Jean Payod décharge la mule et nous fait reprendre nos sacs. En vérité, c'est tout plaisir, tant on se sent fort et agile dans ces contrées éthérées, tant aussi l'on aime à soulager le bon animal; car cette mule, depuis cinq jours, elle fait notre besogne, depuis cinq jours elle marche incessamment chargée le long de sentiers difficiles, et, ce qui est bien plus cruel, au travers d'herbages gras où elle voit paître ses compagnes sans qu'il lui soit permis « d'en tondre la largeur de sa langue... » Ah! il manque quelque chose aux mules, aux juments, aux bœufs, aux ânes, à tous ces serviteurs de montagne ou de métairie, c'est de pouvoir comprendre ces vraies amitiés qu'ils font naître, ces chaudes reconnaissances qu'ils inspirent!

Du col de Fenêtre jusqu'à la gorge du grand Saint-Bernard, nous ne faisons qu'une course; tout à l'heure voici le lac, et, sur la rive opposée,

les bâtiments, du monde, les chiens, le seuil. A peine entrés, nous nous trouvons perdus au milieu d'une foule silencieuse qui encombre les vastes corridors de l'hospice, et les sons de l'orgue viennent frapper notre oreille. C'est la fête du couvent. Arrivé d'hier, l'évêque de Sion officie en personne, et environ sept cents fidèles accourus d'Aoste, du Valais, de Fribourg,



prient debout, écoutent agenouillés, ou, assis par rangées sur les escaliers, refluent jusque dans l'étage supérieur. O le pittoresque spectacle ! Des vieillards, des petits garçons, des jeunes filles, des mères et leurs nourrissons, toutes les poses de la dévotion naïve, du recueillement craintif, de l'humilité respectueuse ; toutes les attitudes de la fatigue qui s'endort, de l'attention qui se lasse, et aussi de cette oisiveté de l'âme pour laquelle le culte catholique ne se montre jamais sévère, à la condition que

les doigts roulent les grains d'un chapelet, et que la langue murmure des prières.

Nous ne sommes pas catholique, assurément, mais nous sommes plus ou moins de toutes les religions sincères, et c'est au milieu de catholiques que nous avons éprouvé souvent, aussi bien ou mieux qu'au milieu de nos propres coreligionnaires, ce sentiment de chrétienne sympathie que fait naître le spectacle d'une humilité véritable. C'est que le catholicisme a ceci de bien, qu'en vertu même de son principe d'infailibilité pontificale et traditionnelle, il ploie et subjugue pleinement les âmes, en sorte qu'il donne à ses adeptes sincères ce trait d'ingénue soumission qui manque trop souvent aux adeptes, sincères aussi, mais émancipés, mais raisonnateurs, mais militants du protestantisme. Ceci soit dit non pas en faveur d'un principe dont autant que qui que ce soit nous repoussons le joug, mais bien au profit d'un autre principe que, nous autres protestants, nous sommes trop enclins à méconnaître; c'est qu'une chrétienne religion n'existe réellement pas en dehors de l'assujettissement intime et volontaire de l'âme, et que c'est n'être ni assujetti ni humble que de soumettre les larges et lumineuses vérités de l'Évangile à la continuelle appréciation de notre savoir et de notre raison; que de vouloir incessamment en formuler les mystères chacun, homme ou secte, à notre manière; que de nous diviser orgueilleusement à ce sujet, au lieu de nous agenouiller avec simplicité d'esprit et de cœur devant le livre qui est l'autorité et la règle de notre foi commune. Et, en effet, être chrétien, être vrai disciple de Jésus-Christ, c'est bien moins, à l'en croire lui-même, admettre ou ne pas admettre telle doctrine théologique, entendre dans tel ou tel sens un dogme ou un passage, que ce n'est assujettir son âme tout entière, ignorante ou docte, intelligente ou simple, à la parole d'en haut, pas toujours comprise, mais toujours révérée; pas toujours formulée en savante doctrine, mais toujours prise pour conseillère et pour guide dans le secret du cœur et dans la pratique de la vie. Voilà pourquoi, en tous lieux, en tout temps, et comme par l'effet d'un invincible penchant, nous avons toujours été plus porté à reconnaître notre coreligionnaire véritable dans l'humble, même alors que sa croyance se trouvait être en quelque point erronée ou superstitieuse à nos yeux, plutôt que dans le raisonneur, dans le juge et arbitre, dans le tout petit docteur suprême qui a soumis chaque point de doctrine ou de dogme à l'approbation de son savoir, même alors que sa croyance se trouvait être d'ailleurs conforme à la nôtre.

Ce n'est donc qu'après avoir en quelque sorte assisté à l'office que nous

gagnons le réfectoire, où nous attend un de ces diners comme on n'en fait qu'au couvent du grand Saint-Bernard, c'est-à-dire savoureux dans leur simplicité, et sans rapport aucun avec les somptuosités souvent frelatées des tables d'hôte. Ce sont des potages succulents et bourgeois tout ensemble, de grosses viandes cuites dans leur jus, des pommes de terre exquisées de qualité et d'apprêt, un plat de fruits cuits, et, pour dessert, des noisettes et du fromage. Qu'on se figure donc une troupe d'affamés venant à s'abattre sur des mets de cette sorte ! Sans compter que linge, verres, ustensiles, tout est net, propre, engageant, comme serait dans un jour de fête la table d'un riche fermier ; sans compter le bon Père qui est là pour veiller sur votre bien-être, tout en vous entretenant de choses intéressantes avec cette simplicité hospitalière et amicale qui vaut à elle seule toutes les civilités du monde. Il y a vingt-cinq ans que nous fréquentons l'hospice du grand Saint-Bernard : eh bien, ces choses de bon accueil prodiguées sans acception de personnes n'y ont pas plus varié que n'a varié le roc sur lequel cet hospice est assis. Aussi, et l'on oublie quelquefois de le remarquer, malgré le changement fréquent du personnel, et quand même la règle de leur ordre n'est ni rigide ni ascétique, il n'y a pas de religieux au monde qui jouissent d'une plus universelle et d'une plus légitime considération. Braves et dignes gens, vrais et excellents chrétiens, mes coreligionnaires très-certainement, en dépit de quiconque pourrait y trouver à redire !

Un jeune homme dîne avec nous. C'est un commis-voyageur. Voudrait-on nous en croire, quand nous aurons ajouté que ce jeune homme est modeste, sensé, point bavard, ne sentant ni le brûlot, ni le vaudeville, ni la romance, ni le calembour, et qu'il porte aux objets du couvent, nouveaux pour lui, un intérêt intelligent et sérieux ? Bien sûr que non. Il en est pourtant ainsi. Bien plus, à Simond Michel, qui, à propos de grec, regrette le temps et la peine qu'il a employés à ne pas savoir trop bien cette langue, ce jeune homme, ce commis en toilerie, répond que, pour lui, il se loue de l'avoir étudiée, et que tous les jours il a l'occasion d'observer qu'indépendamment des autres avantages très-réels qui sont le bénéfice naturel de toute espèce d'instruction, les choses de sa profession lui sont facilitées par l'indirect développement d'intelligence qu'il doit aux exercices dont sa condition antérieure d'étudiant lui a assuré le privilège... M. Töpffer appuie, et Simond ne conteste plus ; mais il continue de penser en lui-même qu'avec tout cela le grec n'est pas au nombre des exercices intellectuels qu'il chérit avec tendresse. Durant cet entretien, nous voyons

par les croisées les gens de la messe qui, au sortir de l'église, vont se cherchant, dans les anfractuosités des rochers, des recoins abrités contre le vent et exposés au soleil. Là, les uns jasant, les autres sommeillent, quelques-uns caressent les chiens, d'autres regardent faire. Peintres, où êtes-vous ?



Jean Payod nous a parlé des Chenalettes. C'est une cime, en face à peu près du seuil du couvent, d'où l'on jouit, sur la grande chaîne, d'une vue analogue à celle que nous avons admirée ce matin, mais beaucoup plus étendue. Aussitôt après dîner, nous nous acheminons pour faire cette expédition. Ah ! mais c'est rude ! et, au lieu de sentier, une série de petits couloirs, roides comme des murailles, par lesquels on s'élève de replat en

replat. Gare la pretantaine! A la fin, voici un premier plateau, avec des blocs pour s'y asseoir et de la neige rouge pour s'en faire des granites.



De ce plateau l'on voit la cime : les gens du couvent y ont élevé une pyramide. Mais on voit aussi l'escarpement par lequel il faut y parvenir, et, à ce spectacle, M. Töpffer renonce d'emblée à toute espèce de Chenalette quelconque, tant pour lui que pour tout son monde. A la fin pourtant, persuadé par Jean Payod, et supplié par cinq de ses compagnons les plus agiles et les plus aguerris, il se laisse aller à autoriser l'expédition, mais seulement pour ceux-ci, et en se réservant, pour plus de sûreté, d'en faire lui-même partie. On part. Ce sont d'abord des éboulis de grandes roches feuilletées qui basculent sous les pas, ou qui, une fois votre personne dessus, se mettent à descendre le plus vite qu'elles peuvent. Ce sont ensuite des rampes nues qui plongent droit dans la neige rouge, puis un premier grand coquin de couloir atroce... Dès ici la flageole, et au diable les Chenalettes! Alors M. Töpffer ne se réserve plus du tout de faire partie de l'expédition; mais, voyant ses cinq compagnons parfaitement en train et Jean Payod sans inquiétude, il les laisse poursuivre, pour s'occuper sans délai de regagner le plateau, en évitant toutefois d'y arriver trop vite par la voie des roches feuilletées. Sur le plateau tout va bien. L'on dresse la lunette, et pendant que chacun à son tour suit avec anxiété les progrès

de l'expédition, arrive, seul et boiteux, un Anglais. A peine cet Anglais a-t-il eu le temps de comprendre ce dont il s'agit, que, pan! le voilà qui s'achemine boiteux et seul pour la Chenalette. M. Töpffer, qui en vient, n'en revient pas!



Après qu'on les a perdus de vue durant une demi-heure, nos gens repa-
raissent : six petites quilles qui défilent sur le rebord d'un précipice.
Pendant qu'ils s'entr'aident pour descendre avec précaution ce qu'ils ont
gravi avec ardeur, l'Anglais seul et boiteux reparaît aussi. Tout tranquil-
lement il zigzague, il glisse, il saute, il rampe, tant et tant qu'il arrive
en bas sans mal ni douleur par sa route à lui, et au même instant que les
autres, qui sont bien étonnés de le revoir en vie. En effet, arrivé sur la
Chenalette, ce singulier homme y a fait devant eux des imprudences à

remplir d'effroi Jean Payod lui-même. Voici : de cette cime étroite qui se dresse au-dessus d'un précipice épouvantable, il s'est hasardé à passer d'une enjambée sur une arête toute voisine et un peu inférieure; puis de là, posant un pied sur des rocailles en saillie, se cramponnant des mains à des fissures à portée, il s'est agréablement penché sur l'abîme... Alors Jean Payod et ses compagnons se sont fâchés tout rouge, puis, n'y pouvant rien, ils ont pris le parti d'abandonner à sa destinée cet équilibriste déterminé. Tous ensemble nous redescendons au couvent.

Par un beau temps, le plateau où est situé le couvent paraît plus riant encore que sauvage, surtout à l'heure du soir, quand le soleil couchant dore de ses paisibles feux ces mêmes roches qui, dans les jours nuageux, attristent le regard par la froide crudité de leur teinte verdâtre. Pendant le temps qu'a duré notre expédition, la plupart des pèlerins ont repris le chemin de leurs vallées, en sorte que, au mouvement d'il y a quelques heures, a succédé ce calme qui se marie si bien aux douces impressions d'une belle soirée : aussi mettons-nous à profit les instants pour aller visiter, à l'autre extrémité du lac, la place où s'élevait naguère un temple de Jupiter.



Le sol en cet endroit seulement est tout parsemé de briques, et les Pères, au moyen de quelques fouilles qu'ils y ont pratiquées, en ont extrait cette quantité assez considérable d'ex-voto, de statuettes, de médailles qui, réunis au couvent, y forment un intéressant petit musée. Et comme nous

sommes à nous entretenir de ce temple disparu, de ces débris, de ces briques, voici Albaret qui déterre une broche en bronze, voici Hoffman qui ramasse une monnaie romaine... A l'œuvre alors, et chacun de fouiller. Nous y brisons nos piques, mais nous ne trouvons plus rien.

Au retour de cette promenade, nous sommes bien étonnés de rencontrer dans ces parages le touriste baigneur. Oui ! deux Anglais, qui viennent d'arriver de Saint-Remy, tout trempés de sueur, en voyant le lac, s'y sont vite plongés comme deux canards polaires qu'ils sont. Dans ce moment, hâves de froid et grinçants de frisson, mais satisfaits, ils achèvent de se rhabiller, pour ensuite gagner l'hospice, où, à peine entrés, l'un d'eux tombe à la renverse, roide comme une barre et froid comme un glaçon. Vite les Pères l'entourent, on le relève, on le porte dans un lit, on le réchauffe et il s'en tire, mais à grand'peine, mais parce qu'il a trouvé à temps les soins les plus empressés et les mieux entendus. Que ce canard-là eût fait son plongeon dans un lac solitaire, à deux ou trois lieues de tout chalet, à six ou huit lieues de toute maison à lit, à thé, à ustensiles, et, surpris loin de tout secours par cette mortelle atteinte, il serait parti pour l'autre monde. En vérité, l'on y va pour moins que cela. Les Pères nous ont conté que, de loin en loin et en plein été, ils trouvent mort auprès de quelque source voisine un vieillard misérable, quelque mendiant crétin. Ces malheureux, déjà épuisés par la maladie ou affaiblis par la mauvaise nourriture, montent péniblement, atteignent à cette fontaine d'eau glacée, y boivent sans retenue, s'asseyent auprès et ne se relèvent plus.

Cet incident, en retardant l'heure du souper, ne nous rend que plus féroces à l'endroit du potage et des grosses viandes. On tord, on croque, on accélère, et d'autant plus que voici des arrivants qui, non moins affamés que nous, attendent pour pouvoir se mettre à table que nous en soyons sortis. Tout à l'heure on leur cède la place, et le gros de l'armée s'en va dormir ; mais M. et madame Töpffer, moins sujets à ces appesantissements de paupière qui exigent une prompte et immédiate retraite, demeurent dans la salle. N'est-il pas bien vrai que chaque âge a ses plaisirs, et que ceux de l'âge mûr valent parfois ceux de l'âge tendre ? Dormir est délicieux sans doute ; mais, la journée finie, veiller en s'entretenant, prolonger la soirée au coin du feu, et ceci à l'hospice du grand Saint-Bernard, à l'heure où de moments en moments arrivent des caravanes de touristes, n'est-ce pas préférable encore ? Point de sommeil ne vaut une veille agréable, récréative et remplie.

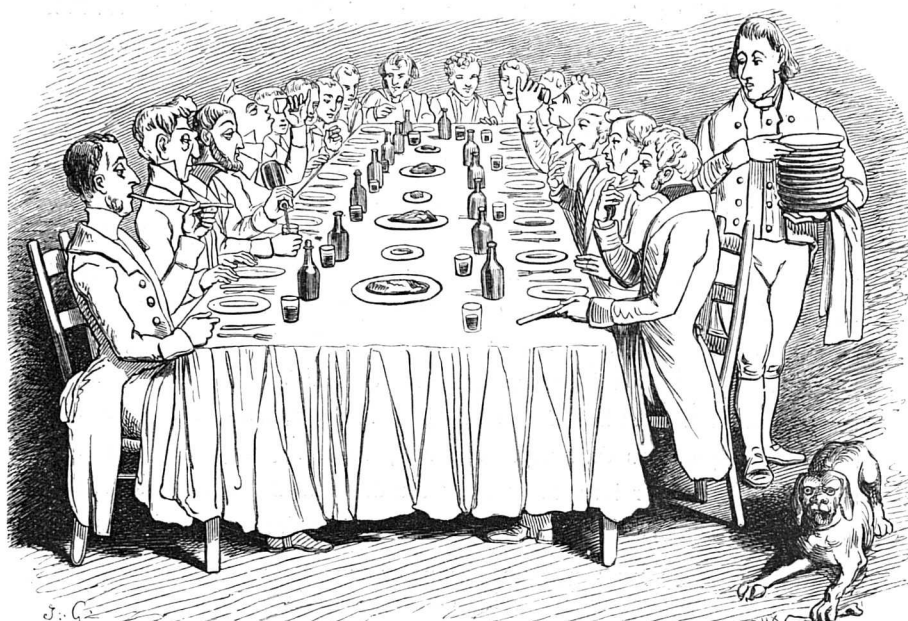
D'ailleurs voici en quantité de nouvelles espèces. Ici, au coin de la

table, le pekoe célibataire, frais, blondin, rebondi et cinquante ans. Plus continental que l'autre, il procède avec moins de solennité aux apprêts de l'infusion, sans pour cela y apporter moins de minutieuse habileté. Le pekoe célibataire voyage uniquement pour faire digestion, pour fumer en



paix, pour se trouver encore plus célibataire qu'à Londres, où sa sœur lui est une chaîne et sa parenté un joug. Mais après qu'il n'a pas parlé de tout le jour, et pourvu que cela ne l'engage ni à dire quatre mots de plus, ni à recommencer plus tard, ni à écouter personne, il ne demande pas mieux, le soir, que d'adresser différentes communications au premier qui se présente, étudiant ou ambassadeur, pédagogue ou commis toilier. Après quoi il prend son chapeau, et on ne le revoit pas.

Plus loin, c'est une société de touristes muets. Ils respirent, ils boivent, ils mangent, mais comme on fait aux funérailles d'un cousin au huitième degré : sans être affligés, sans être gais, sans être solennels non plus. Le seul d'entre eux qui prenne la parole est évidemment un Allemand, car sa conversation roule exclusivement sur les siquesaques (les zigzags) du Stelvio, comparés aux siquesaques du Simplon, et aux siquesaques du Saint-Gothard. Au surplus, on rencontre souvent de ces gens qui, sans être Allemands, d'une belle dame n'ont remarqué que sa dentelle, d'une magnifique cathédrale que ses gouttières.



Plus loin le touriste pie. Le touriste pie porte une redingote en basin blanc parsemé de taches qui se trouvent être noires à l'endroit du dos où, en marche, le cuir du havre-sac opère ses frottements : vertes ou simplement embrainées à l'endroit du dos qui sert, en halte, à s'asseoir pour



admirer la belle nature. Le touriste pie est fier de ce pelage : c'est l'annonce de ses sueurs, l'enseigne de sa crânerie, l'emblème de son ton légèrement estaminet et aux trois quarts pipe d'écume. Avec cela, serviable, rieur, tout à tous et qui, s'il paraît un peu commun, ne se montre du moins ni fier, ni hautain, ni nono, ni olympien, quand même il a une barbe de Jupiter et une crinière de Neptune.

Plus loin, mais attendons... ; en ce moment arrivent quelques voyageurs qui demandent secours pour un Anglais demeuré en chemin. Cet Anglais, homme fort pourtant et jeune, a déclaré ne pouvoir faire un pas de plus, en sorte que, couché sur le bord de la chaussée, il attend ou qu'on l'y laisse, ou qu'on l'y relève, comme on voudra. Vite on lui envoie du monde, une mule, et bientôt il entre dans la salle, s'assied à table, et y dévore des quartiers de tout ce qui se présente. Quelquefois, en effet, même à la hauteur relativement médiocre du Saint-Bernard, et surtout si l'on y arrive à jeun, la rareté de l'air suffit pour opérer ces lassitudes qui, pour être factices, ne vous en couchent pas moins sur le carreau. Aussi, règle générale, quand on passe les cols très-élevés, et tout particulièrement ceux où l'on peut redouter d'être surpris par l'orage ou par le froid, il est toujours bon, et dans certaines occasions indispensables pour pouvoir conjurer le danger, d'avoir l'estomac lesté ou du pain dans le bissac. Une goutte d'eau-de-vie pure, quand on a eu peur ou quand l'épuisement se fait sentir, fait merveille aussi.

Plus loin c'est une collection de touristes Sand. Ce touriste-là est aussi incompréhensible qu'incompris : c'est un homme caprice, une sorte de type manqué qui ne se rapporte à rien qu'aux types également manqués, mais du moins brillants, qu'on rencontre dans les romans de cette Corinne qui porte un nom d'homme et qui fume des cigarettes. Le touriste Sand se croit des impressions, et il n'en a pas ; des sensibilités mystérieuses, et c'est tout simplement son habit qui est de couleur cannelle. Bêtement assis ou bêtement debout, il pose on ne sait ni pour qui ni pourquoi ; et avec cela blafard, étonné, blasé, plat, musqué, Lélia, fumeur, et Tremnor tout ensemble, tantôt un sourire niais illumine sa face de dernier chapitre d'un roman, tantôt une tristesse sans cause voile comme d'un crêpe intime les vapeurs de son regard. Ah le drôle d'animal ! le ridicule et digne produit d'une littérature au rebours de l'art, du bon sens et de la morale ! et quel agrément de penser à cette occasion que cette littérature-là, après avoir chatoyé au soleil de la romantique vie de juillet, passe rapidement comme les couleurs fausses, après avoir pauvrement déteint

sur quelques esprits de travers ! Ce qui n'empêche pas le touriste Sand de porter les cheveux longs, soyeux, bombés aux approches du galbe ; puis, pour singer de plus près sa Corinne en frac, il unit à la moustache et au collier fourré, à tous les indices d'une virilité macassarde, les coquetteries d'une main blanche, d'un pied mignon et d'une taille carrément féminine.



Mais toute cette tablée disparaît à son tour, et voici venir un jeune officier anglais accompagné de sa mère et de ses deux sœurs... Lorsqu'on vient de songer à Sand et à ses types homme-femme créés tout exprès pour calomnier le mariage et la famille, pour ériger en vertu le dérèglement des passions, et pour traduire en honteuse servitude la sainte force des affections les plus naturelles et les plus pures, combien cette apparition fait un contraste aimable à ces cyniques et dégoûtants paradoxes ! Combien dans cette dame qui entre, paraissent nobles, dignes, au-dessus de l'atteinte, et au-dessus des sophismes, les liens d'épouse et de mère ; combien, dans les deux jeunes miss qui sont à ses côtés, semble gracieux et attachant le pudique servage de la jeunesse timide et de la beauté craintive !..... Ah ! femmes incomprises que l'on ne comprend que trop, femmes rebelles à tout ce qui fait le charme aussi bien que l'honneur de votre sexe, femmes sans retenue et sans règle, qui trouveriez votre compte à détourner de l'épouse soumise et de la jeune fille pure l'estime, la louange et l'universel respect, fumez vos cigarettes, endossez votre frac, chaussez vos bottes, allez vous mêler aux hommes sans autre protection

que votre crânerie, sans autre morale que celle de vous donner à celui qui vous aura plu, mais contentez-vous de ces avantages, et que votre plume n'attaque pas en public ce que votre cœur lui-même, moins perversi que votre esprit, ne peut s'empêcher d'absoudre, d'aimer, de révéler en secret !

Le jeune officier, brillant de bonheur, de santé et d'appétit, se met à table, où il prodigue à sa mère des soins respectueux, à ses jeunes sœurs des attentions à la fois familières et courtoises. Mais l'une d'elles, de plus en plus pâissante, après s'être contrainte de parler, de sourire, pour dérober aux regards le malaise qu'elle éprouve, est déjà près de défaillir... ; à la fin sa tête s'incline, ses beaux yeux se ferment, et elle demeure froide et immobile. Aidées de madame T..... ses deux compagnes l'emportent dans une chambre voisine, où bientôt elle a repris ses sens ; et c'est ainsi que nous nous trouvons pour quelques instants associés à l'émotion, au trouble, puis à l'expansive joie de ces personnes, dont la vue déjà avait provoqué notre considération et notre sympathie. Après quelques causeries, on se sépare amicalement, et chacun gagne sa cellule.





NEUVIÈME JOURNÉE.

Au couvent, sortir du lit n'est pas récréatif. Murailles, planchers, tables, ustensiles, tout est froid comme une roche à l'ombre. De plus, au lieu des sérénités radieuses d'hier, la pluie fouette les vitres des croisées, et le vent balaye le col. Quel dommage ! Mais il ne sert de rien de s'apitoyer. Le plus pressé, c'est de déjeuner bien vite, car deux, trois, quatre caravanes attendent que nous ayons libéré la table pour pouvoir déjeuner à leur tour.

Vers neuf heures, le temps s'éclaircit. Nous en profitons pour prendre congé des Pères et pour nous mettre en route. Mais une fois engagés dans cette antique chaussée qui serpente dans la gorge supérieure du mont Saint-Bernard, la pluie recommence de plus belle, et, au lieu des diaphanes clartés de tout à l'heure, ce ne sont autour de nous que grises nuées ou tristes noirceurs. Cependant, derrière nous, un bruit de pas se fait entendre. C'est un vieux de roche, trapu, cambré, veste et culotte de futaine, l'œil franc, la figure ouverte, et qui, marchant à la bonne, fait retentir sous ses souliers ferrés les dalles de la chaussée. Désireux que

nous sommes d'entreprendre ici une spéculation, nous l'attendons pour lui adresser quelques questions sur la route : « Je ne la sais pas mieux que vous, nous répondit-il; mais, en montagne, il n'y en a pas deux, c'est où le chemin passe. » Au sens et au tour de cette réplique, M. Töpffer s'approche, et pour continuer l'entretien : « Ces montagnes, reprend-il, sont bien pauvres, cependant ne pensez-vous pas que les gens sont heureux ici autant qu'ailleurs? — Pourquoi non? En ce qui est du contentement de vivre, le bon Dieu n'a pas deux mesures, une pour la plaine, une pour les hauteurs. » Puis s'arrêtant : « Tel que vous me voyez, je suis Tobie Morel, d'en dessus de Romont. En l'an de misère, l'an seize, j'allai trente



lieues plus bas que Paris pour y recueillir la succession de mon aîné, d'où je revins en donnant le tour par les campagnes et par les villes. En ai-je vu là du nouveau, et puis du nouveau!..... Eh bien! rien ne vaut le natal pour y vivre, et encore mieux pour y finir!..... Et tenez, ajoute-t-il, quand, d'aisé que j'étais, cette succession m'eut fait riche, je pouvais m'aller élargir à Fribourg, à Paris, quoi?... Mais, on n'emporte pas son natal, m'ai-je dit, et j'y suis resté.

— Et avez-vous des enfants? — Une fille, sans plus. A raison de mon bien, beaucoup la poursuivent, et elle en est à ne savoir trop auquel elle se veut donner. Moi je lui dis : Choisis bien, mon enfant. Moyennant

qu'il soit brave, je ne suis pas pour te contrarier. — Et qu'entendez-vous par brave? — J'entends celui qui fait fructifier la famille dans l'endroit pour la transmettre bonifiée à ceux d'après. Depuis un quart de siècle et plus haut encore, tous les Morel font bonne fin.

— Et vous venez du couvent? — Bien sûr. J'avais toujours eu l'envie d'y venir prier, si bien que, chaque année, j'en rendais témoignage au Père qui fait la quête. L'autre nuit donc, ayant le rein pris, comme vous savez que la marche remet, j'ai dit en moi-même : Tobie, il te faut profiter d'y aller. Alors m'étant levé sur six heures, j'ai dit à la femme, sachant qu'elle serait mal contente : Pas de raisons, c'est résolu, je vas au couvent : avant cinq jours je serai de retour. Sur quoi je suis parti, et me voilà. Là-haut ils m'ont fourni d'images, et je leur ai dit : A la quête prochaine si vous allez descendre chez Jean Morel et pas chez moi, j'en aurai rancune. Le quêteur m'a promis, et bien sûr que je lui verserai de mon meilleur! »

Tel est le discours de Tobie Morel, non pas inventé, non pas changé, mais recueilli textuellement et sur le chemin même, pour servir de preuve à ce petit adage que nous hasardâmes dans notre relation de l'an passé : *Tous les paysans ont du style*, adage qui revient au fond à cet autre plus généralement accepté : *J'apprends tout mon français à la place Maubert*. Et, en effet, si, bien dire, c'est s'exprimer avec une propriété sentie, avec une justesse pittoresque et animée; si, avoir du style, c'est, à tous les degrés, se peindre, soi, dans ses façons de parler, peut-on dire mieux que Tobie Morel, et allier à autant de clarté plus de naturel? Et au lieu qu'on se lasse souvent de l'entretien d'un beau parleur qui revêt des idées, même heureuses, de formes conventionnellement irréprochables, peut-on s'ennuyer dans la compagnie d'un paysan qui présente les siennes, même communes, sous des formes frustes et inapprises, mais expressives et trouvées, en telle sorte que sa parole n'est plus guère que du sens, mais franc, natif, et comme transparent d'ingénuité? Certainement non, et mille fois nous en avons fait l'épreuve.

Mais ce qu'il convient de remarquer, c'est que le mot de Malherbe s'applique désormais avec plus de justesse peut-être aux hameaux, aux cantons retirés, et en particulier à quelques localités de la Suisse romande, qu'à la place Maubert. Car, certes, ce français dont parlait Malherbe, ce ne sont ni les jurons, ni les termes poissards qu'emploie le bas peuple, mais bien et uniquement ses façons vives, éloquentes, pittoresques de dire des choses simples ou communes; ses saillies d'expression, ses

hardiesses de langage osées sans prétention et hasardées sans contrainte ; ses trouvailles de mots et de tours frappés au coin du naturel ou de la passion, et non pas aplatis sous le laminoir du bel usage, ou froidement triés dans le vocabulaire banal. Or, maintenant, grâce d'une part à l'altération des mœurs et du bon sens populaires, soumis depuis tantôt cinquante ans à mille expérimentations diverses et à l'invasion presque universelle des demi-lumières et de la fausse instruction ; grâce, d'autre part, à l'indéfinie multiplication des journaux et des publications de toute sorte, à l'active influence des romans et des théâtres mis de plus en plus à la portée des classes inférieures, à la dissémination, par l'effet de ces causes et de beaucoup d'autres, d'un français bâlard, terne et tout formulé, où donc trouver aujourd'hui, dans quelque ville de France que ce soit, cette place Maubert, où le peuple, n'usant qu'à sa guise et selon son instinct de l'idiome purement traditionnel, charme et instruit à la fois un Malherbe par le sens, par le naturel, par la gauloise simplesse de son propos ? Bien plutôt, ce semble, c'est dans les cantons retirés, dans les vallées écartées en dessus de Romont, à Liddes, à Saint-Branchier, au bourg Saint-Pierre, et en accostant le paysan qui descend la chaussée, ou en s'asseyant le soir au foyer des chaumières, que l'on a le charme encore d'entendre le français de souche, le français vieilli, mais nerveux, souple, libre, et parlé avec une antique et franche netteté par des hommes aussi simples de mœurs que sains de cœur et sensés d'esprit.

Plus ou moins rincés, nous arrivons à Liddes, où l'on nous sert une buvette. L'hôtesse nous reconnaît bien. « Cher monsieur, dit-elle à M. Töpffer, depuis l'autre fois, vous n'êtes pas devenu beau ! Hélas ! c'est ainsi que moi : la vieillesse n'est pas loin, et tous nous marchons contre... » Encore une fois, dans quelle ville de France vous dirait-on avec autant de justesse des crudités si crues, et une hôtesse encore ! Mais dites seulement, bonne vieille, dites comme le regard vous dicte et comme la droiture vous conseille. Conservez quelque part cette ingénuité respectable, qui, toute bienveillante, tout hospitalière qu'elle soit, ignore néanmoins l'art de se taire pour flatter, et n'a garde d'imaginer qu'on puisse déplaire à un homme sensé en lui disant ce qu'il doit savoir. Pendant que nous sommes à table, arrivent dans Liddes et le pekoe célibataire et les deux touristes baigneurs d'hier au soir. Rincés et contents comme des poissons dans l'eau, ceux-ci poursuivent leur route. L'autre, le pekoe blondin, descend de char et fait retraite sous un auvent d'où il considère bien tristement la pluie qui tombe, qui ruisselle, qui délaye, qui a transformé en étable du

roi Augias la grande rue de Liddes. C'est qu'il ne veut ni affronter ce déluge dans un char mal couvert, ni compromettre le petit traintrain de sa digestion en prenant quelque chose à l'hôtel, ni parler à qui que ce soit avant la fin du jour. Pour nous, une fois repus, sauve qui peut ! Nous galopons sur Orsières.

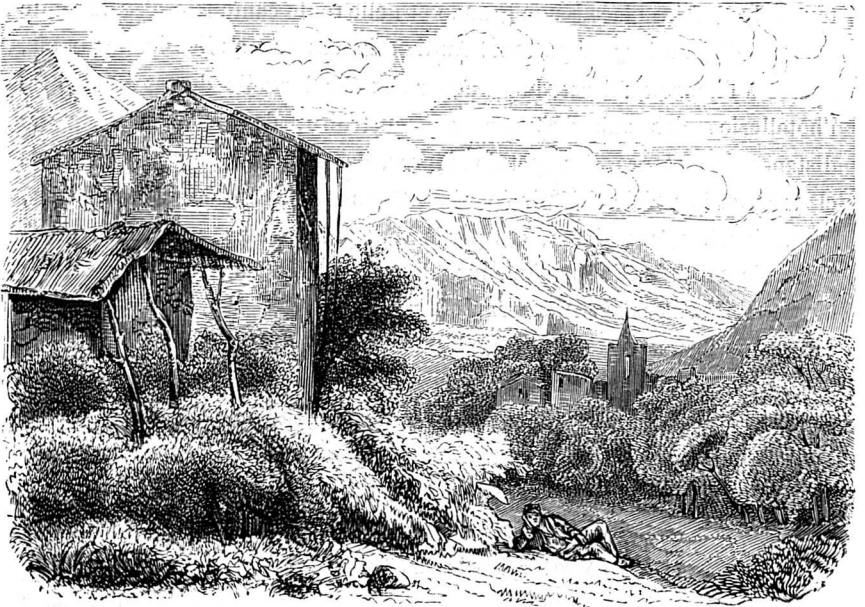
Orsières, c'est le bourg où aboutit le val Ferret. Hier matin, si nous avions continué de descendre, nous y serions arrivés en trois heures de temps. Ce bourg est considérable, florissant, en voie de progrès, ainsi que toute cette vallée. Hélas, oui, artiste, cette chaussée qui retentissait tout à l'heure sous les bons souliers ferrés de Tobie Morel, ces sentiers sauvages qui serpentent de la Cantine au bourg Saint-Pierre, ces petits chemins en corniche qui descendent du bourg Saint-Pierre à Orsières, tout cela va faire place à une grande et belle route cantonale d'égale pente partout, d'égale largeur partout ! Au lieu de ces tranquilles hameaux où, encore à l'heure qu'il est, le voyageur cherche laquelle de ces étables est l'hôtellerie, des auberges vont se construire, des relais s'établir de distance en distance, des postillons jurer, des grelots retentir, des fouets claquer, et la poésie s'enfuir éperdue. Ce couvent, ces Pères, ces chiens, ces avalanches, ces frimas, ces périls vont perdre leur auréole de grandeur, de solitude, de mystère, jusqu'à ce que, d'industriels travaux et de mercenaires offices ayant désarmé la nature ou remplacé le dévouement, cette pure flamme de la charité, allumée là-haut il y a dix siècles par le pâtre de Menthon, comme sur un sublime et inaccessible autel, ait cessé pour toujours de réchauffer ces vallées et de resplendir au loin sur la terre !

A Saint-Branchier, nous retrouvons Tobie Morel qui, assis dans une salle basse, y fait tranquillement la dinée. « Le rein va mieux, le rein va bien, nous dit-il, et voici le soleil qui séchera le reste. A votre santé, messieurs, et bon voyage ! » Là-dessus Tobie Morel s'administre un coup de blanc, puis il se remet à sa pitance, mangeant modérément, sans hâte, par petits quartiers proprement équarris, le gras à l'angle et du sel au coin. Sobriété friande dont les paysans seuls savent le secret, saine gourmandise dont nous usons, nous, de loin en loin, par accident, par nécessité, mais qui, pour l'homme de sueurs, pour le vieillard des champs, pour le philosophe rustique, est chose à la fois d'escient, de tradition et d'habitude.

Il y a un marché dans les environs, car, au delà de Saint-Branchier, nous croisons des bestiaux, des familles, des attelages qui remontent, et aussi des mules chargées, celle-ci de l'aïeul et des marmots, celle-là de quelque

garçon qui porte en croupe sa fiancée. La jeune fille, pour se maintenir sur l'arrière du bât, enserre de l'un de ses bras la personne de son futur époux; et celui-ci, maître qu'il est de la bête, tantôt la laisse se prélasser le long du précipice, plus souvent l'approche des gaules épineuses, afin que, rétive et mutine, elle se cabre ou refuse d'avancer. On le gronde, alors, mais on l'enserme plus étroitement, et lui, tout en promettant d'être plus sage, continue de raser les gaules et d'approcher des épines.

Tout à l'heure nous débouchons sur la vallée du Rhône, et voilà que nous retrouvons sur notre gauche ce sentier de la Forclaz que nous gravimes il y a huit jours. C'est donc ici que nous nouons les deux bouts, et que notre tour du mont Blanc se trouve terminé. Auprès des solitudes d'où



nous sortons, cette contrée est bien peuplée, bien riante, et Martigny-le-Bourg nous semble s'élever là comme un petit Bagdad tout animé de foule, tout élégant de minarets et de civilisation. Au moment où nous le traversons à la course pour tâcher de devancer la tempête qui accourt du fond des gorges de la Drance, des gens émus s'y agenouillent de toutes parts le long des rues, et une cloche y bat un glas funèbre. On nous dit qu'une jeune fille va expirer à qui l'on administre le Saint-Sacrement. Le soir, aux feux de l'éclair et sous la tiède haleine d'un vent orageux qui ploie



LE GARÇON ET SA FIANCÉE.

les arbres et qui soulève la poussière des chemins, cette scène, hâtivement entrevue, frappe par un harmonieux mélange de sombre tumulte et de lugubre agitation. A peine avons-nous atteint Martigny et les abords de l'hôtel, que le tonnerre gronde, que le vent cesse, et que la pluie tombe par torrents.

A Martigny nous sommes accueillis par des amis et des parents, qui, de Bex, où ils sont en séjour, sont venus nous visiter au passage et souper avec nous. Ils amènent Shall, que nous y avons laissé pour se refaire le jarret, et qui, de moins en moins fabuleux, en est à discerner déjà passablement la substance de la qualité, tout comme à ne plus confondre les choses du quatrième ciel avec les particularités sublunaires. Albin, arrivé d'Aix il y a une heure, rejoint pareillement, et, chose tout autrement inattendue, voici les cinq francs de Léonidas qui se mettent à rejoindre aussi! Ramassés par une bonne femme dans le sentier de la Forclaz, auprès de la source même où Léonidas s'est arrêté pour boire, cette bonne femme est redescendue à Martigny tout exprès pour les y déposer à l'hôtel, laissant aux gens de la maison le soin d'en rechercher le possesseur, ou d'attendre qu'il les réclame. Ingénue probité, honnêteté naïve, qui cause à la fois une douce surprise et une réjouissante estime! Il y a, dit le proverbe, des braves gens partout, mais nous sommes placés, nous, pour ajouter qu'il y en a surtout en Valais. En effet, par trois fois déjà, dans nos précédentes excursions, il nous est arrivé, entassés que nous étions sur de mauvais chars à bancs, d'y semer des havre-sacs sur le grand chemin, et par trois fois tous les havre-sacs ont rejoint dans la journée, spontanément et sans seulement avoir été ouverts, tandis que, sur d'autres grands chemins, le même accident n'a jamais été suivi pour nous de la même aubaine. Le voyageur dépouillé vivait alors d'aumône, en sorte que, tantôt à l'étroit dans une veste étriquée, tantôt perdu dans l'ampleur d'un pantalon bouffant, il cheminait, exemple de misère, sujet de rire. A peine Léonidas a recouvré ses cinq francs qu'il se fait servir un thé, auquel il convie Ernest, et voilà ces deux virgules qui, établies dans une salle basse, s'administrent l'infusion, se donnent la tartine, et tranchent du pekoe à qui mieux mieux.

Cependant la nuit tombe, et tandis que Jean Payod et la mule arrivent transis de froid, noyés de pluie, la salle à manger s'illumine, les sommeliers vont et viennent, la machine enfin commence son vacarme précurseur de sauces vertes et de cailles rôties. Nous accourons. Beau spectacle pour nos quarante-deux yeux! Moments de riche activité pour

nos vingt et une mâchoires, de puissant transport pour nos innombrables appétits! Car, hélas! bien différents de Tobie Morel, et bien moins sages, nous n'équarrissons point par petits quartiers avec le gras à l'angle et du sel au coin, mais nous engouffrons gloutonnement tout ce qui se présente, sans autre philosophie que celle de combler les crevasses et de bourrer les cavités. Un des sommeliers boite pendant que les autres courent, et le sautellement ralenti de ce canard affligé n'en fait que mieux ressortir la hâte précipitée de tous ces volatiles en émoi.

Sur la fin du repas, Martin Marc témoigne d'une grande maladie dont il se sent atteint subitement, et, grave pour la première fois depuis notre



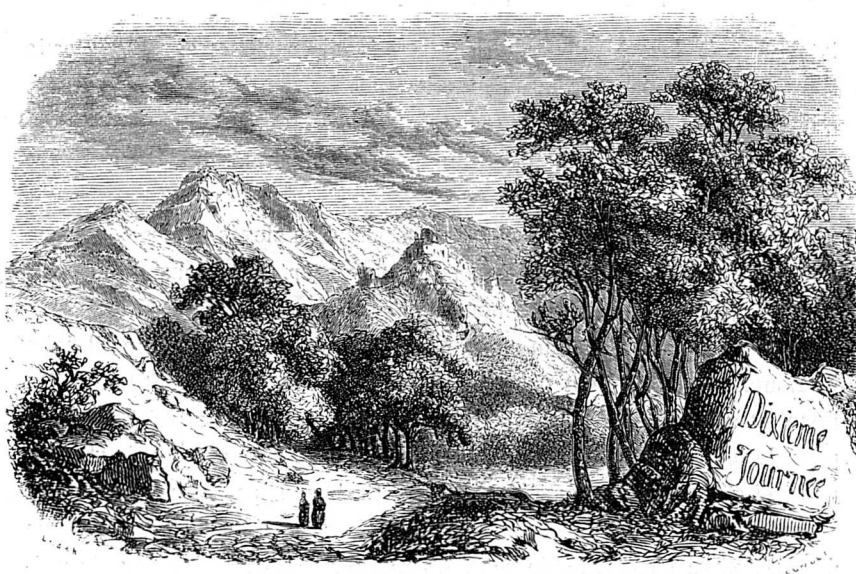
départ de Genève, il s'en vient demander à M. Töpffer la permission d'aller au plus vite s'aliter très-sérieusement. Un rire rentré évidemment. Par bonheur, dès le petit jour, la poussée se fait et l'éruption a lieu : ce sont d'abord de petites gaietés chatouilleuses, suivies de démangeaisons désopi-

latoires, puis tout à l'heure un fou rire à briser pots et cuvettes. Martin Marc se sent déjà beaucoup mieux, lorsqu'à la vue de Simon Marc aussi, qui s'en vient lui apporter le spectacle présumé de sa spirale ascensionnelle, il se rétablit tout à fait au moyen d'un branle de rire qui dure encore.

Ce soir nous avons soupé avec une société d'employés français. Le touriste employé tient un peu du commis voyageur. Impérieux et brusque avec les garçons, seigneur et monarque pour son argent, et tenant à honneur de se montrer entendu et difficile, il se fait changer son vin, il flaire la moutarde et n'en veut pas, il critique le rôti et l'avale tout entier. Du reste, et selon la sorte d'administration à laquelle il est attaché dans son pays, le touriste employé voit les contrées étrangères au point de vue des ponts et chaussées, en sorte que, plus spécial, plus positif que le commis voyageur, il n'a de celui-ci ni sa politesse de débotté, ni ses romances de dessert, ni sa galanterie de seuil d'auberge, ni son libéralisme de diligence. C'est donc un animal pas beaucoup plus charmant, mais bien moins insupportable. Il porte des lunettes.

Au moment d'aller nous aliter aussi, Jean Payod entre dans la salle, qui s'en vient régler son compte, et nous faire ses adieux. M. Töpffer lui compose un beau certificat parafé; et nous serrons cordialement la main à Jean Payod, qui se retire tout attendri. Huit jours de vie commune et surtout son modeste dévouement nous ont attachés à cet homme, en sorte que ce n'est pas sans en éprouver nous-mêmes une vraie tristesse que nous voyons notre caravane s'appauvrir de sa présence tranquille, de ses soins assidus et de sa vigilance affectueuse.





DIXIÈME JOURNÉE.

Nous revoici dans la plaine, mais pour peu de temps. Il s'agit seulement de gagner Sion, pour, de là, nous aventurer dans des gorges encore inexplorées des touristes et au sujet desquelles nous ne possédons pas même d'exactes renseignements. Tant mieux! Rien ne vaut l'imprévu, et aller à la découverte du plus petit des nouveaux mondes, c'est, à notre goût, un plaisir plus piquant encore que de promener une banale admiration devant les vieilles merveilles du monde connu, décrit et étiqueté.

La vallée du Rhône, qui court de l'ouest à l'est à peu près, est profondément encaissée entre les Alpes bernoises, qui la ferment au nord, et la chaîne des hautes Alpes, qui la sépare au midi des plaines du Piémont et de celles de la Lombardie. Mais tandis que les Alpes bernoises, parallèles au cours du Rhône, et toutes prochaines, le bordent en quelque sorte de leurs gigantesques parois; la chaîne des hautes Alpes, au contraire, à partir du col de Balme, s'arrondit en un cintre immense dont les pics du

mont Rose et du Cervin marquent le point de plus grand écartement; puis, fléchissant de nouveau vers le nord, elle s'en vient lancer ses contre-forts jusque sous les murs de Brigg, à quelque distance des graviers du fleuve. De longues vallées perpendiculaires à la haute chaîne, et qui sont séparées entre elles par d'imposantes montagnes dont les cimes s'alignent en arêtes parallèles occupent l'intérieur de ce cintre. Mais, fermées qu'elles sont du côté de l'Italie, et presque sans communication entre elles, nul ne s'y engage, excepté les gens du pays, en sorte que, pour le touriste, elles présentent à cette heure encore tout l'attrait de la nouveauté, et aussi, à considérer les peuplades qui y vivent paisibles et ignorées, ce charme plus rare et plus attachant des vieilles mœurs, des usages traditionnels, d'une loyauté antique et d'une simplicité primitive.

Pour achever de tracer la configuration générale de ces deux chaînes si voisines et si différentes, celle des Alpes bernoises et celle du mont Rose, nous ajouterons ici quelques traits encore. Aussi bien est-ce un plaisir d'intelligence et un vif amusement d'écrivain, que de reconnaître et d'esquisser ces grandes physionomies de contrées, que d'entrevoir, dans ces colossaux accidents d'un coin de la nature terrestre, la raison des assemblages d'hommes, la cause ici préservatrice des mœurs et de la paix, la génératrice de la richesse ou de la pauvreté, du contentement ou du malaise, du calme salulaire des âmes simples ou de l'inquiète ambition des esprits façonnés aux désirs avides. Plus que tout autre pays, la Suisse prête à cette intéressante et philosophique étude, et il appartiendrait à un sage d'y consacrer sa vie; mais les sages sont rares plus que les touristes, et de même qu'aujourd'hui, voir un pays, c'est le parcourir hâtivement un itinéraire à la main; étudier des peuplades, c'est compiler hâtivement ce que d'autres en ont écrit. Ainsi va se perdant la vraie science, à la fois pratique par la méthode, élevée par le but; ainsi vont s'échangeant contre des formules stériles les fécondes leçons de l'observation; ainsi l'histoire elle-même s'appauvrit à mesure qu'elle se perfectionne, pour n'être plus bientôt qu'une escrime de doctrines et de systèmes sans action bienfaisante comme sans base certaine.

Ce qui fait que les deux côtés de la vallée du Rhône présentent, quoique si voisines l'une de l'autre, des caractères bien différents, c'est que, des deux chaînes qui l'enserrent, l'une, aisément franchissable, permet au colon indigène de se transporter dans l'espace de quelques heures sur le revers bernois, au milieu des grasses prairies, jusqu'aux éclatants rivages de Thune et d'Interlaken, là où l'attirent à la fois et l'abondance des mar-

chés et l'hospitalier accueil d'un peuple confédéré. Les Diablerets, le Rawyl, la Gemmi, le Grimsel, quatre passages sévères, il est vrai, mais sans danger durant les beaux mois de l'année, lui ouvrent leurs sauvages défilés, et il s'y engage tantôt avec sa mule chargée de vin, tantôt avec ses bestiaux mugissants, souvent aussi seul et portant sa lourde charge le long des rampes abruptes et des arêtes décharnées. De là, chez les Valaisans de la rive droite, plus d'industrie, plus d'activité, des bourgades plus riches, des boutiques mieux pourvues, des hôtelleries, des cabarets, des opulents et des pauvres. Et comme deux de ces passages, la Gemmi et le Grimsel, sont devenus le grand chemin des touristes, cet habituel aspect des caravanes fortunées, la vue de l'or qu'elles sèment sur leur passage ont éveillé le désir, allumé la cupidité et changé dans bien des cœurs le contentement pacifique en un sentiment d'ingrat malaise et d'inquiète envie.

De l'autre côté il n'en va pas ainsi. Au nord le Rhône qui limite, au midi les grandes Alpes qui enferment, à l'est et à l'ouest deux passages, le grand Saint-Bernard et le Simplon, par où s'écoule sans toucher aux vallées intérieures le torrent des voyageurs et des touristes; ainsi qu'on voit dans le fleuve lui-même l'onde bourbeuse se partager et fuir sans troubler la paix fleurie des îlots solitaires. A la vérité les hommes d'Evolena, dans la vallée d'Hérens, se rendent, par le glacier d'Arola, dans le pays d'Aoste, et les hommes de Zermatt, par le glacier de Saint-Théodule, dans les vallées du Piémont; mais ces rudes et périlleuses traversées, bien loin de concourir à l'altération des mœurs, concourent au contraire à conserver à ces mœurs leur trait de fruste vigueur et d'antique énergie. Combien, en effet, ne faut-il pas supposer chez ces montagnards de Zermatt ou d'Evelona de foi dans leurs vieilles coutumes et d'ignorance des choses modernes, de confiance traditionnelle dans les usages de leurs pères et de saine insouciance des usages du dehors, pour que, tout voisins qu'ils sont de deux passages sûrs et faciles qui mènent sur le revers italien, ils continuent d'y pénétrer au travers d'un désert de glaces, en bravant à la fois l'abîme béant et la tempête formidable!

Aussi, grâce à cet isolement, les vallées de la rive gauche, celles d'Hérens, de Zermatt, de Saas, présentent-elles un aspect de paisible existence, de pauvreté sans douleurs, de labeurs uniformément répartis et fidèlement récompensés, c'est encore là le pays de cette égalité primitive qui, basée sur de communes sueurs et sur de modiques ressources, se conserve d'âge en âge sous la tutelle d'un ciel rigoureux et d'un sol avare qui

assurent le vivre et pas le surplus, la provision d'hiver et pas la charge des greniers. L'on n'y rencontre ni bruyante et active industrie, ni opulentes bourgades, ni boutiques, ni riches, ni indigents; et si, dans ce pays sans voyageurs, l'on ne s'attend pas, à la vérité, à trouver des hôtelleries, ce n'est pas néanmoins sans éprouver une douce surprise que l'on apprend, que l'on s'assure qu'il n'y existe point de cabarets. Le vin y pénètre pourtant, mais chez quelques-uns seulement, pour y être bu avec épargne, pour y circuler de foyer en foyer, et non pas pour y être la marchandise d'un vendeur intéressé à entretenir l'ivrognerie du père de famille et à en amorcer le penchant chez les jeunes garçons d'alentour.

Deux choses cependant menacent de changer la physionomie de ces vallées et d'y faire pénétrer, en même temps que certains avantages d'industrie ou de richesse dont elles sont encore privées à cette heure, l'éveil des désirs, le trouble et l'affaiblissement des croyances, et l'ingrat et funeste progrès qui transforme si vite de paisibles montagnards en raisonnemens inquiets, des villageois attachés à leurs étables en hommes curieux des villes et envieux de s'y aller enrichir et corrompre tout ensemble; des sobres en buveurs, des pauvres en mendiants. La première, c'est la révolution du Valais, dont le contre-coup s'est fait sentir jusqu'au fond de ces gorges et jusqu'au sommet de ces rochers, pour y susciter des différends, pour y briser le joug auparavant inaperçu des coutumes séculaires, et pour y détruire sans retour le sentiment d'une traditionnelle vénération envers l'autorité patriarcale des familles patriciennes et celui d'une pieuse soumission envers le curé du hameau. La seconde, c'est que déjà la curiosité et l'intérêt se portent du côté de ces peuplades plus vierges que d'autres de progrès et de civilisation; c'est que déjà la renommée publie qu'au fond de ces vallées on retrouve, aussi radieuses qu'à Chamonix et plus nouvelles, les merveilles et les splendeurs de la grande chaîne; c'est que déjà des artistes, des savants, des voyageurs, qui ont poussé leurs explorations jusqu'à Zermatt, et quelques-uns par delà les glaces de Saint-Théodule jusque dans le val d'Auzasca, sont revenus émerveillés du spectacle des lieux, charmés et comme heureux de la simplicité des habitants, tout remplis, en un mot, de cette réjouissance expansive qui propage le désir et qui détermine les projets. Nous-mêmes, ce sont les récentes informations de quelques-uns de ces voyageurs, ce sont antérieurement les pressantes et itératives suggestions de madame Muston, aubergiste de la Couronne à Sion, qui nous ont déterminés à nous écarter cette année de vallées plus célèbres et plus fréquentées qui nous offraient à la fois et des merveilles

à voir et des gîtes où nous abriter, pour nous engager à l'aventure dans des contrées sans auberges et dans des hauteurs sans chemins. Mais n'anticipons pas sur les journées, et avant d'arriver à Evelona, commençons par sortir de Martigny.

Ce matin le temps est magnifique. L'orage d'hier au soir a purifié le ciel, et tandis que les ruisseaux troublés et grossis courent tumultueusement verser dans le Rhône l'onde écoulée des hauteurs, l'on voit de toutes parts des prairies abreuvées, des pentes rafraîchies, des cimes nettoyées de vapeurs que le soleil échauffe et réjouit de ses caresses matinales. Que ce moment est beau dans nos montagnes, que ce contraste de la veille courroucée et du lendemain souriant y est rempli d'un charme aimable et vif! Hier, le vent et l'orage, la pluie et la foudre! Hier, les cimes se cachent, les gorges hurlent, les forêts frémissent ébranlées, et c'est sur d'horribles fureurs que la nuit jette ses voiles les plus ténébreux... Aujourd'hui l'aube timide, l'aurore rosée, et là-haut, dans les profondeurs du firmament, une cime auguste qui tout à coup s'empourpre et resplendit. C'est le soleil! L'astre monte, et insensiblement, aux rougeurs sévères de son imposant lever, succèdent d'argentines clartés, qui rasant les monts, qui inondent les vallées, qui plongent dans les abîmes, qui s'en vont porter en tous lieux la paix et la joie.

Pendant que l'on prépare deux grands chariots qui doivent nous transporter à Sion, nous ne perdons pas notre temps. Les uns assistent au départ des caravanes, les autres se hâtent d'écrire à leurs familles, aucuns redéjeunent et reredéjeunent encore, tandis que les petits pekoe d'hier au soir descendus dans la rue y agacent les poules, s'y achètent de la ficelle, ou s'y livrent en plein forum à des discussions brimborionnes sur des sujets conformes. C'est que Léonidas, aussi fretillant d'esprit qu'il est bougillon de corps, prend plaisir aux crânes défis, aux thèses improvisées, à ces assauts d'argumentation hâtive, pressante, hasardée, qui se terminent tantôt par une claque victorieuse, tantôt par un éclat de rire. Il est de notoriété qu'à Genève, où il a rencontré dans François Töpffer un adversaire digne de lui, l'on a vu ces deux docteurs agiter, prendre et reprendre à maintes reprises la grande question de savoir lequel vaut le mieux d'un tambour neuf ou d'un âne de vingt francs... Le bel âge que celui d'écolier fretin! Et qu'il faut être frais éclos, nouvellement tombé du nid, pour n'en être encore, au milieu des graves préoccupations du siècle ou de la vie, qu'à gazouiller à l'envi sur ce thème incomparablement inimaginable!

Les chariots sont prêts, l'on s'y ajuste, et fouette cocher! Bientôt Martigny fuit derrière nous, et nous voilà lancés dans l'interminable ruban. Par malheur, M. Töpffer établit dans le char auquel il préside, d'abord une école de chant, ensuite un système de chatouillement réciproque qui produit d'affreux vacarmes et d'immenses perturbations. Les dames, sans doute, sont respectées, mais tout le reste s'attaque aux genoux, aux côtés, aux coudes, sous le menton, et la société ne forme bientôt plus qu'un amalgame épique de chatouilleurs qui s'enchevêtrent dans un salmigondis de chatouillés qui se contre-chatouillent. Les calmes, les réfléchis, ceux qui se plaisent à somnoler tranquillement au soleil, sont bien malheureux dans ce char-là, puisque, attaqués comme les autres, au beau milieu de leur affliction, ils sont contraints d'éclater de rire. Mais chut! Voici un touriste perché.

Le touriste perché est une espèce très-rare. Solitaire et muet, il part de grand matin un livre sous le bras, marche quelque espace, puis, sautant



sur un roc ou sur une branche, il y perche des heures, grugeant des paragraphes et avalant des chapitres. Celui-ci, faute de roc, faute d'arbres dans cet endroit, perche sur la clôture qui borde le grand chemin, et de façon à s'y mortifier les chairs bien cruellement si la chose doit durer.

Nous le regardons, il ne nous regarde pas, et fouette cocher : voici Riddes, où l'on nous change de chevaux, de postillons et de chariots.

Au delà de Riddes, plus de ruban, mais un chemin sinueux, montueux, ombragé, et, au travers des trouées du feuillage, l'on aperçoit, qui se dessinent sur la brume azurée des monts plus lointains, les cimes crénelées des rochers de Sion. Cet aspect est enchanteur ; aussi nous tournons à la contemplation, à l'églogue, au ravissement, pour autant du moins que le permettent les cahots du char, qui a pour ressorts des échelles, pour bancs des planches, et pour coursiers trois cavales à tous crins lancées de tous leurs jarrets. Ardon, Saint-Martin passent comme un éclair, et à peine venons-nous de quitter Riddes que déjà nous faisons notre entrée à Sion. Les fenêtres s'ouvrent, les gens accourent, et, du seuil de son auberge, madame Muston nous souhaite la bienvenue. Après quoi ses premiers mots sont pour nous dire que déjà sont partis pour Evolena les draps dans lesquels nous coucherons demain, les couteaux, les fourchettes, les assiettes, et, généralement parlant, tout ce qui n'est pas usité dans l'endroit.

Ainsi tranquilisé sur les assiettes et sur les fourchettes, M. Töpffer, sans perdre de temps, s'occupe d'étudier les voies et chemins qui conduisent à Evolena et qui en reviennent. Son projet, c'est de visiter la vallée d'Hérens, pour de là passer dans celle d'Anniviers, où des Huns, dit-on, vinrent se fixer dès le cinquième siècle, voire même dans celle de Zermatt, si quelque passage existe au moyen duquel des touristes de notre sorte puissent passer de l'une dans l'autre. A la vérité, les itinéraires en indiquent un ou deux, madame Muston en pressent des quantités, et les gens de Sion n'ont garde d'en nier aucun ; mais tout ceci est vague, et M. Töpffer, en général prudent, trace son plan d'opération de manière à n'être point obligé de tenter une périlleuse traversée, si, arrivé sur les lieux, des informations plus précises venaient à lui démontrer ou que ces passages existent fort peu ou qu'ils ne sont pratiqués que par les chamois. Séance tenante, il est arrêté que l'expédition, au lieu de pénétrer dans la vallée d'Hérens par le chemin qui longe les rives escarpées de la Borgne, montera d'abord aux Mayens, pour de là redescendre sur les pyramides de Vex. Des pyramides, par Useigne et Pragan, elle s'élèvera jusqu'au plateau d'Evolena, que cerne au midi le glacier du Ferpècle ; puis, arrivée dans cet endroit, l'on y déterminera, d'après l'état du temps et d'après le résultat des informations, la route du lendemain. « Pour tout cela, nous dit madame Muston, vous n'aurez qu'à vous laisser faire ; ces gens vous

diront le vrai sans plus, heureux de vous mettre au fait, heureux de vous être en aide. Je vais, moi, vous retenir deux mules et deux guides, et mon homme de confiance vous portera aux Mayens un déjeuner que je veux vous y offrir. Soyez-en sûrs, tout ira bien. » Le moyen que tout n'aille pas bien, quand on est accueilli de la sorte, quand, à l'heure qu'il est, déjà de braves montagnards, avertis et secondés par cette digne dame, nous preparent et la chère et le gîte de demain dans les cabanes d'Evolena, à cent lieues du monde et à deux pas du Ferpècle !

Les choses ainsi réglées, nous voulons mettre à profit notre soirée en visitant les curiosités de Sion. Cette ville, en même temps qu'elle s'embellit de constructions nouvelles, perd insensiblement sa physionomie jadis si caractéristique de petite Jérusalem catholique, où, sur le flanc d'une montagne aride, et tout voisins d'une pierreuse vallée, s'élèvent de saints parvis, incessamment encombrés de fidèles. Déjà s'y heurtent et s'y combattent le rajeunissement et la vétusté, le moderne et le suranné, la hâte précipitée du progrès et la tenace inertie des coutumes séculaires. Déjà des cafés, des estaminets, de neuves maisons y coudoient les masures enfumées du pâtre citadin, ou y éclipsent, par l'éclat de leur fastueux blanchiment, la modeste façade des vieux hôtels percés de galeries, striés d'arabesques, marqués d'écussons. Par l'entremise amicale de madame Muston, nous sommes introduits dans deux de ces vieux hôtels : rien n'est plus curieux, rien plus expressif de la révolution qui s'opère. La construction de celui que nous visitons d'abord remonte à l'année 1595 ; on le reconnaît dès l'escalier, dont l'architecture allie les élégances de l'ogive et le délicat entre-croisement des arceaux effilés à la gothique ornementation d'anges bizarres et de diableteaux contournés qui font saillie dans les angles ou qui nichent dans les recoins. Cet escalier aboutit à la grande salle, qui est peinte, boisée, dorée dans le goût du temps, et où d'antiques bahuts, de hauts buffets richement sculptés recèlent derrière leurs airs délabrés, ici des hardes, là des pampres de maïs ou des débris de victuailles. Enfin, au delà, et dans une chambrette écartée, nous trouvons un vieillard qui dispose quelques provisions qu'un homme attend pour les monter aux Mayens. Ce vieillard, vêtu comme un fermier, mais de qui le langage noblement affable et les manières empreintes de dignité trahissent la condition, c'est le seigneur de cette demeure, et le rejeton de l'une des plus illustres familles du Valais. La révolution, le bruit, le siècle assiègent son manoir, mais ils n'y ont pas pénétré ; et pendant que, tout près, dans la rue voisine, le radicalisme tient ses états sur le seuil

des cafés, et y proclame la prochaine et glorieuse transformation du vieux Valais en un Valais brillamment renouvelé, lui, fidèle au passé, en garde les coutumes, en révère la mémoire, et, à mesure que s'échappe l'espoir, il se cramponne aux souvenirs.



L'autre hôtel où nous sommes introduits appartient à une jeune veuve qui nous semble avoir mieux pris son parti des changements survenus dans la constitution de son pays. Mais quel curieux désordre, quel assemblage pittoresque de vieilleries somptueuses et de nouveautés frelatées ! Au moment où nous entrons, l'on écure l'appartement, et la jeune veuve, en se voyant surprise au milieu de ces domestiques embarras par toute une horde d'étrangers, d'abord rougit, puis nous accueille avec aisance, et, informée de l'objet de notre visite, elle se rajuste et s'empresse tout ensemble, nous faisant passer d'étage en étage et de chambre en chambre. Dans l'une de ces chambres, un savetier à barbe blanche, assis sur le bahut que nous y venons voir, répare des chaussures. Dans l'autre, où sont d'admirables buffets tout chargés de sculptures précieusement travaillées, gît sur un misérable grabat un vacher expirant. Dans la dernière enfin, et en regard de châles, de robes, d'attifements modernes qui sont éparés sur des chaises, madame d'A. sort d'une armoire et fait passer sous nos yeux des ajustements d'autrefois, non pas des parures, mais des costumes tout riches de soie, de velours et de broderies ; des bijoux massifs, des pots, des coupes d'or, magnifiquement ciselés, d'antiques ustensiles de



RUINES DE VALÈRE.